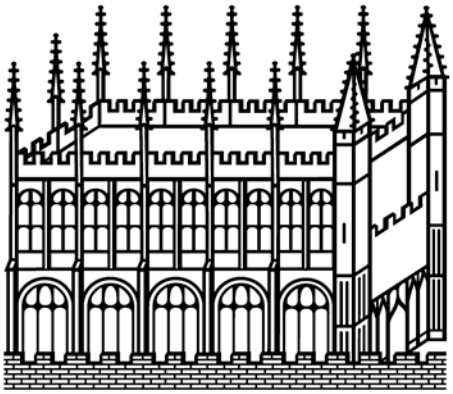


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

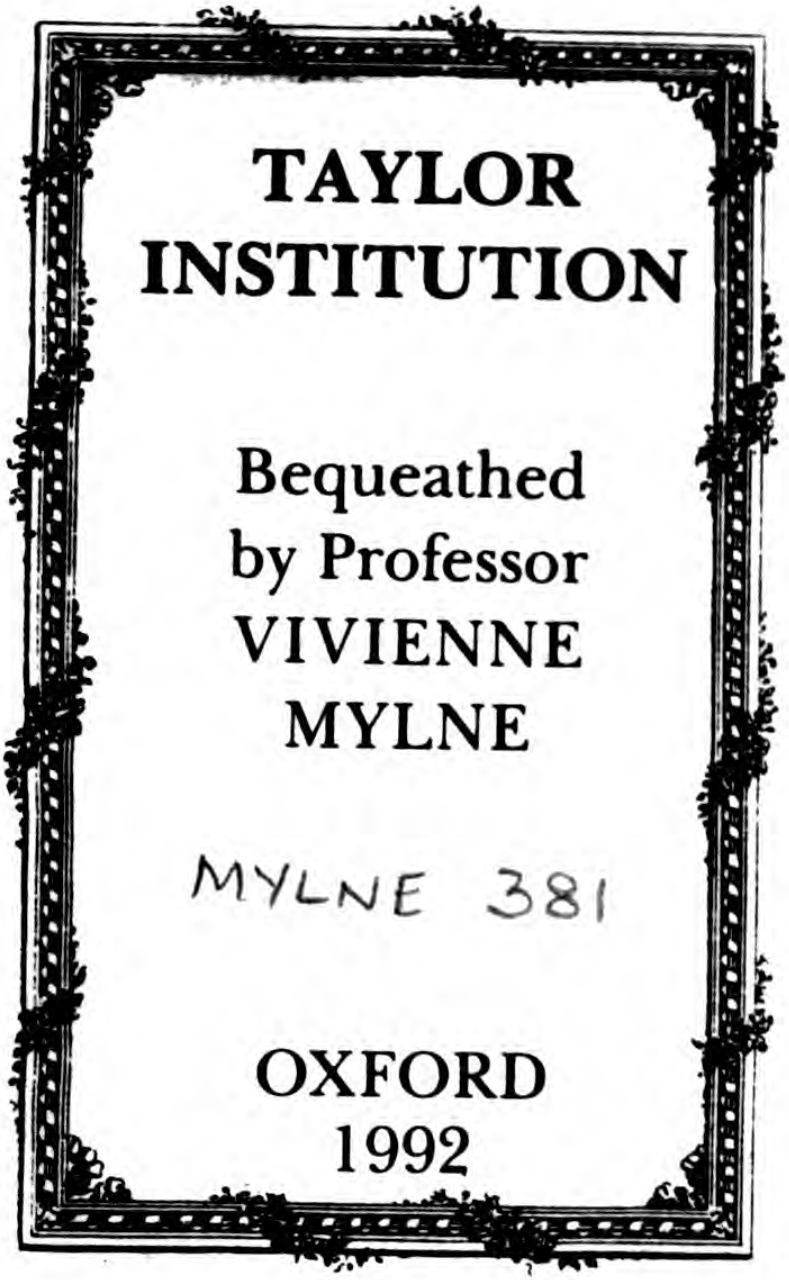
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

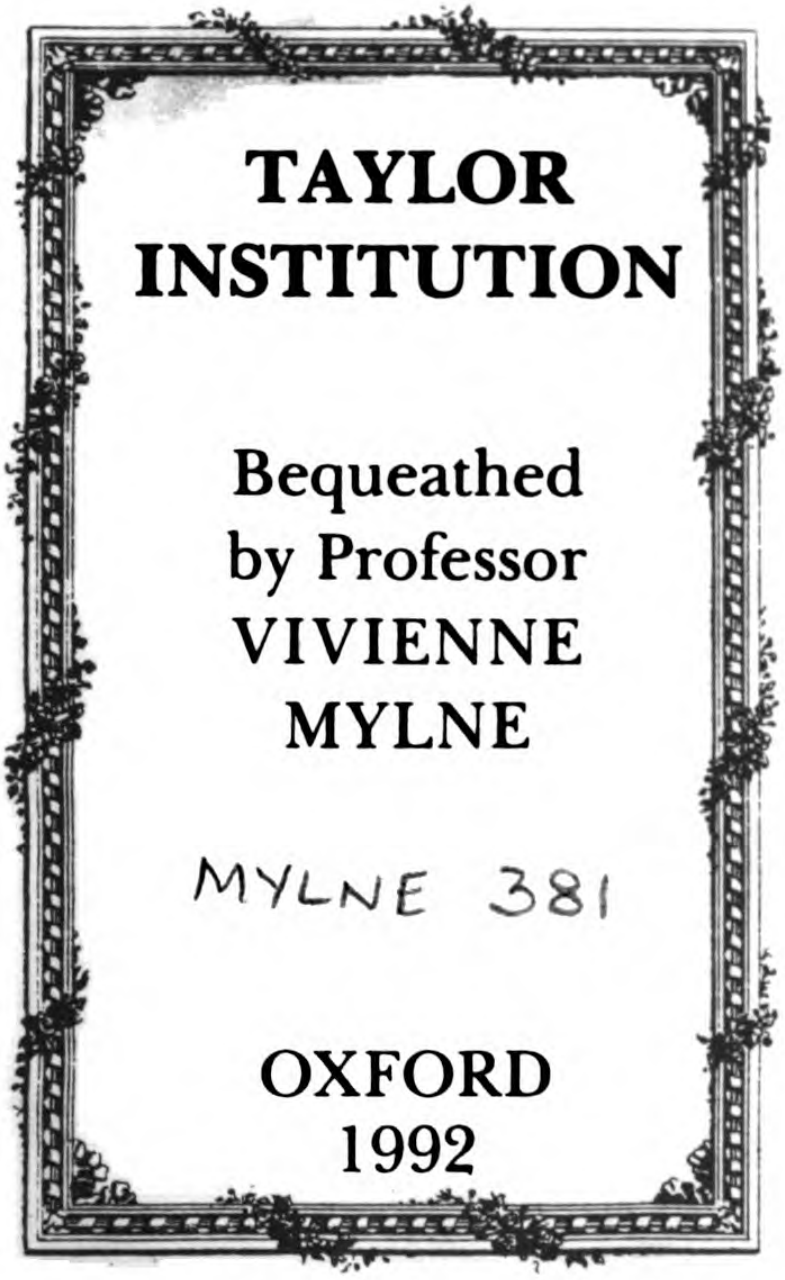
TIMOR DEI
NOBILITAS


TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 381
OXFORD
1992

LES SOIRÉES AMUSANTES.

TOME SECOND.

TIMOR DEI
NOBILITAS


TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 381
OXFORD
1992

LES SOIRÉES AMUSANTES, OU RECUEIL CHOISI DE NOUVEAUX CONTES MORAUX.

TOME SECOND.

AAMSTERDAM.

M. DCC. LXXXV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

LES

SOIRÉES AMUSANTES,

OU

RECUEIL CHOISI

DE NOUVEAUX

CONTES MORAUX.

TEL AMANT, TELLES AMOURS,

CONTE MORAL.

ROSETTE n'avoit que cinq ans ; elle étoit née ſans doute pour être belle ; mais on ne pouvoit pas dire encore qu'elle le fût : la beauté ne commence qu'à l'âge où le cœur eſt capable d'aimer.

Roſette avoit grand beſoin des bienfaits de la nature, car la fortune n'avoit rien fait pour elle : elle vivoit chez un bon homme, à qui des parens inconnus l'avoient confiée ; ſes parens n'avoient point reparu, & le vieillard avoit toujours gardé Roſette. Il ne pouvoit la rendre riche, car il étoit pauvre lui-même. Il ne put la dédommager de l'injuſtice de la fortune ; mais il réparoit, autant qu'il étoit en lui, les torts, ou le malheur de ſes parens : il lui ſervoit de pere.

Le haſard avoit donné pour voiſin à notre Orpheline, un aſſez jeune héritier, qui jouiſſoit d'une grande réputation d'honnêteté ; ſa fortune lui procuroit une aiſance qui approchoit de la richeſſe : on l'appeloit Lormon. Roſette, comme nous l'avons déjà dit, n'avoit que cinq ans encore. Lormon la vit : ſon hiſtoire, qu'il apprit de la bouche du vieillard, parut l'intéreſſer ;

il lui fit quelques viſites accompagnées de petits préſens, & finit par offrir de ſe charger de ſon ſort. Le bon homme ne crut pas devoir préférer ſes propres plaiſirs, au bonheur de ſa chere Orpheline; il pleura Roſette, mais il la remit à Lormon.

Rien ne fut négligé pour l'éducation de Roſette. Lormon fit pour elle, & au-delà, tout ce qu'il auroit fait pour ſa fille; il lui procura ſur-tout les talens agréables, la Muſique, la Danſe. Parmi les inſtrumens qui lui furent propoſés, elle préféra la harpe ſi fort en vogue aujourd'hui, & ſi favorable à la beauté, ſur-tout aux graces; par elle une jolie femme nous ſéduit ſouvent par les yeux, quand elle paroît ne vouloir charmer que nos oreilles.

Mais ſi Roſette avoit beſoin de leçons pour apprendre à ſe préſenter avec grace dans un cercle, à figurer dans un bal, à ſe faire honneur dans

un concert, elle n'avoit pas beſoin de Maîtres pour s'inſtruire à la vertu, à l'honnêteté; elle avoit un de ces caracteres heureux en qui la vertu n'eſt pas un grand mérite, parce qu'ils ont trop peu de peine à être vertueux. La nature & l'art la paroient de jour en jour: les traits de ſa figure gagnoient par les années, & ſa beauté augmentoit avec ſes talens.

Roſette arriva bientôt à cet âge où les graces & la beauté ne ſe bornent plus à exciter une ſtérile admiration: elle en étoit déjà à ſon quatorzieme printemps. Elle plaiſoit trop pour qu'on ne cherchât pas à lui plaire. Mais ſi l'on parloit de la beauté de Roſette, on ne parloit pas moins des vertus de ſon bienfaiteur. Avant ſa quarantieme année, on l'avoit déjà vu adopter une pauvre Orpheline, & conſacrer à ſon éducation une partie de ſon revenu: & ſes ſoins ne ſe bor-

noient pas à lui donner des talens futiles. Quand elle eut atteint l'âge où un ſeul inſtant de foibleſſe peut faire le malheur de la vie entiere, Lormon mit tous ſes ſoins à ſurveiller ſa conduite. Bien perſuadé que les dangers d'une jeune perſonne ſont toujours en proportion de ſa beauté, il ſembloit ne rien épargner pour la prémunir contre les pieges de la ſéduction; il montroit pour elle, en un mot, toute l'inquiétude que peut avoir un pere pour l'honneur de ſa fille. Cette conduite étoit bien faite pour lui concilier l'eſtime publique; auſſi ne voyoit-on rien de comparable à la vertu du tuteur que la beauté de la pupille.

Mais il eſt temps d'arracher à Lormon ce maſque de vertu. Ce qui reſſembloit en lui à l'inquiétude d'un pere tendre, n'étoit que la jalouſie intéreſſée d'un amant; en ſurveillant ſon Orpheline, il ſongeoit bien plu-

tôt à la réſerver pour ſes plaiſirs, qu'à la conſerver à la vertu; enfin il ne cherchoit à la défendre de la ſéduction, que pour la ſéduire lui-même.

Ce projet, grace à nos mœurs, étonnera peu; il pourra même trouver de nombreux apologiſtes. Lormon étoit jeune encore; Roſette étoit jolie: elle étoit aimable; il devint amoureux: tout cela paroîtra dans l'ordre. Mais ce qui ſera difficile à croire pour ceux qui aiment les hommes, & ce qui ſera très-vraiſemblable pour ceux qui les connoiſſent, c'eſt que Lormon n'avoit jamais eu d'autres projets envers Roſette. En l'adoptant, il cherchoit à la ſéduire; criminel de ſang-froid, cédant, pour ainſi dire, à une paſſion qu'il ne ſentoit pas encore, il ne cherchoit à acquérir des droits ſur elle, que pour en abuſer; il méditoit le crime, en exerçant l'humanité; enfin, il vouloit acheter, par

dix ans de bienfaits, le pouvoir de corrompre un jour l'innocence, & faire, d'une vertueuſe Orpheline, le vil inſtrument de ſes plaiſirs.

En tous lieux & dans tous les temps, l'amour malheureux a été voiſin du crime : par-tout, on a cherché à ſéduire l'objet qu'on avoit déſiré ; mais, tramer la ſéduction avant d'avoir connu le déſir, c'eſt un raffinement qui ne peut être connu que dans nos grandes Villes.

A meſure que Roſette approchoit du temps où l'amour vient animer la beauté, Lormon redoubloit de ſoins auprès d'elle. Mais, il failut ſe faire entendre, & cela n'étoit pas facile. Roſette, dont le cœur étoit ſi heureuſement né, qui avoit autant de naïveté que d'eſprit, & qui n'eût pas ſoupçonné le vice le plus apparent, auroit-elle pu lire dans l'ame de ſon bienfaiteur un crime ſi bien caché

voulez voir ſi mon cœur eſt digne de vos tendres ſoins, ſi mes ſentimens répondent à l'éducation que vous m'avez fait donner. Oui, mon pere, continua-t-elle en ſe jetant à ſes pieds, croyez que je mets ma vertu au nombre des bienfaits que j'ai reçus de vous: c'eſt le plus précieux de vos bienfaits; il m'eſt plus cher que la vie; & je jure à vos pieds, que je réſiſterai à tout, que je ſacrifierai tout pour le conſerver.

Ce diſcours étoit bien propre à détruire les eſpérances de Lormon; & ce qui le chagrinoit ſur-tout, c'eſt qu'il n'avoit pas plus le droit de s'en plaindre, que le pouvoir de le réfuter. Il fit encore d'autres efforts qui ne furent pas plus heureux; & enfin, quoique Roſette s'exprimât toujours avec douceur, & même avec amitié, elle parut ſi ferme dans ſes refus, que Lormon vit bien qu'il ne devoit en

attendre aucune foibleſſe. L'honnêteté de Roſette l'irrita, ſans le corriger; ce qu'il déſeſpéra d'obtenir par ſes ſoins & par ſes prieres, il réſolut de l'emporter par la ruſe & par la force même, s'il le falloit.

La pauvre Roſette ignoroit les dangers dont elle étoit environnée: ſe ſeroit-elle méfiée de ſon bienfaicteur, elle qui ne ſe méfioit de perſonne? D'ailleurs, Lormon à ſes yeux étoit bien moins coupable que malheureux: le projet qu'il avoit conçu de ſang-froid, paſſoit auprès de Roſette pour l'effet d'une paſſion involontaire; & l'on eût dit qu'elle n'en vouloit qu'à elle-même, de lui avoir donné de l'amour.

Cependant, Lormon employa plus d'un moyen digne d'un cœur peu délicat; & plus heureuſe qu'adroite, Roſette échappa pluſieurs fois au piege, ſans l'avoir jamais apperçu. Enfin, il

réſolut de faire jouer un reſſort qui dévoiloit ſon ame entiere. Il avoit lu le beau Roman de Clarice : il avoit vu ſon perfide amant, après avoir épuiſé auprès d'elle toutes les reſſources de la ſéduction, compoſer un breuvage pour endormir ſes forces & ſa vertu. Les objets nous frappent d'ordinaire par le côté qui eſt analogue à nos ſentimens ; il avoit été charmé de l'imagination de Lovelace, ſans être touché de la vertu de Clarice.

Tel eſt le digne modele que Lormon voulut choiſir. Comment le breuvage fut préparé, comment on le fit prendre à Roſette : ce détail eſt trop peu intéreſſant pour qu'il doive longtemps nous arrêter ; il ſuffit de dire que Lormon fut ſecondé par une vieille domeſtique.

Un ſoir Roſette, ſans avoir fait plus d'exercice dans la journée, ſe trouva beaucoup plus fatiguée qu'à

ſon ordinaire. Avant l'heure où elle avoit coutume de ſe coucher, elle ſentit la plus forte envie de dormir. Surpriſe de cet aſſoupiſſement, & s'agitant exprès pour le diſſiper, le haſard la fit entrer dans une eſpece de petit cabinet qui faiſoit partie de ſon appartement; c'étoit une piece inutile où Roſette n'entroit jamais. C'eſt-là qu'à travers une ſimple cloiſon, elle entendit Lormon faire à ſa vieille gouvernante des interrogations qui ſurprirent étrangement Roſette; il lui demandoit ſi la doſe qu'elle lui avoit donnée lui ſembloit ſuffiſante: la gouvernante répondoit que Roſette ne tarderoit pas à s'endormir, & qu'il pouvoit compter ſur le ſommeil le plus profond & le plus létargique. Songez, lui dit Lormon, ſi par haſard elle s'éveilloit quand je ſerai dans ſa chambre, ſongez à ne pas répondre en cas qu'elle appelle: c'eſt trop ſou-

pirer en vain, ajouta-t-il; puiſqu'elle ne peut conſentir à me rendre heureux, il faut bien ſonger à l'être malgré elle.

A cet étrange diſcours, les cheveux de Roſette ſe dreſſerent ſur ſa tête. Dans ſon premier mouvement, l'indignation ſuccéda à l'amitié, à la reconnoiſſance : ſes yeux s'ouvroient ſur le compte de Lormon; mais ſon ame étoit déchirée : elle tomba malgré elle dans la rêverie la plus noire & la plus profonde. En réfléchiſſant aux horreurs qu'elle venoit d'entendre, elle oublia un moment les dangers où elle étoit; & quand elle y reporta ſa penſée, & qu'elle ſongea aux moyens de l'éviter, elle s'apperçut que le breuvage opéroit ſur ſes ſens avec plus de force. Elle veut fuir, ſes genoux tremblent ſous ſon corps; elle recueille toutes ſes forces, traîne ſes jambes vers la porte de ſon appartement; mais la

force de l'aſſoupiſſement, augmente avec les efforts qu'elle fait pour le vaincre. Quelle horrible ſituation ! le ſommeil dont elle eſt menacée, eſt plus affreux pour elle que le ſommeil de la mort. En le combattant, elle tombe malgré elle dans un fauteuil : là, elle ſent ſes paupieres s'appeſantir; ſoudain l'image de l'affront qui l'attend, la remplit d'horreur; ſon ame ſoulevée par l'indignation & l'effroi, redonne un moment d'énergie à ſon corps affaiſſé; elle s'élance de ſon fauteuil avec un mouvement convulſif; elle étend les bras autant pour diviſer les forces du ſommeil, que pour implorer le ſecours du Ciel; mais ce ſommeil irréſiſtible s'appeſantit de plus en plus ſur elle : c'eſt un poids énorme qui l'accable ; elle paſſe un moment dans cette lutte, auſſi pénible que douloureuſe : ſa force s'épuiſe; elle retombe enfin ſans voix, ſans

mouvement, & paroiſſant moins frappée du ſommeil que de la mort.

Oh! ſi cette affreuſe léthargie a permis aux ſonges de l'approcher, quels rêves ſiniſtres & effrayans ont dû prolonger les tourmens de ſon ame! Sans doute elle a ſouffert durant ſon ſommeil tout ce qu'elle avoit ſouffert avant d'y ſuccomber.

Voilà donc l'infortunée Roſette en proie à la brutale paſſion de ſon amant! C'en eſt fait, ſi le Ciel ne travaille lui-même à renverſer ſes lâches projets, en réveillant la pitié dans le cœur de la vieille domeſtique, ou le remords dans celui de Lormon. Ce dernier miracle étoit plus difficile: c'eſt par les remords de la gouvernante qu'elle devoit être ſauvée. Louiſe (c'étoit ſon nom), honteuſe d'avoir prêté les mains un moment au projet de ſon Maître, réſolut de le faire échouer; mais comme ſon ſort dépendoit de Lormon,

elle n'oſa le contrarier ouvertement ; & pour concilier, s'il étoit poſſible, ſon intérêt & ſon devoir, elle cacha la clef de la chambre de Roſette, chez qui elle avoit coutume d'entrer tous les matins.

Lormon, qui avoit épié l'inſtant favorable à ſon entrepriſe, courut à la vieille pour lui demander la clef de Roſette. Qu'on ſe repréſente ſa rage quand Louiſe, après l'avoir cherchée long-temps en vain, finit par lui dire qu'elle l'avoit égarée : les pieds, les mains & la langue de Lormon étoient dans des mouvemens convulſifs ; & ſi l'impoſſibilité de retrouver la clef eut été décidée ſur le champ, je crois qu'il eût tué ſubitement ſon agent infidele ; mais pluſieurs heures furent employées à chercher la clef, & il n'oſa plus faire ouvrir la porte par un Serrurier au milieu de la nuit. Enfin, il fut obligé de regagner ſon apparte-

ment; & la fureur ne s'appaiſa, que par l'eſpoir d'être plus heureux la nuit d'après.

On a vu Roſette s'endormir: qu'on ſe figure ſon reveil; ſa léthargie venoit de finir; un nouvel effroi vint s'emparer de ſon ame. Tu ſais bien, vertueuſe Roſette, quelle tu fus en t'endormant; tu ne ſais plus quelle tu es à ton reveil. Voilà la nouvelle crainte, le ſupplice nouveau que devoit te laiſſer le ſommeil en te quittant! Ses yeux n'oſoient s'ouvrir à la lumiere; elle trembloit d'arrêter ſa penſée ſur elle-même; & dans le doute affreux qui l'accabloit, elle faiſoit preſque des vœux, pour ſe replonger dans ce terrible ſommeil, qui l'avoit fait trembler la veille, plus que l'approche de la mort.

Au premier bruit, Louiſe, qui épioit le moment où Roſette s'éveilleroit, feignit d'avoir retrouvé la clef,

& courut l'annoncer à ſon Maître, auſſi bien que le réveil de Roſette. Lormon ſoupçonna peut-être quelque ſtratagême, mais il n'en témoigna rien; & Louiſe, en le quittant, s'en alla vers l'appartement de Roſette, qui, au bruit que fit la clef en entrant dans la ſerrure, ſentit un friſſon involontaire courir dans tous ſes membres. Quand Louiſe ſe fut approchée de ſon lit, Roſette, avec un viſage où ſe peignoient toutes les paſſions à la fois, conſidérant celui de la vieille gouvernante, comme pour y lire ce qu'elle trembloit de ſavoir, lui dit d'une voix foible & troublée: Louiſe, j'ai dormi bien long-temps! Cette phraſe, quoique bien courte, ne fut pas facile à prononcer; & Roſette trembla encore de la réponſe qu'elle pouvoit occaſionner. Louiſe alors lui dit qu'elle ſeroit entrée bien plutôt chez elle, mais qu'elle venoit ſeulement de trou-

ver la clef de ſa chambre, & qu'elle avoit été grondée bien cruellement pour l'avoir égarée.

Ce diſcours ſembla rendre la vie à Roſette; elle ſe leva & s'habilla avec une précipitation qui étonna Louiſe; mais elle étoit loin d'en ſoupçonner le motif. Le parti de Roſette étoit pris; elle ne vouloit plus être expoſée à un danger qui avoit failli lui coûter l'honneur & la vie. Sur le point de prendre la fuite, Roſette, rendue plus ſage & plus timide par le malheur, ſuſpecta le récit de Louiſe; mais l'humeur ſombre & colere de Lormon lui en confirma la vérité. Elle ſaiſit un moment où elle n'étoit pas obſervée; pour être moins embarraſſée dans ſa fuite, elle ne prit de ſes hardes que ce qu'elle ne put pas laiſſer, & elle partit.

Roſette étoit déjà bien loin, qu'elle ſe croyoit encore au pouvoir de Lor-

mon : la coupe qui renfermoit le funeſte breuvage, la ſuivoit par-tout. Du reſte, elle n'avoit aucun projet : ſon but n'étoit pas de trouver un aſile, mais de ſortir d'une maiſon qui pouvoit lui être fatale ; elle fuyoit ſans inquiétude pour l'avenir : le danger auquel elle venoit d'échapper lui ſembloit plus affreux que tous ceux qu'elle pouvoit courir.

Quand elle fut hors des portes de la Ville, elle commença à craindre pour ſon ſort. Elle avoit échappé aux violences de Lormon ; mais, en ſe croyant à l'abri du péril qu'elle avoit couru, elle commença à redouter ceux dont elle étoit menacée. Où fuir ? où trouver un aſile ? Tandis qu'elle couroit avec tous les ſignes du trouble & du déſeſpoir, le haſard amena devant ſes pas un jeune homme dont la phyſionomie annonçoit l'honnêteté & la candeur : il eût paru moins hon-

nête, qu'elle n'eût pas eu pour lui moins de confiance. Elle s'élança au-devant de lui : Sauvez-moi, s'écria-t-elle avec une voix qui pénétra juſqu'au cœur de l'inconnu. Il fut touché de ſa douleur, intéreſſé par ſon air ingénu, & peut-être ſéduit par ſa beauté. Arrêtons-nous un moment, pour faire connoître ce jeune homme, dont le nom étoit Minval.

Il étoit fils d'un Gentilhomme qui vivoit en Province, & qui, aſſuré de ſa ſageſſe, le laiſſoit à Paris ſur ſa bonne foi. Il y vivoit avec une tante, d'un fort honnête revenu que ſon pere lui abandonnoit. Sa figure & ſa taille étoient très-bien : je ne ferai pas le portrait de ſon ame ; il va la peindre lui-même par ſes actions.

La ſeule vue de Roſette l'avoit prévenu ; il avoit cru lire ſur ſon front, les ſignes d'une éducation & d'une conduite honnête. De peur d'être

indiſcret dans ſes queſtions, il n'en fit preſque point à Roſette, qui, de ſon côté, s'étoit déjà promis de lui cacher, comme à tout le monde, le ſujet de ſon déſeſpoir. Il lui dit en deux mots qu'il vivoit avec une tante, & il offrit de bonne foi un aſile qui fut accepté avec la même franchiſe.

Minval la mena chez lui. En arrivant auprès de ſa tante, il lui peignit avec tant d'ame & de chaleur la ſituation touchante où il avoit rencontré Roſette, que ſon éloquence, la confiance que ſa tante avoit en lui, & la figure ſi intéreſſante de Roſette, diſſiperent les ſoupçons qu'une pareille aventure pouvoit faire naître. Mais, comme en fait d'indiſcrétion, la tante étoit moins ſcrupuleuſe que ſon neveu, elle contraignit moins ſa curioſité, elle pria Roſette de lui dire ſon nom & ſon hiſtoire. Roſette ne rougit pas de lui déclarer la vérité: elle lui révéla

ſes ſecrets ; mais elle crut devoir garder ceux de Lormon. Sa conduite n'avoit pas effacé dans le cœur de Roſette le ſouvenir de ſes bienfaits ; elle avoit cru devoir à ſa vertu de fuir ſon bienfaicteur ; elle crut devoir à la reconnoiſſance de ne pas l'accuſer. Oui, Madame, répondit-elle, je dois tout à Lormon. Le malheur qui me force à chercher un aſile loin de lui, eſt un myſtere que je ne révélerai jamais : permettez que ce ſoit un ſecret entre lui & moi. Je ſuis innocente : ſi vous n'avez pas le courage de me croire telle ſur mon propre témoignage, ayez celui de me refuſer l'aſile que je vous demande.

Cette noble franchiſe ne déplut point à la tante de Minval, quoiqu'elle trompât ſa curioſité : c'étoit réellement une femme bienfaiſante ; elle embraſſa Roſette, & lui demanda ſon amitié.

Cependant, ſon évaſion avoit fait du

du bruit dans le monde; & l'on ſut bientôt que Minval l'avoit retirée chez lui. On ne connoiſſoit pas la noirceur des procédés de Lormon : on ignoroit le déſintéreſſement de Minval; & comme on aime aſſez à envenimer une hiſtoire pour en rendre le récit plus piquant, on ne vit bientôt plus dans la conduite de Roſette que du dérangement & de l'ingratitude : on appeloit libertinage la délicateſſe de Minval, & la brutalité de Lormon paſſoit pour de la bienfaiſance. C'eſt ainſi que juge ordinairement le public, qui veut toujours juger.

Il fallut peu de temps à Minval & à ſa tante pour connoître Roſette. Après l'avoir vu agir & l'avoir entendu parler, on reſpecta ſon ſecret, & l'on crut à ſon innocence. Mais à force de la regarder & de l'entretenir, Minval s'en fit une ſi douce habitude qu'elle devint bientôt un beſoin. Cependant

le reſpect ſe mêla toujours aux ſentimens qu'elle lui inſpira ; il l'aima bien aſſurément autant que Lormon avoit pu l'aimer ; mais ces deux amours ſe reſſembloient auſſi peu que la haine reſſemble à l'amitié. Roſette, qui ſe plaiſoit à voir en lui de l'eſtime & de l'attachement pour ſa perſonne, ſembloit ne pas craindre d'y trouver un ſentiment plus tendre : ce qui ſuppoſe qu'elle étoit près de l'éprouver elle-même.

Tandis que les cœurs de Roſette & de Minval ſe rapprochoient ainſi, celui de Lormon, en proie au plus violent dépit, n'étoit rempli que de projets de vengeance. Il apprit le ſort de Roſette, & il réſolut de faire retomber ſon indignation ſur celui qu'il croyoit être ſon rival heureux. Il l'attendit un jour dans une promenade où il ſe rendoit fort ſouvent ; & l'ayant abordé avec un front courroucé,

il lui ſignifia qu'il falloit lui rendre Roſette, ou lui en faire raiſon ſur le champ. Minval, qui connoiſſoit à cet égard les diſpoſitions de Roſette, ne lui répondit qu'en portant la main à ſon épée; mais comme ils pouvoient être apperçus, ils s'éloignerent un peu pour ſe battre ſans témoins. Le combat fut très-opiniâtre; l'amour d'un côté, la vengeance de l'autre, rendirent l'action très-vive; & le tendre Minval finit par recevoir une bleſſure qui le mit hors de combat. Le Chirurgien qui fut mandé, craignit pour ſa vie. Cependant Minval ayant demandé le plus grand ſecret, on dit, en arrivant, à la tante & à Roſette, qu'il s'étoit trouvé malade, & qu'il avoit beſoin de repos. On le coucha bien vîte; & Roſette eut au moins autant d'inquiétude que la bonne tante qui aimoit fort tendrement ſon neveu.

On ne put cacher long-temps dans la maiſon, que Minval s'étoit battu; mais on cacha toujours que Roſette en avoit été l'objet. On donna tous les ſoins poſſibles au malade, qui avoit reçu réellement une bleſſure des plus dangereuſes. Le Chirurgien étoit habile & fort zélé; & Minval étoit adoré par toute ſa maiſon. Mais les ſecours qui lui étoient les plus agréables & les plus ſalutaires, étoient ceux qu'il recevoit de la main de Roſette; & ſoit qu'on s'en fût déjà apperçu, ſoit qu'on n'osât refuſer à Roſette un emploi qu'elle ſollicitoit avec tant de chaleur, tout ce que prenoit Minval, lui étoit préſenté par elle. Il ſembloit qu'elle devinât que c'étoit pour elle qu'il ſouffroit; & de ſon côté, Minval n'étoit conſolé que par l'idée de ſouffrir pour Roſette. Mais, que dis-je? Roſette étoit guidée par un ſentiment plus tendre que celui de la reconnoiſſance.

Cependant les remedes, les ſoins, & plus encore l'amour, commencerent à diſſiper les craintes qu'on avoit ſur l'état de Minval. On le trouvoit mieux de jour en jour, & l'on compta bientôt ſur une prompte & parfaite guériſon. Sa ſanté rendit ſes converſations avec Roſette plus fréquentes; & le ſentiment qui les animoit tous deux, y ajoutoit chaque jour un nouveau degré d'intérêt. Ces converſations rouloient aſſez ſouvent ſur l'amour; Roſette un jour rendoit compte à Minval d'une lecture qu'elle venoit de faire: il étoit queſtion par haſard d'un amant éloigné de ſa maîtreſſe, qui, étant malade & perſécuté pour elle, n'avoit pas même le pouvoir de l'en inſtruire. Ils s'attendrirent l'un & l'autre après quelques réflexions mutuelles. Il eſt à plaindre, dit Roſette: il le ſeroit moins, s'il étoit auprès de ce qu'il aime. Que dites-vous, Roſette, in-

terrompit Minval ? il ne le ſeroit point du tout. Et elle ajouta ſur l'heure : Il doit y avoir au moins du plaiſir à dire à ſa maîtreſſe, qu'on ſouffre pour elle. Ah ! répondit Minval, il y en a même à le lui cacher ! En parlant ainſi, il avoit pris, comme ſans y penſer, la main de Roſette. Ses yeux avoient l'expreſſion la plus tendre de l'amour heureux, & Roſette avoit ſenti les ſiens baignés de larmes. Surpriſe elle-même de ſon attendriſſement, elle ſortit pour le cacher à Minval. Il ne lui étoit plus permis de douter de ſon amour pour lui ; mais en ſortant, ſes réflexions ſe porterent ſur ſes dernieres paroles ; &, pour la premiere fois, elle commença à ſoupçonner la cauſe de ſa maladie qu'on avoit cachée avec tant de ſoin. Elle fit pluſieurs démarches, & elle parvint à ſavoir l'hiſtoire du combat. Les dangers de Minval, ſa délicateſſe & ſa diſcrétion n'étoient

pas faits pour la guérir de ſon amour; elle ſentit dès-lors qu'il étoit devenu néceſſaire à ſon bonheur. Elle ne pouvoit douter de la tendreſſe de Minval, & cette ſeule idée la rendoit heureuſe; mais la réflexion vint empoiſonner ſes plaiſirs. Quel ſera le ſuccès de leurs amours? Roſette connoît ſon origine & celle de Minval. Minval n'eſt pas le maître de ſon ſort; & quand il le ſeroit, voudroit-il en diſpoſer malgré ſes parens? en ſuppoſant même qu'il le voulût, devroit-elle y conſentir? Toutes ces réflexions étoient déſeſpérantes. Ils retomberent l'un & l'autre dans la plus vive inquiétude; & malheureuſement les tentatives que fit Minval pour la faire ceſſer, ne ſervirent qu'à l'augmenter encore; car ayant voulu ſonder adroitement les diſpoſitions de ſa famille, il vit qu'elles n'étoient nullement favorables à ſon amour.

Cette fâcheuſe découverte le jeta dans la plus noire mélancolie. Egalement incapable d'affliger ſes parens & de renoncer à ce qu'il aimoit, ſes combats douloureux entre la nature & l'amour, ſans lui inſpirer aucune réſolution, ne ſervoient qu'à déchirer ſon cœur ; ſa ſanté qui commençoit à peine à ſe rétablir, en fut tout-à-coup altérée ; & il y avoit d'autant plus à craindre pour lui, que ſon cœur, auparavant conſolé par l'eſpérance d'être aimé, étoit alors tourmenté par la crainte de perdre ce qu'il aimoit. De ſon côté, Roſette alarmée & ne pouvant plus ſe méprendre à la cauſe de ſa maladie, jugeoit de ſes tourmens, par ceux qu'elle enduroit elle-même. Je ſerai donc toujours infortunée, ſe diſoit-elle ! (& ſongeant à l'hiſtoire de Lormon,) quel eſt mon ſort ! je dois donc également être malheureuſe, & par l'amour que je ſens, & par celui que j'inſpire !

La tendreſſe de Roſette augmentoit par les tourmens que Minval ſouffroit pour elle. Le ſouvenir de ſes bienfaits y ajoutoit encore; & cet amour, qui devoit ne lui laiſſer que des regrets, lui donnoit auſſi des remords. Elle ſe reprochoit le malheur de ſon amant. La reconnoiſſance, & la vue de Minval prêt à mourir pour elle, enflammerent ſon cœur fait pour ſentir vivement l'amour. Elle ſortit, pour ainſi dire, hors d'elle-même. Elle ne vit plus au monde d'autre malheur que celui de perdre ſon amant, ni d'autre crime que celui de le laiſſer périr. Mon ami, lui dit-elle un jour avec l'expreſſion de l'amour & du courage! vous m'aimez, je vous aime; je vous doit tout, & je me vois menacée de vous perdre. Votre profonde triſteſſe me fait tout craindre pour vous. Vos parens s'oppoſent à notre union; & votre amour délicat & ref-

pectueux n'oſe aſpirer qu'à l'hyménée ; je viens moi-même l'enhardir. On s'oppoſe à notre bonheur ; faiſons-le dépendre de nous-mêmes. Minval, voilà ma main : je vous appartiens dès ce moment. Notre hymen ſera ſacré, il ſera juré par le Ciel ; il ſera durable, il eſt fondé ſur nos ſentimens.

Cette réſolution ſurprendra ſans doute ; mais ce qui étonnera bien autant, c'eſt que Minval, le cœur pénétré de cette preuve d'amour, brûlant d'envie d'être heureux, refuſa le bonheur qui lui étoit offert. Il ſe jeta dans les bras de Roſette, & ce fut pour la refuſer ; il la baigna de ſes larmes, & l'ame déchirée par l'effort qu'il faiſoit ſur lui-même, il jura de mourir plutôt que de conſentir au ſacrifice que lui propoſoit ſa maîtreſſe.

Ne cherchons pas ici à juger ces deux amans ; admirons ſeulement avec quel courage ils ſacrifioient, l'un ſon honneur, & l'autre ſon amour.

Telle étoit la criſe où étoient Roſette & Minval. Mais ſouvent, pour la conſolation de la vertu, il arrive un moment où la vérité, trop long-temps étouffée par le haſard ou la malice, éclate enfin, & ſe montre dans tout ſon jour. On fut bientôt inſtruit de l'amour délicat de Minval & de la paſſion courageuſe de Roſette; Lormon lui-même, atteint d'une maladie mortelle, honteux de la vengeance qu'il avoit priſe de Minval, & du tort qu'il avoir fait à Roſette en décriant ſa vertu qu'il n'avoit pu corrompre, confeſſa ſes fautes publiquement; & par l'expoſé de ſa conduite, il juſtifia pleinement celle de Roſette. Roſette obtint l'admiration & l'eſtime de tout le monde par le ſilence diſcret dont elle avoit payé les bienfaits de Lormon. Les parens même de Minval, qui furent inſtruits par la voix publique, en furent touchés,

auſſi-bien que de ſa conduite envers Minval ; enfin, la crainte de perdre leur fils acheva de vaincre leur réſiſtance. On conſentit à les unir. Ils furent heureux, & tout le monde applaudit à leur bonheur.

LA DIFFÉRENCE
DE NEUF ANS A QUATORZE,
CONTE.

Le jeune d'Ambreville, né riche, venoit de doubler au moins ſa fortune en Amérique, plus par haſard que par ambition. Un oncle qui l'avoit appelé à Saint-Domingue, lui avoit fait gagner des ſommes conſidérables; après quoi, il étoit mort pour lui laiſſer ſa propre fortune. Cela s'appelle vivre & mourir pour ſon neveu. Cette double opération n'avoit coûté à d'Ambreville que cinq ans d'abſence. A ſon retour à Paris, il avoit encore des parens; mais le jour qu'il y entra, étoit le dernier de ſa vingt-cinquieme année; c'eſt-à-dire que le lendemain il ſe réveilla majeur. Ce jour-là, quand on eſt riche, on leve la tête plus fiére-

ment; on ſe trouve grandi de moitié.

Il ne ſera pas plus hors de propos de peindre en deux mots d'Ambreville. C'étoit un cœur droit & honnête, il avoit même de l'eſprit; mais le don de méditer ne lui étoit pas encore venu. C'étoit de ces caracteres ſenſibles à ce qui leur arrive, ſans avoir la patience d'en rechercher la cauſe; pour qui un événement eſt toujours une peine ou un plaiſir, & jamais une leçon; chez qui un ſentiment n'amene jamais une réflexion; pour qui, en un mot, l'expérience eſt toujours nulle. Du reſte, il étoit délicat dans ſes procédés; vif, mais ſenſible & généreux; exact dans ſa conduite, & indulgent pour celle d'autrui.

D'Ambreville revint dans le même hôtel qu'il avoit occupé avant ſon départ. Il y retrouva d'Origné, ſon meilleur & ſon plus ancien ami. C'étoit un jeune homme plein d'eſprit & de raiſon. D'Ambreville lui de-

manda des nouvelles de ce qui pouvoit l'intéreſſer. Comme il avoit été un peu amoureux de Léonor, il s'informa un peu de Léonor. Quand il eut appris que tout alloit bien : Et la petite Antoinette, demanda-t-il en riant, que fait-elle ? Cette petite Antoinette étoit une grande & fort jolie perſonne; il l'avoit vue fort petite en effet, car elle avoit à peine neuf ans quand il la quitta ; & il n'y avoit que cinq ans qu'il l'avoit quittée. Il lui ſembloit que cinq ans ne devoient pas amener de grandes révolutions. D'Origné lui dit qu'elle étoit plus jolie que jamais. La charmante enfant, continua d'Ambreville ! comme elle eſt folle & douce tout-à-la fois ! comme elle vient jouer ſur mes genoux ! comme elle me fait cent petites careſſes mignardes quand elle a quelque choſe à obtenir ! En effet, tout cela étoit vrai cinq ans auparavant.

Antoinette, orpheline dès ſon bas-âge, ne devant poſſéder qu'une très-petite fortune, vivoit chez un tuteur qui étoit des amis de d'Ambreville. Ce dernier avoit toujours eu pour elle l'amitié la plus tendre, & même la plus déſintéreſſée; car il ne l'avoit encore vue, comme je l'ai dit, que juſqu'à l'âge de neuf ans. Alors elle jouoit ſans ceſſe avec lui; d'Ambreville lui apprenoit mille petits jeux, des tours de cartes qui l'amuſoient; & elle le ſollicitoit ſans ceſſe pour en apprendre de nouveaux. Il lui montroit à déclamer la tragédie, la comédie; toutes ces leçons, ou pour mieux dire, tous ces plaiſirs lui avoient donné ſur elle un aſcendant, une eſpece d'autorité paternelle. Auſſi l'appeloit-elle ſon papa, quoique d'Ambreville eût alors à peine vingt ans.

La premiere fois qu'il la revit, il fut étonné, malgré lui, de l'accueil

qu'il en reçut. Ce n'eſt pas que cet accueil fût froid, (elle avoit trop de plaiſir à le revoir;) mais d'Ambreville s'attendoit preſque qu'elle alloit ſe jeter à ſon cou avant de lui parler. Elle le vit entrer avec l'expreſſion de l'amitié, mais elle le laiſſa approcher ſans courir au-devant de lui; elle lui parla avec ſentiment, mais avec un peu de dignité; elle mit dans ſes diſcours & dans ſes manieres cette grace qui plaît, mais qui n'enhardit pas. Ils ne purent ſe voir qu'un moment pour la premiere fois. Quand ils ſe quitterent, Antoinette parla à d'Ambreville du plaiſir que ſa viſite lui avoit fait, mais ſans l'en remercier; elle l'invita à la revoir, mais elle ne l'en pria point. Quelle différence, diſoit en s'en allant d'Ambreville, de ce qu'elle étoit il y a cinq ans!

Il craignit que le caractere de la jeune perſonne ne fût changé en

mal. De retour chez lui, il appela d'Origné, & lui fit part de ſes inquiétudes. Raſſure-toi, lui dit ſon ami; ſon caractere eſt toujours le même, toujours honnête & ſenſible; & je ne ſuis étonné que de ta ſurpriſe. Je n'ai à te dire qu'un mot: tu as quitté Antoinette à neuf ans, & tu la retrouves à quatorze. — Sans doute. Mais que veut dire ce calcul-là? — Il veut dire qu'Antoinette a cinq ans de plus. — Je le crois; mais j'imagine que la même choſe m'eſt arrivée auſſi; & il me ſemble qu'à meſure qu'elle prenoit un an de plus, je vieilliſſois de douze mois. — Oui, mais ſouviens-toi bien que chez le ſexe, depuis la neuvieme année juſqu'à la quatorzieme, l'âge ne marche plus, il vole. Il eſt incroyable le chemin qu'il ſe trouve avoir fait dans ce court eſpace de temps. Quiconque aura été comme toi le papa, le docteur, le *grand-ſeigneur*

d'une fille de neuf ans, ſe trouvera ſon très-humble ſerviteur quand elle en aura quatorze; & s'il l'a perdue de vue comme toi durant cet intervalle, il en ſera ſurpris comme toi. Le paſſage eſt rapide, le contraſte eſt piquant, curieux, même plaiſant; mais l'expérience nous démontre combien il eſt naturel.

D'Ambreville ne trouva pas un mot à objecter; & quoique peu accoutumé aux réflexions, il trouva que celle de ſon ami étoit juſte. Raſſuré ſur les ſentimens d'Antoinette, il ne trouva plus ſes manieres étranges le lendemain quand il retourna chez elle. Mais, s'il n'avoit plus à guérir de ſa ſurpriſe, il avoit à vaincre un reſte d'habitude. Il trouvoit qu'Antoinette étoit ce qu'elle devoit être; mais il ne ſavoit pas encore ce qu'il devoit être avec elle; & ſon embarras lui donnoit une eſpece de gaucherie qui relevoit

encore les graces d'Antoinette. S'il eſt charmé d'une phraſe qu'elle lui adreſſe, en ſe rappelant la maniere dont il auroit répondu il y a cinq ans, il ne ſait plus maintenant quel ton il doit prendre ; & le nouvel empire d'Antoinette n'en paroît que plus légitime & plus naturel. Ce n'eſt pas qu'elle cherche à ſe venger du paſſé, elle agit abſolument ſans projet : durant ſon ancienne dépendance, & au moment de ſon nouveau regne, elle n'a fait qu'obéir à la nature ; mais la nature lui a parlé ſi différemment à ces deux époques !

Antoinette avoit de l'eſprit, de la gaieté & le ton le plus aimable. Elle mettoit d'Ambreville de toutes ſes parties de plaiſir, ſoit à cauſe de leur ancienne amitié, ſoit peut-être par le ſentiment de la nouvelle ſupériorité qu'elle venoit d'acquérir & dont elle aimoit à prolonger les jouiſſances.

Elle le conſulte bien encore quelquefois ; elle prend de lui des éclairciſſemens, des leçons même, ſi l'on veut, mais c'eſt en régentant ſon maître. D'Ambreville a beau s'obſerver avec elle ; par un reſte d'habitude, il voudroit prendre quelquefois un air aiſé qui ne la choqueroit pas, mais qu'elle fait toujours avorter ſans le vouloir. Il ouvre la bouche pour donner un ordre ; il en a déjà reçu un d'Antoinette. Quelquefois elle rappelle le paſſé : D'Ambreville, lui dit-elle, vous étiez autrefois un grand acteur tragique & comique. Je me rappelle que vous me faiſiez répéter la comédie & la tragédie. Vous en ſouvenez-vous ? J'étois bien jeune alors ! *J'étois bien jeune alors !* & au moment où elle fait cette réflexion, Antoinette a quatorze ans !

Mais d'Ambreville étoit fait pour éprouver tous les contraſtes. J'ai dit

qu'avant ſon départ, il aimoit Léonor. C'étoit une perſonne plus âgée qu'Antoinette, qui avoit du goût pour lui, mais qui lui avoit toujours laiſſé voir un caractere altier & capricieux. A ſon retour, il lui trouva plus de douceur & plus d'égalité. La complaiſance, les prévenances même ſembloient avoir pris la place des contradictions. D'Ambreville en témoigna de nouveau ſa ſurpriſe à d'Origné, qui lui répondit encore : Mon ami, Léonor a cinq ans de plus. Oh ! pour le coup, dit d'Ambreville, je vous ſurprends en contradiction avec vous-même ; car Léonor eſt le contraſte d'Antoinette. Or, vos éternels *cinq ans* ne ſauroient produire le blanc & le noir. — Pardonnez-moi : mes *cinq ans* ont produit deux effets contraires, mais qui n'en ſont pas moins réels & conformes à la nature. — Comment cela, s'il vous plaît ? — Comment ! c'eſt qu'il eſt

bien vrai que Léonor a cinq ans de plus ; mais il eſt vrai auſſi qu'elle avoit plus de neuf ans quand tu l'as quittée, & que par conſéquent aujourd'hui elle eſt bien au-delà de ſon quatorzieme. Je t'ai déjà dit qu'en fait d'âge, une femme marche très-rapidement ; mais elle va ſi vîte auſſi, qu'à la fin elle va trop vîte, & qu'elle eſt obligée de revenir ſur ſes pas. Cela veut dire, que Léonor cherche à couvrir ſes pertes, & Antoinette à jouir de ſes acquiſitions. Tout cela eſt dans l'ordre.

D'Ambreville trouva que ce raiſonnement étoit auſſi victorieux que le premier. Il ne chercha point à le réfuter, & il ſe contenta de dire à ſon ami : Quoi qu'il en ſoit, il me ſemble que je m'accoutume beaucoup mieux au nouvel empire d'Antoinette, qu'à la douceur de Léonor.

Il diſoit vrai. Très-occuppé de ce qu'étoit alors Antoinette avec lui, il

oublia ce qu'elle étoit autrefois. Il croyoit que ſes yeux ſeuls & ſon eſprit s'y étoient accoutumés ; mais le cœur, à ſon inſu, s'étoit mis auſſi de la partie, ſoit qu'il n'eût pu réſiſter à la beauté & aux graces d'Antoinette, ſoit qu'il fût piqué par la ſingularité de ſa ſituation. Cette *jolie enfant* qui venoit jouer autrefois ſur ſes genoux, l'appelle aujourd'hui à ſes pieds ; il y vient, & trouve tout cela naturel.

D'Origné s'apperçut le premier de ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ſon ami. Comme il avoit de l'eſprit, il lui en fit de douces plaiſanteries. D'Ambreville, lui dit-il un jour en ſouriant: Tu me parois oublier un peu la dignité du rôle que tu jouois autrefois auprès d'Antoinette. Oh ! ce rôle-là, répond d'Ambreville, ſeroit ridicule aujourd'hui. — Quand tu as envie de t'en aller, elle te dit de reſter, & tu reſtes. — Il eſt vrai ; c'eſt que lorſqu'elle me

me dit de reſter, l'envie de ſortir me paſſe auſſi-tôt. — As tu remarqué que le mot *je veux* lui eſt très-familier? — Oui, mais ce mot lui ſied ſi bien! — Il y a beaucoup de deſpotiſme dans ſes volontés. — Je ne m'en apperçois pas. Fort bien, reprit en riant d'Origné. Il me paroît que te voilà tout-à-fait accoutumé à la nouvelle Antoinette. Sais-tu pourquoi, d'Ambreville? — Parce que je vois mieux; parce que mes yeux..... Mon ami, interrompit d'Origné, je crois que ceci vient plutôt des yeux d'Antoinette que des tiens.

D'Ambreville ne vit ou ne voulut voir dans le diſcours de d'Origné qu'une plaiſanterie, & en le quittant, il alla voir Antoinette.

Cependant, en la voyant avec de nouveaux yeux, en ne trouvant plus rien d'étrange dans ſa maniere d'être, ſon propre rôle devenoit bien plus facile; il avoit repris ſes graces natu-

relles ; ſes moyens de plaire étoient revenus : ainſi, plus Antoinette lui plaiſoit, plus il devenoit aimable lui-même. Enfin, l'amitié qu'elle avoit toujours eue pour lui devint plus tendre ; & bientôt il ne leur manqua plus pour s'entendre bien que de s'expliquer tout-à-fait.

Mais à la fin d'Ambreville ne put plus ſe diſſimuler ſes ſentimens ; & il fit confidence de ce nouvel amour à d'Origné. Je te remercie bien, lui dit celui-ci, de me confier ce que je t'ai appris moi-même il y a long-temps. Ne te l'avois-je pas dit, que tu aimois Antoinette ? Oui, répond d'Ambreville ; mais je ne l'avois pas cru. Comme ils en étoient-là, d'Ambreville reçut un billet d'Antoinette qui le prioit de l'aller voir. Il y courut, & la trouva tout-à-fait ſeule. d'Ambrebreville, lui dit-elle, vous m'avez toujours vue empreſſée à vous deman-

der vos conſeils. Oui, répond-il en ſouriant ; mais je ne vous crois pas auſſi diſpoſée à les ſuivre que vous l'étiez autrefois. Ecoutez-moi, interrompit Antoinette ; ceci eſt ſérieux. Il ſe préſente pour moi pluſieurs partis, (ce mot ſeul jeta en effet d'Ambreville dans le ſérieux le plus décidé,) & je vois que mon tuteur ne ſeroit pas fâché de me voir déjà faire un choix. Que me conſeillez-vous ? On m'a parlé du Vicomte d'Elcour. D'Elcour ! dit d'Ambreville, il a plus de trente ans. C'eſt beaucoup pour votre âge. Il eſt trop vieux. — Le Chevalier d'Ermon. — D'Ermon ! il eſt trop jeune. C'eſt ainſi que d'Ambreville, trouvoit quelque défaut eſſentiel à chaque perſonne qu'elle nommoit. Il me paroît, ajouta Antoinette, qu'on aura de la peine à me trouver un mari qui vous convienne. Oh ! beaucoup, dit d'Ambreville avec un peu d'humeur

nor le lendemain. D'Ambreville écrivit alors à Antoinette (je crois même que la lettre étoit écrite auparavant ;) & l'on ſe doute bien du conſeil qu'il lui donna : il lui fit l'aveu de ſon amour & l'offre de ſa main. Le jour même il ſe rendit chez elle, & la maniere dont il fut reçu en arrivant lui annonça une réponſe favorable. Il demanda des nouvelles de ſa lettre. Antoinette lui répondit en rougiſſant qu'elle l'avoit renvoyée à ſon tuteur. Belle Antoinette, lui dit d'Ambreville en ſouriant, mais avec un cœur qui n'étoit pas tout-à-fait exempt de crainte, avez-vous mis au bas un mot de recommandation ? On ne lui répondit pas, mais on ſourit, & au même inſtant le tuteur entra. On perdit peu de temps & peu de paroles. Le Notaire fut mandé, & leur mariage fut terminé preſque en même-temps que celui de d'Origné & de Léonor.

LE FAT CORRIGÉ,
OU
L'AMANTE GÉNÉREUSE.

CONTE.

UN jeune Seigneur François, beau, riche, & d'un caractere très-inconſtant, après avoir trompé les plus jolies femmes de la Cour, ſans oublier celles de la Capitale, réſolut de faire ſon tour d'Europe. L'ambition du Comte d'Armance (nous le nommerons ainſi) ; ſon ambition, dis-je, étoit de captiver toutes les belles des différens pays qu'il ſe propoſoit de parcourir ; cet homme modeſte n'aſpiroit qu'au titre de conquérant univerſel. Il commença ſes voyages par l'Eſpagne. Cette contrée, féconde en maris jaloux & en femmes galantes, ſembloit lui promettre les liaiſons les plus délicieu-

ſes. On verra par la ſuite s'il fut trompé dans ſon attente.

Arrivé à Madrid, & ſe plaiſant aſſez dans cette ville, il réſolut de s'y fixer quelque temps. Dona Roſa, veuve d'un Gentilhomme Eſpagnol, maîtreſſe d'un bien conſidérable, âgée de vingt ans, belle, ſpirituelle & bonne, fixa bientôt l'attention de notre étourdi. Malheureuſement pour elle, ſon cœur inſenſible juſqu'alors, (on n'a pas oublié que ſon mari étoit vieux,) ne fut pas à l'épreuve de la figure & des graces du Comte; elle l'aima bientôt avec excès. Quel triomphe pour d'Armance! embraſer une ame indifférente, & l'emporter ſur mille rivaux!.... Cette victoire m'étoit réſervée, diſoit-il en lui-même; des amans langoureux, des Eſpagnols, n'étoient point faits pour ſubjuguer cette belle; il lui falloit un François, un homme ſpirituel, charmant, un

homme comme moi. C'étoit avec cette humilité qu'il s'applaudiſſoit de ſa conquête.

Trop ſenſible Roſa ! efforcez-vous de repouſſer le penchant qui vous entraîne. Ni votre jeuneſſe, ni vos attraits, ni vos vertus ne pourront fixer l'inconſtant que vous aimez ; ſenſible par caractere, mais volage par principes, il craindra de ſe donner un ridicule en formant un engagement ſérieux, & vous ſerez bientôt la victime de ſa vanité extravagante.

Le Comte n'avoit d'autre deſſein ſur Roſa que celui de la ſéduire. Il avoit trouvé tant de femmes faciles, qu'il ne croyoit pas qu'il y en eût une au monde capable de lui réſiſter. Il joignoit à cette haute opinion de lui-même, une averſion décidée pour le mariage ; averſion qui l'empêchoit de penſer que ce lien pût être le ſeul but que ſe propoſoit notre belle veuve.

Il ne tarda pas à lui faire connoître ſes vues injurieuſes ; elle en fut auſſi courroucée que ſurpriſe. Elle fit plus, elle n'enviſagea dans une conduite de cette nature que des ſujets de le mépriſer : trop heureuſe ſi elle eût perſiſté dans des ſentimens ſi conformes à la raiſon !

Qui pourroit peindre l'étonnement du Comte, quand il ſe vit repouſſé avec une rigueur à laquelle il ne s'attendoit pas ! Larmes, prieres, proteſtations d'une fidélité éternelle, maneges adroits, airs coquets, grands ſentimens, maximes philoſophiques, tout fut employé, rien ne réuſſit. Roſa eut aſſez de courage pour combattre contre elle-même, lui interdire tout eſpoir, & lui défendre l'accès de ſa maiſon.

Un coup de foudre ne l'eût pas plus frappé que ce terrible arrêt. Qu'alloit-on penſer de lui ? Etoit-il encore

le Comte d'Armance, cet homme unique, ce ſéducteur adorable, qui n'avoit qu'à ſe préſenter pour vaincre, & qui ſouvent recueilloit des lauriers ſans combattre ? Etoit-ce bien lui dont on dédaignoit les vœux, dont on rejetoit les propoſitions ? Quelle accablante idée ! il ne put la ſoutenir long-temps ; il falloit triompher de Roſa, ſa gloire y étoit intéreſſée ; mais comment reparoître chez elle ?.... Après avoir cent fois changé de deſſeins, après bien des réflexions, il ſe détermina à lui envoyer une lettre à-peu-près conçue en ces termes :

» Le plus coupable des hommes oſe » écrire à la plus vertueuſe des femmes. O vous ! que j'ai tant offenſée, » ſi vous pouviez lire dans mon cœur, » ſi vous pouviez voir les reproches » que je me fais à moi-même ; vous » auriez ſans doute pitié de l'état où je » me trouve. Je ſens que je ne puis

» vivre éloigné de vous, daignez donc
» rétracter une défenſe trop ſévere.
» Ne craignez pas que me rendant
» doublement criminel, je renouvelle
» des tentatives auſſi déplacées qu'in-
» fructueuſes. Je ne veux reparoître
» à vos yeux que pour abjurer mes
» erreurs & pour en ſolliciter le par-
» don. Je ne veux être déſormais que
» votre ami... Oui ! votre ami.... car
» je ne dois plus prétendre au doux
» nom de votre époux.... Si pourtant
» vous daignez.... Si mon repentir....
» Non ! je m'en ſuis rendu trop indi-
» gne. Adieu, belle & chere Roſa.
» J'attends votre réponſe avec l'im-
» patience la plus vive ; & juſqu'à ce
» que je l'aie reçue, les momens vont
» me paroître des annnées.

LE COMTE D'ARMANCE.

On penſera peut-être qu'il n'entroit que de l'hypocriſie dans une lettre auſſi

reſpectueuſe & auſſi éloignée du caractere du Comte, il en étoit lui-même perſuadé. Cependant un ſentiment plus vif que tous ceux qu'il avoit éprouvés juſqu'alors, conduiſoit ſa plume. Il cherchoit des expreſſions adroites, il n'en pouvoit trouver que de tendres. En un mot il n'étoit pas très-éloigné du repentir qu'il croyoit feindre, & qui commençoit à ſe faire ſentir à ſon cœur.

Plus une ame eſt honnête, moins elle eſt défiante. Comment connoîtroit-elle les manœuvres du vice? elle ne peut pas même s'en former une idée. C'eſt ce qui arriva à Roſa, elle fut la dupe du ſtratagême de ſon amant, elle lui permit de revenir chez elle. Il demanda grace, l'obtint, proteſta que l'hymen étoit devenu l'objet de tous ſes vœux, qu'il alloit écrire en France à un de ſes vieux oncles à qui il devoit, diſoit-il, des égards, pour

obtenir ſon conſentement ; qu'une fois ce conſentement arrivé, il n'auroit plus d'autre déſir que celui de hâter le moment où il lui jureroit, au pied des autels, une fidélité inviolable,

Ce diſcours étoit-il vrai ? Non. Quel étoit donc ſon motif ? Le voici. Une femme honnête, quand elle ne voit dans ſon amant qu'un homme que les liens ſacrés vont bientôt unir à elle, ne tarde pas à donner l'eſſor à ſa tendreſſe ; loin de s'en méfier, elle s'y livre : trop de ſécurité eſt ſouvent l'écueil de la vertu.... Voilà ſur quoi étoient fondées les eſpérances du Comte.

Quelquefois pourtant il rougiſſoit de ſa conduite. La belle Eſpagnole lui avoit donné ſon portrait ; chaque jour il recevoit d'elle les lettres les plus tendres ; en les liſant il ſentoit les remords s'élever dans ſon ame, ſouvent même il étoit tenté d'unir ſon ſort au ſien. Mais la ſeule idée de

contracter un engagement éternel le révoltoit. D'ailleurs, un coup de cette nature lui feroit perdre ſa réputation; il n'auroit plus le plaiſir d'entendre dire de lui, *Perſonne ne lui reſſemble;* il ceſſeroit enfin d'être un homme extraordinaire, & c'eſt à quoi il ne pouvoit ſe réſoudre.

Cependant le temps s'écouloit; il alloit bientôt être forcé de s'engager pour toujours, ou de renoncer à Roſa: l'un & l'autre parti lui déplaiſoient également; il étoit d'autant plus embarraſſé, que la vertu de cette belle lui faiſoit preſque perdre l'eſpérance d'en triompher. Que faire donc? Un jour qu'ils avoient dîné enſemble, il crut s'appercevoir qu'elle le regardoit plus tendrement qu'à l'ordinaire, que ſon viſage s'animoit, que ſes expreſſions étoient plus vives & plus paſſionnées.... Il oſa être téméraire.... mais ce fut inutilement. La plus vertueuſe

des femmes, déſeſpérée de ne voir dans l'objet de ſon amour qu'un vil ſéducteur, s'oppoſe à ſes tranſports avec l'indignation la plus vive, l'accable de reproches amers, lui voue un éternel mépris; & d'un ton abſolu, & qui terraſſe le coupable, lui ordonne de ſortir & de ne jamais ſe montrer à ſes regards.

Il n'a que la force d'obéir : la confuſion dans les yeux, la fureur dans l'ame, ne ſachant où porter ſes pas, errant dans les rues de Madrid, prêt à ſuffoquer de rage, il eſt forcé de s'arrêter devant un ſuperbe hôtel, qu'il reconnoît bientôt pour être celui de Leonore, Marquiſe de Caſtella. Nous n'avons pas encore parlé de cette femme; il eſt temps de placer ici ſon portrait.

Sa taille étoit avantageuſe, ſa figure ſpirituelle, ſes traits réguliers, ſon caractere diſſimulé, ſa conduite ſcandaleuſe, & ſon cœur corrompu.

La mort de ſon mari, arrivée depuis peu de temps, lui laiſſoit une très-grande liberté, dont elle ſe gardoit bien de ne pas faire uſage.

Elle étoit parente de Dona Roſa, & cette vertueuſe femme ne la recevoit chez elle que par égard pour ce titre; car dans le fond de ſon ame elle la mépriſoit; cependant elle s'étoit flattée quelquefois de la ramener à des ſentimens honnêtes, en lui remontrant, par de ſages diſcours, le tort qu'elle faiſoit à ſa réputation dans l'eſprit de tout le monde. Léonore, qui la regardoit comme une ennuyeuſe moraliſte, ne lui rendoit pas des viſites bien fréquentes; mais elles le devinrent bientôt, quand elle eut rencontré chez la belle précieuſe (c'eſt le nom qu'elle lui donnoit) un Cavalier dont la tournure reſpiroit la galanterie, & dont les yeux ne prêchoient que la morale de l'amour. Léonore ne haïſſoit pas

les ſermons de ce genre. Elle fit mille agaceries au Comte. Il y répondit, mais avec précaution ; car il étoit de ſon intérêt que Roſa ignorât une pareille conduite. La Marquiſe s'appercevoit bien de cette contrainte, & ne s'en accommodoit pas. Elle l'invitoit ſouvent à venir chez elle : ſoit oubli, ſoit négligence, il n'avoit pas encore profité de cette permiſſion, quand le haſard le conduiſit devant ſa demeure.

Outré de la conduite de Roſa, & ſe promettant bien de l'oublier pour toujours, l'idée de Léonore vint frapper ſon eſprit. Il ſe la repréſente ornée des charmes les plus ſéduiſans, lui jetant de doux regards, & lui offrant une conquête aiſée. Après ſon inflexible maîtreſſe, elle étoit la plus belle femme de Madrid.... Ces réflexions le déterminent, il entre. La Marquiſe jette un cri de ſurpriſe & de joie en l'appercevant. Quoi, c'eſt vous, Monſieur

le Comte ! par quel haſard heureux ?.... Le haſard, Madame, il n'a aucune part à ma démarche ; le bonheur de vous voir & de vous rendre mes hommages, voilà le motif qui m'attire en ces lieux. Je ne me défends pourtant pas d'avoir un guide ; on dit qu'il eſt ſouvent auſſi aveugle que celui dont vous parlez. Pour moi, je regarde cette opinion comme une calomnie, & je trouve que l'exiſtence de ſes yeux & la bonté de ſa vue ſont ſuffiſamment prouvées, puiſqu'il m'amene auprès de vous.

La Marquiſe ſourit à ce diſcours ; mais elle lui reprocha ſa lenteur à profiter de ſes invitations. Il s'excuſa comme il put, en débitant mille galanteries, qu'on penſe bien qui furent écoutées avec plaiſir. Je vous jure, lui diſoit-il, que vous êtes la beauté la plus parfaite que j'aie encore vue. Si vous veniez en France, vous feriez

mourir les hommes d'amour & les femmes de jalouſie. — Ah ! Comte, vous êtes bien inhumain de me plaiſanter de la ſorte. — Je ne plaiſante point, charmante Léonore, je dis la vérité. — Réellement, vous me trouvez ſupérieure à quelques femmes ? .... — A quelques femmes ! à toutes. — Mais, vous n'avez pas toujours penſé de même ? — moi, Madame ! — Oui, vous. — D'honneur, vous vous trompez. — Je ne me trompe point, & Dona Roſa.... — Quoi ! cette prude ? il eſt vrai qu'elle m'a plu pendant quelques jours ; mais ce n'étoit qu'un caprice ; & d'ailleurs.... Cette femme eſt d'un bégueuliſme, ſon eſprit eſt ſi plein de préjugés.... — Dites plutôt de diſſimulation ; je n'ai point de confiance en cette vertu ſi ſévere, & je gagerois qu'elle a baiſſé pavillon devant vous .... — Arrêtez, Madame, je dois cette juſtice à Roſa, jamais.... —

A merveille ! d'Armance, j'approuve ce langage ; la diſcrétion ſied toujours bien aux perſonnes de votre ſexe ; mais je n'en ſais pas moins ce que je dois penſer de notre précieuſe ; d'ailleurs la difficulté de réſiſter à un homme de votre mérite ! .... A propos, écrit-elle bien ? ſon ſtyle doit être ſingulier ! je ſerois curieuſe de voir quelques-unes de ſes lettres ; me refuſerez-vous cette marque de confiance ?.... Le Comte ne s'attendoit pas à une pareille demande ; un reſte d'honneur lui faiſoit regarder ce que Léonore exigeoit de lui comme une action baſſe : mais cette femme adroite voyant ſon irréſolution, prit tout-à-coup un ton froid & réſervé qui le déconcerta entiérement. Le ſouvenir des mépris de Roſa, le dépit qu'une ſi ferme réſiſtance lui avoit inſpiré ; les charmes de Léonore, qui ſembloit n'attendre que ce ſacrifice pour ſe livrer à lui ; toutes ces

conſidérations réunies, le déterminerent enfin à obéir à la Marquiſe. Il pouſſa même ſi loin la complaiſance, qu'en peu de jours elle eut entre ſes mains, non-ſeulement les lettres de Roſa, mais encore ſon portrait.

C'étoit ce qu'elle déſiroit depuis long-temps. Elle fit mille remercîmens au Comte ; & quoiqu'il eût exigé d'elle de ne montrer à perſonne ce qu'il lui confioit, il ne fut pas plutôt parti, qu'elle courut chez ſa belle & malheureuſe parente : Je viens, lui dit-elle, vous faire une confidence, & j'eſpere qu'elle vous intéreſſera ; j'ai un nouvel amant. La vertueuſe Roſa, auſſi choquée que ſurpriſe de ce diſcours mal-honnête, voulut recommencer les diſcours qu'elle lui avoit tenus tant de fois ſur ſa conduite ; mais Léonore ne lui laiſſant pas le temps d'achever : — Epargnez-vous, madame, des conſeils ſuperflus ; écoutez-moi

ſeulement, & ne m'interrompez pas. L'amant qui m'adore a eu un léger caprice pour une de ces femmes dont la vertu eſt ſi grande en apparence, & ſi petite en effet; mais comme le ſentiment que de pareils êtres inſpirent ne ſauroit être de longue durée, il m'a ſacrifié ſes lettres, les voici. En connoîtriez-vous par haſard l'écriture ? Quant à ce portrait, ne trouvez-vous pas qu'il vous reſſemble un peu? .... Vous pâliſſez, je crois. Raſſurez-vous, ma belle prude, je ne montrerai vos tendres billets qu'à mes amis les plus intimes. Puiſſe cet événement vous corriger & vous apprendre le cas que l'on fait d'une ſageſſe hypocrite. A ces mots elle diſparut, ſans que Roſa eût la force de l'arrêter ni de lui répondre un ſeul mot, tant elle étoit frappée d'étonnement & d'indignation.

La barbare Léonore ne tint que trop ce qu'elle avoit promis à ſa rivale: elle

montra par-tout les lettres que le comte avoit eu la foibleſſe de lui confier. Les gens malins prétendirent y voir la défaite de leur auteur; les gens honnêtes ſe douterent de la vérité, & n'en eſtimerent pas moins Roſa; mais ils déteſterent l'action de la Marquiſe; ſon amant même en fut choqué. Il n'avoit point d'amour pour cette femme, chaque jour lui dévoiloit ſon caractere déteſtable: il plaignoit Roſa, il ſe repentoit d'être la cauſe de l'affront qu'elle avoit reçu; quelquefois il vouloit bannir ſes charmes de ſon idée; & malgré ſes efforts, ils y revenoient toujours. Telle étoit la ſituation de ſon cœur, quand un événement, auquel il ne s'attendoit pas, acheva de lui ouvrir les yeux. Mais laiſſons-le pour quelques inſtans & revenons à ſa victime.

O le plus perfide des hommes! s'écrioit cette belle infortunée. Voilà donc

donc le prix que tu me réſervois ? Tu n'as pu me rendre criminelle, & tu veux que je le paroiſſe ! Tu eſſayes de flétrir à tous les yeux celle qui ne reſpiroit que pour toi, celle qui t'auroit tout ſacrifié, hors l'honneur. Adorateur mépriſable d'une femme plus mépriſable encore, tu peux ternir ma réputation par tes horribles fauſſetés ! mais ma vertu me reſte ; elle fera ma conſolation, elle m'affermira dans le deſſein de t'oublier.... T'oublier.... Dieux ! cet effort pénible ſera-t-il en mon pouvoir ? tu déchires mon cœur, & ce cœur ne peut te haïr ; je ne t'eſtime plus, & je t'aime encore.... Ah, d'Armance ! d'Armance ! quel ſera le fruit de ta barbarie ? elle fera le malheur de mes jours, & ne te rendra pas heureux.

Ces plaintes étoient accompagnées de torrens de larmes. Elle ceſſa bientôt de paroître en public, la ſociété

lui devint odieuſe, ſa maiſon fut fermée à tout le monde ; elle ne s'occupa plus qu'à gémir & à ſoulager des malheureux.

Les priſonniers étoient ceux dont l'état la touchoit le plus ; elle les viſitoit, les conſoloit, & leur faiſoit tenir les ſecours de premiere néceſſité, tels que ceux de la nourriture & du vêtement.

Un jour où, pouſſée par le déſir de la bienfaiſance & le ſentiment de la douleur, elle erroit dans les affreuſes demeures du crime, elle apprit qu'un des infortunés qu'elle daignoit ſecourir, étoit ſorti de ſon cachot depuis pluſieurs jours, & qu'il avoit été immédiatement remplacé par un homme dont l'apparente tranquillité ſembloit cacher un morne déſeſpoir. Curieuſe de connoître celui dont on lui parle, & ſe promettant bien de ne pas l'abandonner à ſa triſte ſituation, elle entre

dans l'endroit qui le renferme. Ses yeux, encore frappés de l'éclat du grand jour, ont peine à diſcerner les objets qui l'environnent; mais le criminel, déjà habitué à l'obſcurité de ſon cachot, entend du bruit, tourne la tête, apperçoit la belle veuve, ſemble frappé d'un coup de foudre, pouſſe un cri perçant, & s'efforce de ſe cacher le viſage en s'enveloppant des débris d'une mauvaiſe couverture.

Etonnée d'une réception auſſi ſinguliere, Roſa eſſaye de raſſurer ce malheureux. Ne craignez rien, lui dit-elle, qui que vous ſoyez, je ne viens point ici pour inſulter à votre état, je viens au contraire pour vous offrir tout ce qui eſt en mon pouvoir. Parlez, demandez, éclairez-moi ſur les ſervices que je puis vous rendre. O femme divine! répond une voix étouffée par les ſanglots, femme que je n'oſe plus nommer! fuyez de ces lieux,

fuyez un monſtre abominable, qui n'attend & ne demande au Ciel que la mort. Quelle voix, s'écrie Roſa ! quels affreux ſoupçons ! lui dans un cachot !.... Seroit-il poſſible ? A ces mots, plus prompte que l'éclair, elle s'élance ſur cet homme, arrache les lambeaux qu'il s'efforce de retenir, lui découvre le viſage, & reconnoît...., le Comte d'Armance.

Un ſentiment d'indignation fut le premier qu'elle éprouva. La préſence du perfide qui l'avoit trahie, qui, abuſant de ſon amour & de ſa confiance, avoit pu en ſacrifier les preuves à une femme mépriſable, étoit bien faite pour exciter une émotion pénible dans ſon cœur. Mais que cette premiere impreſſion dura peu ! la pitié ne tarda pas à ſe faire entendre. L'air confus & déſeſpéré du Comte, ſes larmes, l'état affreux où il ſe trouvoit, n'ayant que de la paille pour lit, un cachot pour

demeure, du pain & de l'eau pour nourriture, quelle ſituation!.... Ah! que la tendre Roſa la ſentit vivement! Tous deux accablés, tous deux immobiles, ils gardoient le ſilence. Le Comte le rompit le premier. — Le repentir & la douleur me dévorent. J'ai pu vous offenſer, je ſuis le plus coupable des hommes : ô Roſa! je n'attends point de pardon, je n'en demande point ; mais j'oſe vous atteſter que depuis l'inſtant fatal où j'ai eu la baſſeſſe de vous trahir, mon cœur n'a pas joui d'un moment de repos ; ce n'eſt qu'alors que j'ai ſenti combien vous m'étiez chere. Les ſens, la vanité, voilà les ſeuls liens qui m'attachoient à l'infame Léonore. Un ſentiment profond que je m'efforçois de rejeter, voilà ce qui m'attachoit à vous. Mais que vous êtes vengée! Je l'ai retrouvée au fond de mon cœur, ce ſentiment que je croyois éteint; il

s'eſt rallumé avec plus de force que jamais. Je brûle, je déteſte mon exiſtence. L'amour me conſume, les remords me déchirent ; j'ai privé un homme de la vie, j'ai porté la douleur dans votre ame vertueuſe ; un prompt trépas peut ſeul expier mes crimes & terminer les horribles tourmens que j'endure.

Quelles funeſtes idées, s'écrie la ſenſible Roſa ! O malheureux d'Armance, s'il eſt vrai qu'un repentir ſincere ſe faſſe ſentir à votre cœur, ſi vos remords me rendent quelques droits ſur vous, j'exige le détail des événemens qui vous ont plongé dans ce cachot. Vos peines ne ſont peut-être pas ſans remede, pourquoi vous livrer au déſeſpoir ? Ne vous reſte-t-il pas une amie ? Votre âge & de faux principes ont pu vous mener d'erreurs en erreurs ; mais l'adverſité vous a ouvert les yeux. S'avouer criminel, c'eſt com-

mencer à ceſſer de l'être : un retour vertueux peut tout réparer. Vous avez été coupable envers moi : hé bien je vous pardonne ; ſuivez mon exemple, & pardonnez-vous à vous-même.

Le Comte s'attendoit à des reproches : qu'on juge de l'étonnement & de l'admiration qu'un pareil diſcours fit naître dans ſon ame ! Sa fureur s'éteint, ſes larmes redoublent : il ſe proſterne aux pieds de Roſa ; il veut parler, ſa voix expire. Suffoqué par les ſanglots, ce n'eſt qu'au bout de quelques heures qu'il peut commencer le récit qu'elle demande, & que nous allons réduire en peu de mots.

Trahi par Léonore, ſacrifié à un nouvel amant, inſtruit de ſon infidélité, & les ayant ſurpris enſemble, il avoit forcé ſon rival à mettre l'épée à la main ; il lui avoit arraché la vie, & ſe diſpoſoit à fuir, quand, à la porte de la Marquiſe, des hommes armés

l'arrêterent malgré ſa réſiſtance & le conduiſirent au cachot. Le lendemain, l'exécrable Léonore vint l'accabler de reproches; elle lui apprit qu'elle l'avoit fait dénoncer par ſes domeſtiques, & lui jura qu'elle pourſuivroit la vengeance de ſon amant juſqu'à ſon dernier ſoupir. Cet amant étoit d'une des plus puiſſantes maiſons d'Eſpagne; ſa famille s'étoit jointe à la Marquiſe. Le Comte étoit étranger; perſonne ne prenoit ſa défenſe; l'échafaud ou au moins une priſon perpétuelle, voilà le ſort auquel il devoit s'attendre, & qu'il auroit ſubi ſans Roſa, ſans cette femme incomparable qu'il avoit pu trahir, & qui s'intéreſſoit encore à lui.

Si ſa bienfaiſance naturelle la portoit à ſoulager des infortunés qu'elle ne connoiſſoit que par leurs malheurs; qu'on juge des ſoins qu'elle prodigua au Comte. Elle ne paſſoit pas un ſeul jour ſans le voir; ſes diſcours affec-

tueux ramenoient la paix dans ſon ame ; jamais de reproches, à chaque inſtant de nouvelles marques de tendreſſe & de bonté. Elle avoit de puiſſantes protections ; elle uſa, pour la premiere fois, du crédit que de pareilles connoiſſances lui donnoient ; elle parla, pria, ſollicita, fit tant de démarches, employa tant d'amis, qu'elle eut enfin le bonheur d'obtenir du Roi la grace & la liberté de ſon amant.

Une pareille conduite donna beaucoup à parler à tout le monde. Les uns louoient Roſa, les autres la blâmoient ; mais comme elle n'avoit rien à ſe reprocher, & qu'elle étoit ſatisfaite d'elle-même, elle s'embarraſſa fort peu de la maniere dont ſes actions ſeroient vues, & du jugement qu'on en pourroit porter.

Le Comte à peine ſorti de ſon horrible demeure, vole chez ſa bienfaictrice. Il s'apprête à lui témoigner l'admira-

tion & la vive reconnoiſſance que ſes nobles procédés ont fait naître dans ſon ame ; il ſe flatte en lui même que, touchée de ſon repentir, elle daignera peut-être un jour lui accorder ſa main. Comme il ſe diſpoſe à entrer chez elle, on lui remet un billet de ſa part ; voici ce qu'il contenoit.

» D'Armance dans les fers a fait naî-
» tre ma compaſſion ; la bienfaiſance
» m'ordonnoit d'oublier les torts irré-
» parables qu'il avoit eus envers moi,
» & de ne m'occuper que du ſoin de
» faire ceſſer ſes maux, s'il m'étoit poſ-
» ſible. Vous êtes libre, je ſuis contente.
» J'ai ſatisfait aux devoirs de l'huma-
» nité ; je dois maintenant ſatisfaire à
» l'honneur. Il me défend de vous
» voir ; & ſi vous êtes ſenſible à ce que
» j'ai fait pour vous, la ſeule maniere
» de me prouver votre reconnoiſſance
» eſt de fuir loin de moi, & de quit-
» ter l'Eſpagne pour toujours. «

Quel ordre affreux, s'écrie le Comte! Il ne peut en dire davantage, & tombe privé de toute connoiſſance. Ses domeſtiques le ramenent chez lui; il s'y livre au plus affreux déſeſpoir; il écrit lettres ſur lettres: point de réponſes. Pendant pluſieurs jours, il ſe préſente à la porte de cette femme auſſi étonnante que vertueuſe; il ne peut jamais pénétrer juſqu'à elle. Ce n'eſt plus ce perfide qui ne cherchoit qu'à la tromper, c'eſt un amant paſſionné, ſincere, qui ne peut plus vivre éloigné de celle qu'il adore. Il paſſe des nuits entieres autour de ſa demeure, les yeux fixés ſur les murs qui la renferment; il ſoupire, il pleure; une pâleur affreuſe défigure ſon viſage. Le chagrin le conſume; il ne marche plus, il ſe traîne. Un état ſi violent n'eût pas tardé à le conduire au tombeau.... Mais, quelle heureuſe nouvelle! Roſa le demande, Roſa veut lui parler.... Modere ta joie,

ô d'Armance, tu vas paſſer par une terrible épreuve !

Il eſt arrivé chez ſon amante; il ne la trouvoit point, il la demande. Un vieillard inconnu ſe préſente à ſes regards. Roſa n'eſt point ici, Monſieur, mais voilà ce qu'elle m'a chargé de vous remettre. Ciel ! encore une lettre, s'écrie le Comte ! que m'annoncet-elle ?

» Je vous avois prié de quitter l'Eſ-
» pagne ; vous ne m'avez point obéi :
» c'eſt donc à moi à m'éloigner pour
» toujours du lieu fatal où je vous ai
» connu, du lieu où vous m'inſpirâtes
» des ſentimens trop tendres & trop
» mal récompenſés, dont, graces au
» Ciel, il ne reſte aucune trace dans
» mon cœur. Gardez-vous de conſerver
» des eſpérances ; elles ſeroient déſor-
» mais inutiles, car vous ne me rever-
» rez jamais. Un couvent eſt l'aſile que
» j'ai choiſi ; j'y vais former des nœuds
» indiſſolubles. La raiſon m'appelle

» dans ce ſéjour, le bonheur & la » tranquillité m'y attendent. Efforcez- » vous, croyez-moi, de vaincre une » paſſion qu'il ne ſeroit plus en mon » pouvoir de partager ; c'eſt l'amitié » qui vous en prie ; elle fait plus.... » elle vous l'ordonne. Vous connoiſſez » ma niece Iſabelle, épouſez-la. Sa » beauté, ſes vertus feront votre bon- » heur : ſon pere conſent à cette union, » c'eſt lui qui vous remettra cet écrit, » & un papier par lequel je vous fais » don de tous mes biens. Adieu, » Comte, adieu.... pour toujours. «

A peine a-t-il fini de lire, que le veillard lui préſente l'acte de donation. Il le ſaiſit avec fureur, & le déchire en mille morceaux ; puis ſe promenant à grands pas : Voilà donc ſes dernieres réſolutions ! O malheureux ! je l'ai perdue, & c'eſt pour toujours.... Femme adorée ! chere & trop barbare Roſa, tu veux que je t'oublie, tu le

veux, tu l'ordonnes.... As-tu pu prononcer ce funeſte arrêt ? Ta main a-t-elle pu l'écrire ? Eh ! que me fait ton Iſabelle & toutes les beautés de l'Univers ! Je ne connois que toi, je n'aime, je n'adorerai jamais que toi. Arrêtez, Monſieur, lui dit le vieillard, & ſongez que vous parlez de ma fille. Votre fille ſoit, répond le Comte furieux. Si ce diſcours vous offenſe, vengez-vous, tuez-moi, auſſi-bien la vie m'eſt-elle en horreur. Vous ne ſavez pas, Monſieur, vous ne connoiſſez pas toute l'étendue de mes maux. Si je n'étois qu'infortuné ! mais je ſuis criminel ; j'ai trahi Roſa, la perte de ſon cœur, ſon mépris, ſa haine ne ſont que l'effet & la juſte punition de mes crimes. Ah ! que ne ſuis-je encore dans l'horrible cachot dont ſes mains m'ont tiré ! L'inhumaine ne m'arrachoit donc des portes du trépas, que pour prolonger mes

tourmens & pour me donner mille morts en m'en épargnant une. Je fus coupable, il eſt vrai; mais rien n'égale mon repentir.

Les Dieux vengeurs ſe laiſſent quelquefois déſarmer; ils pardonnent aux remords: Roſa ſeule eſt inflexible!.... A ces mots il ſe laiſſe tomber dans un fauteuil, il y reſte quelque temps comme anéanti, il balbutie des mots entre-coupés; puis ſe relevant tout-à-coup, & s'adreſſant au vieillard: — Si vous n'êtes pas le plus barbare des hommes, accordez-moi la grace que je vais vous demander. Songez que mon ſort, que ma vie en dépend. Vous êtes le confident de Roſa, vous ſavez ſans doute le couvent qu'elle a choiſi....? — Vous vous trompez, Monſieur, j'ignore.... — Non, vous ne l'ignorez pas: non.... Vous aurez pitié de moi, vous daignerez m'inſtruire du lieu qu'elle habite; je volerai à ſes pieds;

elle verra mon état, mes larmes, mon affreux déſeſpoir; elle me pardonnera, ou je me tuerai à ſes yeux.... Au nom du Ciel ne me refuſez pas.... Que vois-je? votre cœur eſt ému, vos pleurs ſont prêts à couler. Ah, Monſieur, je tombe à vos genoux (& il s'y jette en effet); vous ſerez mon bienfaicteur, mon Dieu tutélaire; je vous devrai plus que la vie, qu'une vie que la douleur empoiſonne, & que je déteſte s'il faut la paſſer loin de celle que j'adore.

Tu triomphes, d'Armance! s'écrie une voix entre-coupée de larmes. A ces mots il ſent des bras qui l'entourent, qui le preſſent. Il regarde, ô momens délicieux! c'eſt Roſa, c'eſt elle. Cachée dans un cabinet voiſin, elle avoit tout entendu. — Pardonne-moi, cher & tendre amant, les épreuves que je t'ai fait ſubir; mais j'ai voulu m'aſſurer de ta conſtance avant de te rendre heureux: maintenant je ſuis

ſatisfaite. Reçois donc ma main, & le ſerment que je te fais de n'aimer jamais que toi. Il n'eſt pas difficile de ſe repréſenter les tranſports du Comte. Sa joie étoit un vrai délire ; il ſe jetoit aux genoux de Roſa, couvroit ſes mains de baiſers ; ſe relevoit, pleuroit, rioit, faiſoit mille extravagances ; heureuſement pour lui il ne tarda pas à s'unir à l'objet de tous ſes vœux ; mais plus heureuſement encore l'hymen, ce lien ſi triſte & ſi horrible quelquefois, loin d'affoiblir leurs ſentimens mutuels, ne fit que les fortifier. Effet bien ſurprenant, bien ſingulier, & ſans doute auſſi rare en Eſpagne qu'en France.

C'eſt ainſi qu'une femme belle & vertueuſe vint à bout de corriger un fat. Quand le cœur eſt bon, quand, malgré les erreurs auxquelles il ſe livre, il conſerve un peu de ſenſibilité, on peut le ramener à des ſentimens

raiſonnables : mais n'eſpérons rien des ames froides & dures, de ces ames que rien n'émeut, à qui la pitié eſt inconnue ; point de reſſources quand elles ſe tournent au mal. Leurs premiers pas dans la carriere du crime touchent aux derniers, & malheureuſement elles roulent au fond du précipice ſans avoir eu le temps d'en meſurer la profondeur.

LA LEÇON INATTENDUE,

ANECDOTE.

EULALIE tomba dans la pauvreté, après avoir vécu dans l'aiſance. Il eſt difficile de ſavoir être pauvre, quand on ne l'a pas toujours été. Eulalie avoit ſeize ans, lorſque, par l'inconduite de ſon pere, elle vit ſa fortune renverſée ſans retour. Elle ſentit ce malheur; mais ſa douleur ne la rendit ni foible ni injuſte. Loin de reprocher ſon infortune à ſon pere, elle ne lui en parla que pour le conſoler : ce fut ſans regret qu'elle alla s'enterrer avec lui dans une campagne, dont le Seigneur charitable leur avoit donné un petit terrain à défricher. Le vieillard avoit un fils preſque auſſi jeune. Tous deux ſe mirent à travailler à leur champ, tandis qu'Eulalie, qui avoit dû compter

ſur une maiſon ſervie avec autant d'abondance que de luxe, prenoit ſoin de leur ménage ruſtique. En peu de temps on eût dit qu'elle étoit née dans le genre de vie qu'elle menoit, tant elle paroiſſoit familiariſée avec des ſoins qui devoient lui être ſi étrangers. Bientôt même elle trouva de la douceur à les remplir. Son emploi n'intéreſſoit point ſa vanité, mais il flattoit ſon cœur. C'eſt moi, diſoit-elle quelquefois, qui apprête les alimens dont mon pere ſe nourrit; c'eſt moi qui prépare la couche où il ſe délaſſe de ſes travaux: ſa ſanté, ſon repos ſont mon ouvrage; c'eſt un plaiſir que je n'aurois pas connu dans l'opulence. C'eſt ainſi que le tendre cœur d'Eulalie ſavoit trouver ſes plaiſirs dans ſon malheur même. Auſſi quand elle pleura la mort de ſon pere, qui ne tarda pas à arriver, on eût dit que c'étoit là le premier malheur qu'elle eût ſouffert.

Eulalie devenue orpheline, ne s'attacha que plus fortement à ſon frere. Mais ce tendre cœur avoit encore un vide à remplir, & l'Amour vint s'en emparer. Elle avoit trop de raiſon & de ſageſſe pour ne pas mettre ſes projets d'hyménée au niveau de ſon état actuel : ce fut pour un habitant du même hameau qu'elle devint ſenſible. La ſeule ambition que lui laiſſa le ſouvenir de ſa naiſſance, ce fut de ne vouloir donner ſon cœur qu'à un amant qui fût au moins, comme elle, au-deſſus de ſon état par ſes ſentimens. La fortune ne trompa point ſes projets; Georges qu'elle avoit choiſi, étoit digne en tout de ſon amour.

Le cœur d'Eulalie étoit d'autant plus ſatisfait, qu'elle avoit acquis l'amitié de ſes compagnes. La crainte d'être accuſée de fierté l'avoit rendue plus modeſte qu'elles-mêmes. Ayant perdu toute eſpérance de fortune, elle regar-

doit le hameau qu'elle habitoit comme l'endroit où ſes jours devoient finir. Perſuadée que l'orgueil iſole tout, elle ſavoit en éviter juſqu'au ſoupçon; & l'éducation qu'on lui avoit donnée ne lui ſervoit qu'à mettre dans ſes ſoins, ces attentions, ces prévenances, ces ruſes innocentes du cœur, qui rendent l'amitié plus aimable. C'eſt ainſi qu'Eulalie couloit des jours heureux entre l'amitié, la nature & l'amour. Le ſouvenir d'un pere tendrement aimé n'étoit pas effacé de ſa mémoire; mais la nature, dont l'intérêt s'oppoſe aux douleurs éternelles, verſe toujours un baume ſur les bleſſures du cœur. Après avoir pleuré douloureuſement la mort d'un ami, d'un pere, il arrive un temps où quelque douceur ſe mêle à l'amertume de ce ſouvenir; & ſi l'on pleure encore, ce ſont plutôt des larmes d'attendriſſement que de douleur.

Tandis qu'Eulalie, ſatisfaite de ſon

ſort, ne regrettoit plus une fortune qui auroit pu la rendre plus malheureuſe, un événement déſaſtreux vint renouveler toutes ſes douleurs. Son frere, pour qui elle avoit l'amitié la plus tendre, en fut l'auteur. Le fils du Seigneur de ce hameau venoit d'hériter de ſon pere; il avoit nom Sainrive. Vif, étourdi, encore plus jeune que ſon âge, il avoit vécu à Paris dans l'indépendance, pour ne rien dire de pis. Sans être méchant, il étoit capable d'actions de méchanceté, parce qu'il ne raiſonnoit point ſa conduite. Comme il n'étoit guidé par aucun principe de morale, il s'égaroit fort ſouvent, non par amour pour le vice, mais faute d'avoir réfléchi ſur la vertu. Vivant toujours avec des jeunes gens inconſidérés, il les imitoit mieux qu'il ne les jugeoit; & comme il voyoit faire beaucoup plus de ſottiſes que d'actions honnêtes, il faiſoit beaucoup plus ſouvent le mal que le bien.

Tracer le portrait du maître, c'eſt faire connoître les gens qui le ſervoient. L'un d'eux ayant pris querelle avec René (c'étoit le frere d'Eulalie), celui-ci uſa des armes qu'il avoit dans ce moment-là, & le frappa ſi rudement d'une canne qu'il tenoit en main, qu'on le jugea bleſſé mortellement. Ce matin-là, René, en déjeûnant avec des amis, avoit oublié la tempérance, dont il ne s'étoit jamais écarté, moins encore par principe que par caractere. Le premier trouble de ſa raiſon eut une ſuite bien funeſte. Leçon cruelle & effrayante! d'un jeune homme ſage & modeſte, d'une ame tendre & humaine, l'oubli d'un moment en avoit fait un homicide. La juſtice du Seigneur verbaliſa, fit des écritures, &, plus diſpoſée à empoiſonner le mal qu'à le pallier, elle donna bien vîte à une rencontre malheureuſe, à un mouvement de colere, l'apparence d'un projet & d'un

aſſaſſinat

aſſaſſinat de ſang-froid. Qu'on ſe repréſente les alarmes de la plus tendre ſœur, de la ſenſible Eulalie. Elle ne perd pas un moment. Sainrive étoit ce jour-là dans ſon château ; elle y vole, & demande à ſe jeter aux genoux de Monſeigneur. Sainrive ayant appris que c'étoit une fille jeune & jolie, veut bien la recevoir à ſes pieds, & elle y tombe avec tout le déſordre de la douleur & du déſeſpoir. Ses beaux yeux étoient inondés de larmes, & ſes ſanglots étouffoient ſa voix. Grace, Monſeigneur, s'écrioit-elle ! Rendez-moi mon frere. Eulalie crut voir un air d'intérêt dans les regards de Sainrive. En effet il commençoit à s'attendrir, mais plus ſur ſa beauté que ſur l'objet de ſon déſeſpoir. Plus attentif à la regarder qu'à l'écouter, il ſembloit s'intéreſſer au frere, tandis qu'il n'étoit occupé que des charmes de la ſœur. Allez, mon enfant, lui dit-il enfin,

je me ferai inſtruire de cette affaire : revenez demain, & croyez que je vous rendrai juſtice. Juſtice tout au moins, ajouta-t-il, en lui paſſant la main ſous le menton; & Eulalie ſortit avec l'eſpoir de ſauver ſon frere. Ayant paſſé la nuit à le conſoler, le lendemain elle revint au château. Sainrive lui ſourit en la voyant, & ce ſourire lui ſembla d'un heureux augure. Eulalie, lui dit-il après l'avoir fait aſſeoir, je me ſuis informé de tous les détails; l'action de votre frere eſt très-criminelle : mais, avec d'auſſi beaux yeux que vous en avez, on peut ſe flatter de faire abſoudre de plus grands coupables encore. Eulalie ne ſoupçonnant rien des ſentimens de Sainrive, ne réfléchit pas même ſur le ſens de ces paroles; & naïvement elle s'applaudiſſoit d'avoir de beaux yeux, puiſqu'ils pouvoient ſervir au ſalut de ſon frere. Sainrive, en lui parlant ainſi, s'étoit approché d'elle. Depuis qu'il

avoit quitté Eulalie, il n'avoit pas ceſſé d'y ſonger ; & le ſentiment qu'il avoit éprouvé en la voyant, n'avoit fait que s'accroître par la réflexion. Il mit plus de galanterie dans ſes diſcours, plus d'expreſſion dans ſes regards : bientôt même l'éloquence du geſte vint ſe joindre à celle de la bouche & des yeux. Eulalie ne pouvant plus douter de ſes projets, le repouſſa doucement : elle trembloit pour ſon frere, en ſongeant au prix qu'on alloit mettre à ſa grace. Retombée aux pieds de Sainrive, elle demanda la vie de René ; ſes larmes coulerent plus abondamment ; ſa voix étoit plus touchante, ſes regards plus tendres : ce qui ne ſervoit qu'à rallumer les déſirs de Sainrive. Enfin il s'expliqua ſi clairement que la pauvre Eulalie vit bien qu'elle ne pouvoit rien obtenir qu'aux dépens de ſon propre honneur. Allez, lui dit-il, je vous laiſſe y penſer : ſongez

TAYLOR INST. OXFORD

à ſauver votre frere. Et Eulalie ſortit en diſant : Je n'ai plus de frere.

Sainrive, trop étourdi pour ſe contraindre, laiſſa deviner ſon projet, & bientôt tout le village en fut inſtruit : l'amant lui-même fut informé de ce nouveau malheur. Qu'on jette un coup-d'œil rapide ſur ces infortunés. René apprend qu'il ne peut ſe ſauver que par l'infamie ; Eulalie, quand elle pourroit fermer l'oreille à la voix de l'honneur, ſe voit toujours dans la cruelle alternative de trahir ſon amant, ou d'abandonner ſon frere : & le pauvre Georges, martyr tout à la fois de ſa délicateſſe & de ſon amour, n'oſe encore laiſſer voir ſa jalouſie à ſon amante, parce qu'il ne peut la prier d'être fidelle à l'amour, ſans la preſſer de trahir la nature.

Le même jour, Eulalie promenant ſes noires penſées autour du village, fut rencontrée par Sainrive qui l'aborda,

Hé bien, lui dit-il, rêvez-vous au parti que vous prendrez? Songez-y bien: ſi je fais beaucoup pour vous, il eſt bien juſte que vous faſſiez quelque choſe pour moi. Non, Monſeigneur, répondit vivement Eulalie, je ne peux croire que vous ayez formé ſur moi des projets. Vous aviez réſolu de ſacrifier mon frere; & vous n'avez mis des conditions à ſa grace, que pour la rendre impoſſible. Petite incrédule, lui répondit Sainrive, & il enfila auſſi-tôt quelques douceurs impertinentes. Enfin il la quitta, en lui diſant: Je vous prie, ma belle enfant, de venir paſſer ſeulement quinze jours à Paris avec moi. Voilà mon dernier mot. Pour éviter l'éclat, je viendrai demain matin dans ce même endroit chercher votre derniere réponſe.

Eulalie, en le voyant partir, ſe promit bien de ne pas s'y rendre; cependant ayant rêvé toute la nuit à la ſitua-

tion où elle ſe trouvoit, une idée vint la frapper ſubitement le matin comme un trait de lumiere. Elle ſe leve & ſe diſpoſe à ſe trouver au rendez-vous. Le projet qu'elle a formé eſt hardi : nous allons voir quelle en ſera l'iſſue.

Sainrive, un moment après, en arrivant au même endroit, fut agréablement ſurpris d'y trouver déjà Eulalie. Hé bien, ma Reine, lui dit-il en s'approchant, venez-vous m'annoncer mon bonheur? Eulalie, fidelle à ſon plan, lui répondit : Je viens obéir à la néceſſité. Sainrive, enchanté, épuiſa tous les lieux communs de la galanterie. Eulalie le pria de vouloir bien envoyer à ſon frere une lettre qu'elle lui écrivoit, & le faire élargir auſſi-tôt. Je ne vous demande, ajouta-t-elle, pour vous ſuivre, que le temps de lui dire adieu. Sainrive appela ſur l'heure un de ſes gens qui étoit à l'écart, pour aller

porter la lettre d'Eulalie à ſon frere, & pour le faire élargir en même temps. Dans la lettre qu'elle avoit écrite, elle lui marquoit que, pour le ſauver, elle avoit conſenti à tout : avant d'arriver, elle avoit écrit la même nouvelle à Georges, & averti une de ſes amies, qui en fit bientôt confidence à toutes les autres. Enfin preſque tout le monde ſe rendit à la fois au lieu où Sainrive étoit avec Eulalie. Dès qu'elle s'apperçut qu'on arrivoit, elle pria Sainrive, pour derniere grace, avant de partir avec lui, de ſe cacher derriere une eſpece de buiſſon, d'où il pouvoit tout entendre ſans être vu.

Georges arrive le premier ; & croyant n'avoir plus rien à craindre après ce coup affreux, il laiſſe éclater ſes tranſports contre l'ingrate Eulalie. Parjure, s'écria-t-il, tu as donc abjuré ton amour & tes ſermens ? Je te remercie au moins de te déshonorer en m'aban-

donnant : je me guérirai de mon amour par le mépris. Tu as donc promis ton déshonneur ! Le frere ſurvient à ces mots : Sœur lâche & perfide, lui cria-t-il ! en m'annonçant ma grace, tu m'annonces ton infamie ? Eſt-il bien vrai ? tu veux donc, pour reconnoiſſance de ton bienfait, emporter ma haine & ma malédiction. Oui, répond Eulalie toujours froidement, c'eſt votre malédiction que je mérite & que je veux mériter. Pluſieurs de ſes compagnes arrivent à la fois pour l'accabler des reproches les plus humilians. Quoi ! lui diſent-elles, tu renonces à ton innocence ! renonce donc auſſi à notre amitié. Nous rougiſſons de t'avoir accordé le titre d'amie. Nous te mépriſons autant que nous t'avons aimée.

Sainrive, caché, ne perdoit pas un ſeul mot de tout cet entretien. Les amies, le frere & l'amant parlent tous

à la fois, & accumulent les reproches les plus injurieux. Oui, s'écria-t-elle, oui, je ſuis indigne de l'amitié de mes compagnes, de l'amour d'un frere, de la tendreſſe d'un amant. Je ſuis un objet de mépris. Je ſuis vile, & je le ſuis par mon choix. Auſſi-tôt s'élançant vers Sainrive: Voilà, s'écria-t-elle, voilà ce que j'ai dû devenir pour être à vous: après cela, partons. Sainrive, vaincu par ce ſpectacle, demeura honteux de ſes procédés; il demanda pardon à Eulalie de ſes honteuſes pourſuites, & la pria d'accepter une dot. En l'uniſſant à Georges, il offrit de ſe charger de leur fortune, s'ils vouloient aller habiter Paris; mais Eulalie, qui ne vouloit plus s'expoſer ſur cette mer où elle avoit déjà fait naufrage, & qui ne vouloit point renoncer à un bonheur déjà trouvé, pour courir après un bien-être incertain, le pria de les laiſſer dans leur champêtre habitation.

Par bonheur pour René, qui n'auroit jamais été heureux ſans cela, le domeſtique obtint une parfaite guériſon. Sainrive les combla de bienfaits. Tous trois reſterent au village, & tous trois vécurent heureux.

LE FESTIN,

Nouvelle imitée de l'Allemand.

Simon m'avoit invité à un feſtin. Je n'avois jamais éprouvé de bonheur plus pur. Les convives appelés à la table de Simon étoient tous mes amis, & le contentement ſe manifeſtoit dans les regards de chacun d'eux. Le ſeul Ariſte avoit conſervé ſa mélancolie. Il paroiſſoit, comme à ſon ordinaire, inſenſible à tous les plaiſirs. Je m'étois appliqué à connoître le caractere de cet homme, qui ſéjournoit depuis quatre années dans notre Ville. Ses lumieres annonçoient un eſprit cultivé, & ſes actions un cœur honnête; mais ſa triſteſſe le rendoit quelquefois inſupportable. La vue d'une jeune femme, ou les careſſes d'un enfant lui arrachoient des ſoupirs, & lui faiſoient

répandre des larmes, qu'il tâchoit en vain de dérober. Je ne ſais quel intérêt preſſant m'attachoit à ſon ſort. Je tentai nombre de fois de pénétrer la cauſe de ſon abattement ; mais il refuſa conſtamment de répondre à mon amitié.

Après le repas on ſe mit au jeu. Comme ce paſſe-temps m'ennuie au lieu de me diſtraire, je pris un prétexte pour ſortir & aller faire une promenade. Je voulus engager Ariſte de m'accompagner, mais il s'étoit déjà lié à une partie ; & ſans doute qu'il craignoit mes queſtions & ma tendre curioſité.

Je m'étois déjà promené ſouvent dans une allée ſolitaire du jardin où je portai mes pas. J'y goûtois la joie intime que fait naître un beau jour, une riante contrée, & des points de vue pittoreſques. Alors un petit garçon, d'une figure intéreſſante, vint me tirer

de mon raviſſement, & réveiller en moi une ſenſibilité douloureuſe, en me tendant ſon chapeau. » Comment, lui » dis-je, ſi jeune, connois-tu déjà le » malheur «? Je lui donnai en même temps une piece de monnoie. L'enfant rougit, & des pleurs mouillerent ſon viſage. » Eh! mon petit ami, qu'as- » tu à pleurer «? — *Ah! ma mere eſt ſi pauvre, ſi pauvre!* Il ſe mit à ſanglotter. — » Mais que ne vas-tu dans » la Ville, où il y a plus de monde «? — Hélas! Monſieur, je crains qu'on ne m'y arrête; je n'ai pas encore mendié mon pain. — » Où eſt ton pere? » que fait-il? « — Mon pere! .... Je n'en ai point.... » — Comment, pau- » vre enfant, tu n'as point de pere, » & ta mere éprouve toutes les hor- » reurs du beſoin! «

Les ſenſations agréables, qui, un moment auparavant, enivroient mon ame de plaiſir, diſparurent toutes pour

faire place à des réflexions affligeantes. » Mon ami, dis-je au petit garçon, » retrouve-toi ici à la chute du jour, » tu me conduiras chez ta mere ; je » veux voir ſi elle eſt en effet auſſi » à plaindre que tu le dis «. Il me le promit, & je continuai ma promenade.

J'eſſayai en vain de me diſtraire & de m'occuper des amuſemens que j'avois goûtés & de ceux qui m'attendoient, je ne pus me défendre d'une ſombre inquiétude ; je devançai, comme malgré moi, l'heure du rendez-vous. Hélas ! le pauvre enfant m'attendoit ; il m'aborda en ſautant, & il ſe mit auſſitôt à marcher devant moi, ſe retournant ſouvent pour voir ſi vraiment je le ſuivois. Il me conduiſit dans une maiſon que je n'aurois jamais cru habitée par la pauvreté. Je réfléchis alors que la plupart des honnêtes malheureux cherchent ſouvent à cacher leur miſere ſous l'extérieur de la ſim-

plicité, & qu'ils languiſſent ſans oſer avouer leur indigence.

Mon conducteur m'ouvrit enfin une chambre près du toit, où je vis une jeune femme aſſiſe près d'une table; elle étoit vêtue ſimplement, mais avec propreté. Elle s'appuyoit ſur ſon bras, & cachoit ſon viſage avec la main gauche; & dans la droite qu'elle tenoit négligemment ſur ſes genoux, elle avoit un ouvrage de tricot. Une petite fille à ſes pieds penchoit ſa tête ſur elle, & dormoit paiſiblement. Ma préſence inattendue l'effraya; elle ſe leva en tremblant. » Reſtez, lui dis-je, je » viens ſavoir en quoi je puis vous » être utile. Cet enfant, qui ſelon » toute apparence eſt le vôtre, m'a » dit que vous n'aviez point de pain; » je veux vous en procurer. Que ne » ſuis-je aſſez riche! Dieu m'eſt témoin » que je vous en donnerois aſſez pour » vivre, vous & vos enfans. «

La petite fille s'étoit éveillée lorſque ſa mere ſe leva : elle étendit ſes deux mains vers elle en pleurant, & criant d'un ton qui alloit au cœur : J'ai faim. Hélas ! penſai-je alors, il eſt reſté tant de ſuperflu ſur la table fle mon ami ! Le petit garçon tira de ſa poche un pain au lait qu'il avoit acheté avec le creutzer que je lui avois donné, & il le mit d'un air content dans la main de ſa ſœur. La mere lui ſourit; les enfans reprirent un peu de gaieté, & cette pauvre femme un peu d'aſſurance.

» Il me ſemble, lui dis-je, que vous » êtes étrangere en cette Ville. Un » court récit de vos malheurs me met» troit peut-être en état de vous pro» curer quelques ſecours de la part de » mes amis, ſi votre ſort n'eſt pas un » ſecret «.

— Ah ! Monſieur, s'écria-t-elle, d'une voix douloureuſe, pourquoi ſuis-je forcée de rompre le ſilence que je

m'étois impoſé ? Que ne puis-je enſevelir dans un oubli éternel le ſujet de mes chagrins ! mais la miſere m'en arrache l'aveu.

Mon pere exerçoit une charge conſidérable à D** : j'eus le malheur de plaire à un Officier ; & moi je devins encore plus épriſe de lui. L'amour qu'il m'avoit inſpiré ne put jamais s'éteindre, malgré les efforts que je fis pour le vaincre. Mon pere ne voulut pas, je ne ſais par quel motif, conſentir à notre union. Mon amant trouva encore plus d'obſtacles à ſurmonter auprès de ſa famille. Il n'eſt point de prieres, ni de démarches humiliantes que nous n'employâmes pour obtenir leur conſentement ; mais tout fut inutile. Je ne veux point vous faire, Monſieur, un long roman. La paſſion, & peut-être encore plus, l'inconſéquence de la jeuneſſe, nous ſéduiſirent. Nous fîmes ce que tant d'autres ont fait avant nous,

& dont ils ſe ſont repentis ; nous nous épousâmes ſecrétement. Notre mariage ne put reſter long-temps ignoré ; mon pere m'abandonna à mon ſort. Les parens de mon mari firent tant d'éclat à cette occaſion, qu'il fut diſgracié & obligé de quitter le ſervice. Mais comme il poſſédoit quelque bien de ſon côté, nous nous trouvâmes à l'abri de la miſere. Pendant les quatre ans que je paſſai avec lui dans une petite terre, je goûtai tout le bonheur imaginable.

Lorſque j'accouchai de cette petite fille, je crus appercevoir pour la premiere fois un air de mécontentement dans les yeux de mon époux, qui avoient toujours été ſereins, & où la douceur & l'amour dont il étoit rempli pour moi, avoient toujours été exprimés. Je lui en demandai la raiſon, mais il ne me fit que des réponſes courtes & équivoques. Cette conduite, à

laquelle j'étois ſi peu accoutumée, me remplit de trouble & d'effroi. Je n'oſai le preſſer davantage à ce ſujet. Il me dit, quelque temps après, qu'il devoit s'abſenter pour quelques jours. Je ne me doutai de rien. Il alloit ſouvent dans le voiſinage chez un de ſes amis; mais cette fois il y reſta plus que de coutume. J'eus bientôt recouvré aſſez de force pour pouvoir vaquer moi-même aux ſoins de mon ménage. La longue abſence de mon mari me cauſoit de l'inquiétude; j'envoyai un domeſtique pour en avoir des nouvelles. Il m'apporta en effet une lettre écrite de la main de mon mari; mais il m'apprit en même temps qu'il étoit parti depuis ſix jours, & qu'il avoit laiſſé cet écrit pour qu'on me l'envoyât auſſi-tôt que le danger de mes couches ſeroit paſſé. J'ouvris en tremblant la lettre. Elle me préſageoit mon infortune. Ah! Monſieur, épargnez-moi

la douleur de vous en répéter tout le contenu. Elle renfermoit les reproches les plus amers, mais auſſi, j'en prends Dieu à témoin, les accuſations les plus injuſtes. Il ſe fondoit ſur un ſoupçon que la méchanceté ſeule, ou plutôt le démon, pouvoit lui avoir inſpiré. Enfin il m'avoit abandonnée, & ne vouloit plus me voir. Il me laiſſoit la liberté, ou de reſter dans ſa terre, & d'y vivre d'une penſion honnête qu'il me fixoit, ou de me rendre ailleurs. Je fus quelques jours entiérement indéciſe ſur le parti que je devois prendre. J'étois tombée dans un abattement qui me rendoit preſque inſenſible. Mon chagrin éclata enfin : Je veux le voir, m'écriai-je, le chercher, le convaincre de mon innocence, lui mener mes enfans, &, s'il me trouve puniſſable, mourir de ſa main. Accablée comme je l'étois par la douleur, je pris mal les meſures néceſſaires à l'exécution de

mon deſſein. Je ne me ſentois pas la force de différer mon départ. Je craignois que chaque inſtant ne l'éloignât de moi. Sans réflexion, ſans avoir égard à mon état futur, j'entaſſai à la hâte ce qui me tomba entre les mains. J'emmenai mes deux enfans, ayant pour conducteur un homme ſur lequel je pouvois me repoſer. Il nous mena de nuit à la Ville la plus prochaine, où j'eſpérois avoir des nouvelles de mon mari; mais ayant été trompée dans mes eſpérances, je pourſuivis ma route; & de la ſorte j'ai parcouru dans l'eſpace de quatre ans une grande partie de l'Allemagne, allant toujours d'une Ville à l'autre, & ayant toujours l'eſpoir de le trouver. J'avois économiſé en grande partie les préſens que j'avois reçus de mon époux; & quelques jours après la lettre fatale, ſon ami me paya d'avance une année entiere de la penſion qu'il m'avoit fixée. Il avoit ordre

de prendre mon fils ſous ſa tutelle; mais il céda néanmoins aux prieres inſtantes que je lui fis de me le laiſſer encore pour quelque temps. Je fus obligée de me défaire peu à peu de mes meilleurs effets; & maintenant j'en ſuis venue au point de perdre entiérement l'eſpérance de revoir mon cher Ariſte, & de mourir de faim avec mes enfans. Ariſte! m'écriai-je en me levant bruſquement, ſeroit-ce le malheureux Ariſte que je connois? Oui, ce l'eſt ſans doute.

Elle n'avoit remarqué ni mon mouvement ni ce que j'avois dit; car à ſes dernieres paroles avoit ſuccédé un torrent de larmes, dont elle arroſoit ſes deux enfans quelle tenoit ſerrés entre ſes bras.

Je lui laiſſai quelques inſtans pour revenir à elle-même. Votre poſition eſt bien triſte, lui dis-je; mais avouez-le-moi ſincérement, êtes-vous sûre de

votre innocence, & vous ſentiriez-vous le courage de paroître devant votre époux avec l'aſſurance que donne la vertu ? — Ah ! Monſieur, s'écria-t-elle avec le plus grand tranſport, je paroîtrois devant lui avec la fermeté que donne le ſentiment intérieur d'une bonne conſcience, de même que j'eſpere un jour de paroître au tribunal du Juge ſuprême.

Hé bien, repris-je en lui ſaiſiſſant la main, cela ſuffit : venez avec moi. Je vous conduirai chez un ami qui vous accueillera bien. N'ayez aucune crainte; je ſuis trop connu dans cette Ville pour que vous ayez rien à appréhender ſous ma protection. Elle prit ſa petite fille entre ſes bras, me donna l'autre main; & de la ſorte nous allâmes, accompagnés du petit garçon, à la demeure de Simon.

Il étoit déjà tard, & l'on avoit douté que je revinſſe pour ſouper. Toute

la ſociété s'étoit miſe à table. Je fis conduire dans une chambre voiſine cette pauvre femme avec ſes enfans. Elle étoit toute tremblante. Je joignis alors la ſociété. Mon ami, dis-je à Simon, ſeriez-vous fâché que j'augmentaſſe le nombre des convives de quelques perſonnes, dont la connoiſſance ne vous ſera peut-être pas déſagréable? — Tout convive amené par un ami tel que vous, répondit Simon, eſt le bien-venu. Je le remerciai, & ouvris auſſi-tôt la porte du cabinet; d'où je fis ſortir la mere infortunée avec ſes enfans.

Un peintre habile repréſenteroit mieux cette ſcene que je ne puis le faire. La ſurpriſe, la curioſité, la crainte étoient les principaux traits marqués ſur chaque viſage. Ariſte étoit devenu auſſi immobile qu'une ſtatue. Il portoit fixement ſes regards ſur ſa femme, qui au moment que je l'introduiſis, courut

à lui avec ſes enfans, & tomba ſans connoiſſance à ſes pieds. Un ſilence général, & une certaine ſenſation qu'il eſt impoſſible d'exprimer, rendit cette ſcene ſi touchante, que je ne me ſouviens pas d'avoir vu ou éprouvé quelque choſe de ſemblable. Ariſte jetant ſes bras autour de ſa femme & de ſes enfans, les tint long-temps ſerrés contre ſon ſein; & après qu'il eut repris ſa fermeté, il ſe leva, courut à moi, & m'embraſſa tendrement. Ah! mon ami, s'écria-t-il, ou vous me rendez aujourd'hui la vie, ou vous me cauſez la mort la plus cruelle. Soyez tranquille, Ariſte, lui dis-je, votre épouſe ſeroit la plus criminelle des femmes, ſi elle étoit capable de vous en impoſer en ce moment; je ſuis sûr qu'elle eſt innocente & digne de tout votre amour.

Il s'éleva alors un grand murmure. Chacun prit le parti de l'épouſe infortunée. On ſe mit enfin à table : nous

n'apprîmes rien autre choſe de toute cette hiſtoire, ſinon qu'Ariſte avoit écouté trop facilement les fauſſes inſinuations que ſon ami lui avoit données; & nous conclûmes, avec aſſez de vraiſemblance, que ſon perfide ami avoit eu le deſſein de tendre des pieges à la vertu de cette digne épouſe lorſqu'elle ſeroit abandonnée de ſon mari. Nous paſsâmes la ſoirée, & même une partie de la nuit, à célébrer la réunion de ces époux, qui ſe promirent bien de ne plus croire la jalouſie, & de jamais y donner lieu.

LE MASQUE GÉNÉREUX,

NOUVELLE

UNE des jolies femmes de Bordeaux regrettoit ſon mari, qui s'étoit embarqué dans un vaiſſeau qui avoit, dit-on, fait naufrage. Pluſieurs ſoupirans, attirés par ſa jeuneſſe & par ſes charmes, attendoient, pour lui offrir leur main, qu'elle eût des nouvelles plus certaines de la perte qu'elle pleuroit. Cette Dame obſervoit beaucoup de régularité dans ſa conduite; cependant, voulant répondre aux politeſſes de ſes amies, elle leur donna une petite fête chez elle un des derniers jours du carnaval. On étoit au jeu quand un maſque inconnu, déguiſé en Génie, ſe préſenta, & ſe mit à jouer avec la Dame. Il perdit; il demanda ſa revanche, il perdit encore. La

chance lui parut contraire dix ou douze fois de ſuite, parce qu'il brouilloit les dez avec tant de promptitude & de façon qu'il les faiſoit toujours tourner contre lui. D'autres joueurs voulurent tenter fortune, mais ils n'y trouverent pas leur compte. La Dame recommença, & gagna un argent immenſe, que le maſque perdit avec une gaieté & un plaiſir qui étonnoient les ſpectateurs. Quelqu'un dit aſſez haut pour ſe faire entendre, que c'étoit donner avec prodigalité, & non pas jouer. Alors le maſque élevant la voix, dit qu'il étoit le Démon des richeſſes; qu'il ne les aimoit que pour en faire part à ſa Dame, & qu'il ne diſoit rien qu'il ne s'offrît à juſtifier par les effets. En même-temps il tira pluſieurs bourſes pleines d'or, & d'autres remplies de diamans, qu'il mit devant la maîtreſſe du logis, propoſant de les jouer en un ſeul coup

contre la moindre choſe qu'elle voudroit haſarder. La Dame, embarraſſée de cette déclaration, renonça au jeu. On ne ſavoit que penſer de cette aventure, lorſqu'une vieille Dame de la compagnie dit à ſa voiſine, que ce maſque étoit le Diable, & que ſes richeſſes, ſes habillemens, ſes diſcours & ſes ſubtilités au jeu le faiſoient aſſez voir. Le joueur généreux entendant ce diſcours, en profita. Il prit le ton & les manieres d'un Magicien. Il dit pluſieurs choſes qui ne pouvoient être connues que par ſa Dame; il parla pluſieurs langues inconnues, fit quelques tours d'adreſſe, & termina ſon rôle, en diſant qu'il venoit demander une perſonne de la compagnie qui s'étoit donnée à lui; proteſta qu'elle lui appartenoit, & qu'il alloit s'en emparer pour ne la plus quitter, tel obſtacle qu'on pût lui oppoſer. Chacun regarda la Dame, qui ne ſa-

voit que penſer de cette aventure. Les femmes trembloient, les hommes ſourioient, le Génie continuoit à s'amuſer. Cependant la ſcene continua aſſez de temps pour qu'on fît venir des gens d'un caractere grave qui interrogerent le Démon, & qui étoient près de l'exorciſer.

Le maſque tourna le tout en plaiſanterie avec tant d'eſprit, qu'il avoit les rieurs de ſon côté. Enfin comme il vit qu'on commençoit à ne plus entendre raillerie, il ôta ſon maſque, ce qui amena le dénouement de cette petite Piece, par un grand cri de joie que fit la Dame du logis. C'étoit ſon mari qui, ayant été en Eſpagne, s'étoit enſuite rendu au Pérou, s'y étoit enrichi, & en revenoit chargé de tréſors. Il avoit appris, en arrivant, que ſa femme régaloit ſes amis particuliers. La ſaiſon favorable aux déguiſemens lui fit naître l'envie de ſe mettre de la

fête ſans être connu ; il avoit pris pour cela l'habillement le plus bizarre qu'il put trouver. Toute l'aſſemblée, compoſée en grande partie de ſes parens & de ſes amis, le féliciterent ſur ſon heureux retour, & lui abandonnerent la Dame fort aimable & fort ſatisfaite, qu'il avoit dit avec tant de raiſon lui appartenir.

L'ALCHIMISTE CHINOIS,

NOUVELLE.

UN de ces fourbes qui diſent avoir trouvé la pierre philoſophale, affectoit par-tout un grand air de probité, & ſur-tout le déſintéreſſement d'un homme à qui l'or naît ſous la main. Il trouva le moyen de ſe faire connoître d'un riche Seigneur, qui, après avoir occupé les premiers emplois de l'Empire, s'étoit retiré dans ſa Province. Il s'inſinua adroitement dans ſa maiſon; & peu à peu il ſut ſi bien le captiver par ſes complaiſances & par ſes ſoupleſſes, qu'il gagna entiérement ſes bonnes graces. Alors il laiſſa échapper dans ſes entretiens certains traits de ſon habileté dans la tranſmutation des métaux. La curioſité du Mandarin fut extraordinairement

piquée, & le Charlatan lui avoua enfin qu'il avoit trouvé le ſecret de la pierre philoſophale. Il s'offrit même à lui communiquer ce ſecret, uniquement par reconnoiſſance de ſes honnêtetés & des marques ſingulieres qu'il recevoit de ſon affection.

Le crédule Mandarin donna dans le piege, & s'entêta ſi fort de l'Alchimiſte, qu'il brûloit de lui voir commencer ſes opérations. Il n'avoit garde de s'effrayer de la dépenſe; perſuadé, comme il l'étoit, de trouver dans ſa maiſon une mine d'or intariſſable; & ce qui le flattoit le plus, un moyen infaillible de prolonger ſes jours.

L'Alchimiſte ne ſe fit pas long-temps prier; il choiſit dans le palais du riche vieillard un appartement commode & agréable, où l'on n'épargna rien pour le bien régaler, lui, ſa prétendue femme & ſes domeſtiques; car cette femme n'étoit rien moins

que ſon épouſe : c'étoit une courtiſane d'une rare beauté, qu'il avoit aſſociée à ſa charlatanerie, & qui devoit y jouer le principal rôle.

Dès que le travail fut diſpoſé, on apporta de groſſes ſommes à l'Alchimiſte pour les précieux ingrédiens qu'il devoit mettre dans le creuſet, mais qu'il fit paſſer auſſi-tôt dans ſes coffres. Rien n'en impoſoit plus au crédule vieillard que les ſoins que le Charlatan affectoit de ſe donner pour s'aſſurer de la protection du ciel. Il ſe proſternoit ſans ceſſe, il brûloit quantité de parfums, il exhortoit le Mandarin à ne pas entrer dans le laboratoire ſans s'être purifié auparavant, parce que la moindre ſouillure eût pu détruire le travail de pluſieurs jours. La dame, de ſon côté, ſe montroit ſouvent à la dérobée, & laiſſoit, comme par mégarde, entrevoir ſes attraits.

L'ouvrage alloit ſon train. Au bout

de quelques temps l'Alchimiſte montra au vieux Mandarin d'heureuſes tranſmutations qui annonçoient un terme aſſez court pour la perfection du grand-œuvre. Ce fut pour lui un grand ſujet de joie; mais elle fut bientôt troublée par la nouvelle que le Charlatan reçut de la mort de ſa mere. Il étoit trop bon fils & trop exact obſervateur des lois de l'Empire pour n'aller pas ſur le champ lui rendre les derniers devoirs. Il conſola néanmoins le Mandarin, en l'aſſurant qu'il reviendroit dans peu de jours, & que l'ouvrage ne ſeroit point interrompu, parce qu'il laiſſeroit ſa femme & quelques domeſtiques qui en ſavoient aſſez pour ce qui reſtoit à faire. La Dame parut fort touchée de cette courte ſéparation; ſes pleurs & ſes gémiſſemens prouvoient le déſir qu'elle avoit d'accompagner ſon mari, & de partager avec lui les devoirs de la piété filiale.

Pendant l'abſence de l'Alchimiſte, le riche vieillard viſitoit ſouvent le laboratoire. La Dame fit bien ſon perſonnage & n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui inſpirer de la paſſion : elle réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Le vieillard fut bientôt épris de ſes charmes. Les viſites du laboratoire devinrent plus fréquentes, & les entretiens plus longs & plus ſecrets. Les domeſtiques s'en apperçurent, & c'étoit l'intention de la Dame que rien n'échappât à leur connoiſſance, parce que dans la ſuite ils devoient ſervir de témoins.

Cependant l'Alchimiſte arrive. Certains ſignes que fit la Dame l'inſtruiſent d'abord de ce qui s'étoit paſſé. Après avoir reçu du Mandarin les complimens ordinaires ſur ſon prompt retour, il va viſiter l'ouvrage ; il trouve tout en déſordre, preuve certaine, s'écria-t-il, des infamies dont le laboratoire a été ſouillé ; & entrant en

fureur, il renverſe les creuſets & les fourneaux, & veux tuer tout à la fois ſa femme & les domeſtiques. La Dame ſe jette à ſes pieds, demande pardon en verſant des larmes, & avoue qu'elle a été ſéduite. Les domeſtiques en pleurs déteſtent le jour où ils ſont entrés dans une maiſon ſi abominable.

L'Alchimiſte plus furieux que jamais, tempête, crie, & jure qu'il va de ce pas porter ſes plaintes aux Magiſtrats, & demander juſtice contre le Mandarin qui l'a déshonoré.

A la Chine, un adultere prouvé eſt un crime digne de mort, & capable de ruiner les maiſons les plus opulentes. L'infortuné vieillard ſaiſi d'effroi & cherchant à éviter la honte du châtiment & la perte de ſes biens, fait tous ſes efforts pour adoucir l'eſprit furieux de l'Alchimiſte. Il lui offre des ſommes conſidérables d'or & d'argent; & pour réparer le déshonneur de la

Dame, il l'accable de pierreries & de bijoux de toutes ſortes. L'Alchimiſte & la Dame ne ſe laiſſant fléchir qu'avec peine, promettent enfin de ne pas pouſſer plus loin cette affaire, & ils ſe retirent, en s'applaudiſſant dans le fond du cœur d'avoir ſi bien réuſſi à trouver la pierre philoſophale.

QUE NE PEUT L'AMOUR PATERNEL?

CONTE.

QUAND le Ciel a donné à l'homme des déſirs violens, le plus funeſte préſent qu'il puiſſe y ajouter, c'eſt une grande étendue de pouvoir. M. de Frémival étoit né avec des ſens fougueux; une ſurabondance de ſanté & de vigueur lui donnoit des paſſions brûlantes, & il étoit riche; c'eſt-à-dire qu'il avoit la faculté de les ſatisfaire. De bonne heure il avoit eu la paſſion de l'amour, ou, pour mieux dire, l'amour des femmes; de bonne heure il en avoit fait, non pas ſon délaſſement, mais ſon occupation; & ce goût chez lui n'avoit fait que ſe renforcer encore par l'habitude de s'y livrer. Depuis vingt ans (car Frémi-

val en avoit déjà près de quarante, & il croyoit toujours avoir le même âge, parce qu'il avoit toujours la même conduite); depuis vingt ans, dis-je, il groſſiſſoit la liſte de ſes victimes. C'étoit pourtant un ſcélérat qui n'avoit pas encore perdu le titre d'honnête-homme; c'eſt-à-dire, que s'il contraignoit au divorce deux époux autrefois bien unis, s'il cauſoit ainſi la ruine d'une famille entiere, il payoit une dette de jeu en moins de vingt-quatre heures; & s'il violoit, pour perdre une femme crédule, les ſermens les plus ſacrés, il reſpectoit une parole donnée pour une partie de plaiſir.

Il ne faut pourtant pas s'y méprendre; Frémival n'étoit pas un fat. Un fat n'ambitionne que le bruit, au lieu qu'il aimoit moins à conquérir qu'à poſſéder; il n'en reſtoit pas plus long-temps en place, il changeoit; mais ce n'étoit pas pour multiplier ſes conquê-

tes, c'étoit par le déſir d'un nouvel objet. Cette conſidération le rendoit moins condamnable, ou du moins plus à plaindre ; mais ſes conquêtes n'en étoient pas moins des victimes ; ſa paſſion étoit auſſi funeſte que la vanité d'un fat ; & d'ailleurs l'habitude l'avoit rendu ſi peu difficile ſur les moyens, que les plus criminels n'étoient plus qu'un jeu pour lui, s'ils favoriſoient ſes projets.

Tel étoit Frémival ; tel il va ſe montrer dans l'anedocte qu'on va lire. Il avoit vu la jeune Miléſie, & il n'avoit pu la voir ſans la déſirer. Ce n'étoit pas l'élégance de la toilette qui l'avoit ſéduit. Si la beauté de Miléſie brilloit, c'étoit à travers les habits les plus groſſiers ; elle étoit belle ſous la livrée de l'indigence. Ce qui auroit dû la rendre reſpectable aux yeux de Frémival, ne ſervit qu'à ranimer ſon eſpoir ; & dès le jour même il fit jouer les reſſorts de la ſéduction.

Miléſie étoit fille d'un pauvre ouvrier qui avoit une famille de douze enfans. Il n'avoit d'autre revenu que le travail de ſes mains ; quelques-uns de ſes fils commençoient à le ſeconder ; mais de ſi foibles ſecours ne pouvoient ſuffire à tant de beſoins. Ce qui ne contribuoit guere à l'enrichir, c'eſt que Jérôme (tel eſt le nom du vieillard) étoit de la probité la plus exacte. Elle ſervoit au moins à le conſoler dans ſes chagrins & à l'encourager dans ſes travaux ; l'aſpect d'une famille trop nombreuſe faiſoit quelquefois couler ſes larmes, mais il avoit vu ſa probité germer dans le cœur de tous ſes enfans ; pas un ne le faiſoit rougir ; & ſi ſon front étoit ſillonné par le chagrin & les années, le ſourire du plaiſir étoit quelquefois ſur ſes levres.

Digne éleve d'un pere ſi vertueux, Miléſie l'honoroit par ſa conduite. Quand l'honneur ne lui auroit pas été

auſſi cher que ſa propre vie, la ſeule crainte de déplaire à l'auteur de ſes jours l'eût retenue dans les bornes du devoir. Son pere l'avoit diſtinguée parmi ſes enfans; il les rendoit tous heureux autant qu'il étoit en lui, il avoit pour tous les mêmes ſoins; mais il avoit un degré de tendreſſe de plus pour l'aimable Miléſie, & elle ſe montra toujours digne de cette prédilection. Elle rejeta les offres que lui fit faire Frémival, & ne s'enorgueillit point d'un refus, qui lui paroiſſoit auſſi naturel, auſſi ſimple qu'indiſpenſable. Elle s'applaudiſſoit plutôt de ne pas affliger ſon pere. Hélas! elle ignoroit que, ſans le vouloir, elle devoit lui cauſer un jour le plus violent chagrin.

Cependant la probité du vieillard, la conduite irréprochable de ſa famille, avoient intéreſſé à ſon ſort tous les cœurs ſenſibles; & un beau jour il fut mandé chez un Notaire, qui lui donna

les aſſurances d'une penſion de huit cents livres. Ce bienfait ne l'arrachoit point à la pauvreté, vu le nombre de ſes enfans ; mais il allégeoit au moins ſon fardeau. Le bon Jérôme ne pouvoit pas recevoir avec indifférence les moyens de rendre ſa famille plus heureuſe. Sa joie éclata par les tranſports les plus vifs. Il brûloit de tomber aux genoux de ſon bienfaicteur ; mais cet homme généreux avoit voulu être inconnu. Content du témoignage de ſon propre cœur, il auroit cru ſon action trop intéreſſée s'il eût aſpiré au plus léger tribut de reconnoiſſance.

Peut-être quelque lecteur, en apprenant le bienfait, a cru en avoir deviné l'auteur ; il aura nommé Frémival, & en faveur de ce procédé, il aura vu avec un peu plus d'indulgence les travers de ſa conduite. Je ſuis forcé de lui enlever cette douce erreur. Frémival, loin d'être l'auteur d'un pro-

cédé auſſi délicat, aima mieux, comme on va le voir, en faire l'inſtrument de ſes coupables projets. La modeſtie déſintéreſſée du bienfaicteur va devenir dans ſes mains l'arme du menſonge & de la plus baſſe ſéduction.

Ayant laiſſé paſſer quelque temps depuis cette penſion, dont il avoit appris la nouvelle tout des premiers, il ſe préſenta chez le bon vieillard, qui avoit fait de vains efforts pour découvrir ſon bienfaicteur. Frémival n'étoit pas connu du pere ; il n'avoit même jamais parlé à Miléſie ; le haſard avoit voulu juſques-là qu'il ne pût expliquer ſes déſirs que par un interprete, accoutumé ſans doute à de pareilles négociations. Il entre avec le coſtume de la richeſſe qu'il n'eut pas de peine à ſe donner, & avec le maintien de l'honnêteté qu'il ſaiſit avec plus de peine.

Bon homme, lui dit-il, vous cherchez depuis long-temps cet inconnu

aſſez heureux pour devenir votre bienfaicteur, qui a ſu anoblir ſa fortune en la faiſant ſervir à vos beſoins. Vous l'auriez toujours cherché en vain, ſi le déſir d'ajouter à ce foible bienfait ne le forçoit à ſe faire connoître. Ce bienfaicteur, plus heureux depuis qu'il a pu commencer votre bonheur, c'eſt moi.

La reconnoiſſance de ce ſenſible vieillard ne s'exprime d'abord que par un cri, & il ſe précipite aux genoux de Frémival. Celui-ci, avec un air de modeſtie qui n'appartenoit qu'au véritable bienfaicteur, recule un pas, & lui dit : Levez-vous, mon ami ; je ſerois indigne d'être votre bienfaicteur ſi j'étois venu lever un tribut ſur votre reconnoiſſance. A ces mots, il le releve & l'embraſſe : Bon vieillard, continua-t-il, l'eſtime que vous m'avez inſpirée depuis long-temps ne doit pas ſe borner à cette penſion modique que vous avez bien voulu accepter ;

mais faites-moi jouir avant tout du ſpectacle de votre famille intéreſſante. Auſſi-tôt le vieillard appelle avec empreſſement toute ſa famille, Théreſe, Pierre, Guillaume; il les appelle tous enſemble & par leur nom, en s'écriant: Le voilà! le voilà notre bienfaicteur! A ces mots toute cette famille intéreſſante ſe jette aux pieds ou dans les bras de Frémival. Quel tableau! on eſt indigné de voir un ſpectacle ſi touchant étalé aux regards d'un homme qui l'avoit ſi peu mérité; mais n'envions pas ſon ſort: malgré ſes habitudes criminelles, malgré ſes coupables projets, il ne dut pas le voir d'un œil tranquille; ſon cœur dut être tourmenté; il étoit vil à ſes propres yeux.

Cependant il témoigne l'intérêt le plus vif, l'attendriſſement le plus vrai. Il interroge tour-à-tour chacun des enfans, demande leur nom au pere, donne un conſeil à l'un, une leçon à

l'autre, les careſſe tous, & Jérôme le remercie les larmes aux yeux. Au milieu d'eux, Frémival a vu Miléſie, dont la joie décente charmoit le cœur du pere, & irritoit les déſirs de Frémival. Dès qu'il l'eut apperçue, il auroit voulu ne voir qu'elle, ne parler qu'à elle; mais il crut devoir ſe contraindre, & il ne lui adreſſa la parole qu'après avoir interrogé preſque tous ſes freres & ſœurs. Après cet examen, un peu long à ſon gré, mais indiſpenſable pour l'exécution de ſon deſſein, Frémival dit au vieillard: Mon cher Jérôme, je ſuis enchanté de votre famille; elle eſt digne de vous; elle fera la conſolation de votre vieilleſſe; mais un travail exceſſif épuiſe vos forces, & pourroit, en abrégeant vos jours, leur enlever trop tôt l'exemple de vos vertus. Dès ce jour, ſans perdre aucun de vos enfans, je veux que vous en ayez deux de moins à entretenir.

tenir. Voyons : les filles ſont les plus difficiles à placer ; j'en prends deux, & je me charge de leur ſort préſent & à venir. J'enverrai l'une à ma mere, & l'autre je la place auprès de ma femme. J'eſpere, ajouta-t-il d'un ton hypocrite, que leur conduite répondra toujours à vos projets & aux miens, & que nous n'aurons jamais à rougir, vous, d'être leur pere ; & moi, d'être devenu leur ami. A ces mots il choiſit Miléſie, & la plus laide de ſes ſœurs, pour éloigner encore mieux les ſoupçons.

Jérôme étoit bien déſolé de ſe ſéparer de ſes deux filles ; mais il s'agiſſoit de leur bonheur, & il étoit ſi bon pere ! Miléſie eût bien voulu ne le quitter jamais ; mais elle connoiſſoit la triſte ſituation de ce bon vieillard, comment ne pas ſe prêter à l'adoucir ? Cependant elle ne put s'empêcher, ainſi que ſa ſœur, de témoigner ſes regrets par un torrent de larmes.

Allons, mon bon ami, reprit Frémival en faiſant ſemblant d'eſſuyer les ſiennes, faites-leur un petit trouſſeau pour le moment, & je pourvoirai à tout; mais hâtez-vous, parce que je pars pour la campagne. Je veux qu'elles vous viſitent ſouvent, que vous veniez les voir vous-même. Dans peu de jours je vous donnerai de leurs nouvelles.

Il faut convenir qu'on ne pouvoit guere ſoupçonner Frémival de mauvaiſe foi. Son ton, ſes manieres, le titre qu'il uſurpoit, ne permettoient aucun doute ſur ſes ſentimens; auſſi n'entra-t-il dans le cœur des enfans & du pere que le chagrin de ſe quitter. On oublia même, ou plutôt on ne crut pas avoir beſoin de demander à Frémival où il alloit. Il eſt pourtant à préſumer qu'il avoit préparé une réponſe à cette queſtion, ſi Jérôme avoit ſongé à la faire. Les deux ſœurs ayant

ramaſſé quelque peu de hardes, embraſſerent leur pere bien tendrement; & après bien des larmes répandues de part & d'autre, ils ſe dirent adieu.

Cependant, ce bon Jérôme a peine à s'arracher des bras de Miléſie. Malheureux vieillard ! tu ne ſais pas à qui tu viens de livrer ta fille ! Tu crois ne pleurer que ſon départ ; mais ton cœur paternel a preſſenti ſans doute de plus grands chagrins. Après l'avoir quittée, tes bras s'ouvrent encore pour l'embraſſer, & il ſemble que ces embraſſemens ne ſoient qu'une ruſe innocente de ton cœur, pour retarder, pour empêcher ſon départ.

Il fallut pourtant ſe ſéparer. Jérôme donne de ſages conſeils à ſes deux filles ; il ne les recommande pas à Frémival (il ne croit pas en avoir beſoin), mais il les exhorte à bien aimer ce ſecond pere : il ignoroit combien il profanoit ce titre ſacré en l'appliquant

à Frémival ! La tendre Miléſie, tenant ſa ſœur par la main, deſcend pour monter dans un carroſſe qui l'attendoit à la porte. Quand ſes yeux humides ne virent plus ſon tendre pere, elle les baiſſa modeſtement ; il ſembloit qu'elle n'osât les lever vers Frémival : qu'eût-elle fait ſi elle avoit ſu que celui qu'elle prenoit pour un bienfaicteur, n'étoit qu'un ſéducteur audacieux ?

Ce qu'il y a ſans doute de plus étonnant juſqu'ici, c'eſt l'audace de Frémival. Sa démarche, quelque puiſſant, quelque riche qu'il fût, pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes ; mais, ou il n'avoit rien prévu, ou il étoit décidé à tout braver. Quoi qu'il en ſoit, après avoir envoyé la laide ſœur de Miléſie on ne ſait pas où, il l'emmena elle-même dans une Terre qu'il venoit d'acheter.

Il eſt temps d'avertir que Frémival avoit été époux, & qu'il étoit pere encore d'un garçon & d'une fille, tous

deux à-peu-près de l'âge de Miléſie. Ce détail ne ſervira guere à diminuer ſes torts : le titre de pere ne le rend que plus coupable. Mais en déclarant ce nouveau motif de blâme, je dois avouer auſſi une qualité que ſon inconduite ne lui avoit pas fait perdre. Malgré le déſordre de ſa vie (& ceci paroîtra auſſi heureux qu'étonnant) ſes enfans avoient conſervé leur place dans ſon cœur : cet homme toujours coupable, n'avoit jamais ceſſé d'être bon pere. C'eſt un bonheur dont il n'étoit pas digne ; mais enfin ce ſentiment, qui influera ſur le dénouement de cette hiſtoire, avoit ſurvécu aux autres qualités de ſon cœur.

En arrivant dans ſa Terre avec lui, Miléſie fut un peu étonnée de n'y trouver perſonne. Frémival lui dit que ſa femme arriveroit ſous peu de jours. Il lui conta quelques douceurs ; cependant, pour ne pas l'effaroucher d'abord,

il voulut différer de lui déclarer ſes ſentimens, & lui laiſſer ſoupçonner ſes véritables projets. Il avoit très-peu de monde avec lui ; il eſt même à préſumer qu'il n'avoit mis près d'elle que des gens gagnés, & qui ne devoient lui dire que ce qu'on vouloit lui laiſſer apprendre. Il avoit défendu à ſon fils de venir le trouver à la campagne ſans y être appelé par lui ; & ſa fille vivoit avec une très-vieille tante, dont elle devoit hériter.

Mais quoique Frémival eût aſſez d'eſprit pour ſentir qu'il avoit beſoin de prudence & de précautions dans cette intrigue, il étoit trop impatient, pour perdre beaucoup de jours. Il fit bientôt taire le bienfaicteur, pour ne laiſſer parler que l'amant. Enfin, ſa conduite devint telle que la pauvre Miléſie ſentit bientôt à quel péril elle ſe trouvoit expoſée. Elle demanda à retourner chez ſon pere ; & le refus

qu'elle eſſuya, ne fit que redoubler ſa frayeur. Elle oſa parler avec quelque vivacité ; mais plus elle marquoit de répugnance pour écouter les offres de Frémival, plus ſa priſon ſe reſſerroit ; & on lui fit comprendre qu'elle étoit en proie aux déſirs effrénés d'un tyrannique ſéducteur. L'eſtime que Frémival lui avoit inſpirée, & la reconnoiſſance qu'elle avoit cru lui devoir, firent place à la haine, & même au mépris ; & cependant elle ignoroit encore qu'il n'avoit fait qu'uſurper auprès de ſa famille le titre de bienfaicteur ; elle ignoroit que le menſonge & l'audace avoient été ſes ſeuls titres pour l'enlever au ſein paternel.

Quoique la conduite de Frémival eût excité dans le cœur de Miléſie la plus juſte indignation ; comme elle ſentoit qu'elle avoit tout à craindre de la violence, & qu'un homme tel que lui étoit capable d'en uſer, elle crut

que la prudence devoit venir au ſecours de ſa vertu. Les innocens ſtratagêmes, ou plutôt les heureuſes inſpirations de ſon cœur, réprimoient la fougue de ſon tyran. Tantôt un coup-d'œil aſſuré, interprete de la noble fierté de ſon ame, enchaînoit ſes déſirs, ou du moins arrêtoit ſes coupables efforts; (tant il eſt vrai que le vice qui oſe immoler la vertu n'oſe pas toujours la regarder ſans trembler); tantôt, par un regard attendriſſant qui ſembloit lui dire, Je perds la vie ſi vous me raviſſez l'honneur, elle ſembloit le déſarmer au moins pour un inſtant. Elle en venoit même quelquefois juſqu'à lui laiſſer tout eſpérer ſans lui rien promettre.

Tandis que la pauvre Miléſie paſſe les jours & les nuits dans la crainte & dans la douleur, que fait ſon pere infortuné? Il avoit attendu quelques jours avec impatience, mais avec ſécurité, des nouvelles de ſes deux enfans

& de ſon prétendu bienfaiſteur. Un trop long retard lui donna du chagrin ſans réveiller ſes ſoupçons. Comment ſuſpecter un homme dont la conduite, les diſcours & le maintien ne reſpiroient que la bienfaiſance ? Mais enfin quelques amis, à qui il raconta ſon aventure, lui inſpirerent leur juſte frayeur ; & le malheureux Jérôme, qui avoit toujours trouvé la fortune ſi cruelle, ſentit bien qu'il y avoit des maux plus affreux que ceux qu'il avoit ſoufferts juſques-là. La pauvreté, l'humiliation n'approchoient point du ſupplice qu'il éprouvoit. Sa douleur étoit commune à toute ſa malheureuſe famille ; & ils ſe diſperſerent tous pour découvrir Miléſie & ſa ſœur ; mais toutes leurs démarches furent inutiles, comme les efforts de Miléſie pour avertir ſon pere de ſon fatal empriſonnement.

Tandis que Frémival renouveloit

ſes efforts auprès d'elle, que dis-je? au moment qu'il ſembloit ſe diſpoſer à ravir par la violence ce qu'il ne pouvoit obtenir par d'autres moyens, le fils de Frémival, pour une affaire de la derniere importance, crut devoir venir le joindre à la campagne, malgré la défenſe qui lui en avoit été faite; il crut que l'objet de ſa viſite le mettroit à l'abri des reproches de ſon pere. Soit imbécillité de la part des gardiens de Miléſie, ſoit que, content de lui avoir défendu d'arriver ſans en être averti, il n'eût pas cru devoir le conſigner, les portes lui furent ouvertes, & ſon entrée fut ſi peu prévue, qu'il ſurprit Frémival avec Miléſie. Après qu'il ſe fut excuſé envers ſon pere ſur l'importance de l'affaire qui l'amenoit, celui-ci, pour paroître moins déconcerté, ouvrit une converſation vague avec Miléſie & ſon fils, bien décidé à l'arrêter au premier mot, ſi elle deve-

noit trop particuliere. Mais cet entretien ne fut pas long; il pria Miléſie de ſe retirer, donna ſecrétement des ordres pour elle, & entendit ſon fils ſur l'objet de ſon voyage. Après lui avoir dicté ſes volontés à ce ſujet, il lui dit que la jeune perſonne qu'il venoit de voir, lui avoit été confiée par ſes parens pour des raiſons de famille, & qu'il lui ordonnoit le ſilence le plus abſolu, ſous peine de ſa malédiction. Frémival, quoique aimant ſes enfans, avoit toujours ſu s'en faire craindre; il étoit très-entier dans ſes opinions, & très-deſpotique dans ſes volontés.

Mais ſi ſon fils avoit un motif pour ne pas parler de ce qu'il avoit vu, il en avoit un très-preſſant auſſi pour déſirer de ſavoir ce qu'étoit la jeune perſonne. Sa courte entrevue avec Miléſie avoit produit un de ces événemens qui étonnent toujours, quoiqu'ils ſe renouvellent aſſez ſouvent. Il

n'avoit pu la voir quelques momens, & entendre quelques mots de ſa bouche, ſans lui trouver des charmes & de l'eſprit. Miléſie étoit réellement charmante, & le malheur n'avoit fait qu'ajouter à ſa phyſionomie un nouveau degré d'intérêt. Elle avoit peu parlé ; mais ſouvent une ſotte & une femme d'eſprit prononcent différemment la même phraſe ; de maniere qu'avec les mêmes mots, l'une prouve ſon eſprit, l'autre ſa bêtiſe. Les yeux de Selmour (c'eſt le nom du jeune homme) avoient exprimé ſans doute ce qu'il avoit ſenti ; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que l'infortunée Miléſie ne fut peut-être pas tout-à-fait inſenſible à l'amour qu'elle avoit inſpiré. Mais, quoi ! le cœur de la vertueuſe Miléſie, infortunée par l'amour, ſe ſeroit laiſſé ſurprendre au même ſentiment qui étoit la ſeule cauſe de ſes malheurs ! Ces effets quoique bizarres,

ne ſont point étrangers à l'amour ; & Miléſie, pour avoir été ſenſible, n'auroit pas été plus coupable : ſa réſiſtance étoit l'effet de ſa vertu, & ſon amour étoit l'ouvrage du haſard.

Frémival n'avoit pas envie de garder long-temps ſon fils avec lui ; cependant il étoit trop tard pour le renvoyer. Selmour paſſa donc la nuit à la campagne, & l'on ſe doute bien que cette nuit ne fut pas employée à dormir. Miléſie qu'il voyoit, qu'il entendoit encore, quoique abſente, ne lui permit pas un moment de repos. Le lendemain, quand il eut pris congé de ſon pere, il ſentit déjà vivement le chagrin de vivre loin de Miléſie, dont il ne ſavoit pas encore le nom. Au lieu de retourner à Paris, il ſe cacha dans quelque hameau voiſin ; il conſerva des intelligences dans le château qu'habitoit ſon pere, & il trouva le moyen de faire parvenir une lettre à

Miléſie. Il eſt peu ſurprenant que, dans la ſituation où elle étoit, elle ait répondu favorablement, ſoit de vive voix, ſoit par écrit. Quand ſon cœur ne ſeroit entré pour rien dans ſes démarches, l'amour ſeul de la liberté étoit un motif ſuffiſant. Selmour, encouragé, haſarda de nouveaux efforts, & il vint à bout de parler à Miléſie, qui lui confia ſon aventure. Il rougit de la conduite de ſon pere; mais cette confidence le mit dans l'embarras le plus cruel. Ira-t-il dénoncer ſon pere? laiſſera-t-il en proie à la violence ce qu'il aime déjà plus que lui-même? Il connoiſſoit l'emportement de ſon pere; il le ſavoit capable d'immoler Miléſie, & d'attenter même à ſes propres jours, ſi l'on ſe préſentoit ouvertement pour lui enlever ſa proie. La nature & l'amour déchiroient ſon cœur & ne lui ſuggéroient aucun projet qu'il pût avouer. De ſon côté, Miléſie qui,

comme lui, voyoit fort bien qu'il y avoit tout à craindre d'un homme tel que Frémival, n'oſoit lui conſeiller une action d'éclat; & il fut convenu qu'ils attendroient huit jours encore ſans prendre aucun parti. Pendant ce temps-là, Miléſie, en laiſſant à Frémival un faux eſpoir, ſe jugeoit à l'abri de ſes entrepriſes.

Cependant Selmour ſe vit obligé d'aller pour un jour à Paris, & il revint à la campagne pour revoir ſecrétement encore ſa chere captive; mais il parut devant elle avec tous les ſignes du déſeſpoir. Elle l'interrogea, le preſſa vivement pour apprendre la cauſe de ſes chagrins. Enfin Selmour lui confia que ſa ſœur, ſéduite par un Prince étranger, venoit de prendre la fuite; & en même-temps il lui fit voir une lettre de ſa tante qui le prioit d'annoncer cette fatale nouvelle à ſon pere.

La ſenſible Miléſie prit beaucoup de

part à ſon chagrin ; mais tout-à-coup une nouvelle idée vint la frapper comme une nouvelle imprévue. Elle la communiqua à Selmour, le força de lui céder la lettre, & de conſentir à l'uſage qu'elle en vouloit faire. Peu de temps après, Frémival revint d'une campagne voiſine, où il avoit fait une viſite. En arrivant il alla voir Miléſie, qui tenant en main la lettre que lui avoit donnée Selmour, lui dit : Monſieur, vous allez revoir Monſieur votre fils qui vient d'arriver. Il eſt allé ſe promener en attendant votre retour, & voilà une lettre que j'ai vu de loin tomber de ſa poche, comme il ſortoit du jardin. J'ai cru devoir la ramaſſer, & vous prier de la lui remettre vous-même. Frémival, à la lecture de cette lettre, fut frappé comme d'un coup de foudre. Il tomba dans un fauteuil, accablé du plus affreux déſeſpoir. J'ai dit qu'il aimoit ſes en-

ſans : avoir en même-temps ſon honneur & ſa fille à pleurer, étoit un nouveau genre de tourment qu'il ne connoiſſoit pas encore. Ses forces ſembloient près de l'abandonner, quand Miléſie, s'approchant de lui ſans morgue, ſans colere & avec un ſentiment qu'on ne ſauroit exprimer : Monſieur de Frémival, lui dit-elle, le déſeſpoir, le tourment affreux auquel vous ſemblez près de ſuccomber, mon malheureux pere le ſouffre maintenant pour moi, & c'eſt vous qui en êtes la cauſe.

Ces mots allerent juſqu'au cœur de Frémival, qui ſembla ſortir d'un ſommeil léthargique. Il ſe jeta en pleurant dans les bras de Miléſie, lui demanda le pardon de tous ſes torts & lui dit qu'elle alloit revoir ſon pere. En effet il courut ſe jeter aux pieds du malheureux vieillard, que le chagrin avoit conduit aux portes du tombeau,

& qu'il trouva dans ſon lit, environné de toute ſa famille fondant en larmes. Il confeſſa tous ſes forfaits en préſence de ceux qui en avoient été les témoins, & preſque les victimes. Cet aveu étoit un châtiment qu'il voulut s'impoſer lui-même. Jérôme frémit encore d'effroi en apprenant un péril qui étoit déjà paſſé. Mais enfin il retrouvoit ſes deux filles, il les retrouvoit encore dignes de lui; il pardonna tout à Frémival, qui lui en témoigna la plus humble reconnoiſſance. Ce n'eſt pas tout, ajouta celui-ci, qui avoit appris l'intrigue de Selmour; ſouffrez, reſpectable vieillard, que mon fils répare mes torts envers la vertueuſe Miléſie. Leur mariage fut conclu; & Frémival, corrigé par l'amour paternel, chercha à ſe conſoler de ſes chagrins, en s'occupant du bonheur de ſon fils.

LA CONSULTATION,

ANECDOTE.

L'AUTRE jour, chez un Avocat de mes amis, je fus témoin d'une Conſultation qui me parut aſſez curieuſe. Je crains qu'elle ne demeure renfermée dans le ſein d'une famille ; & comme je penſe qu'un bon Citoyen ne doit jamais rien dérober à l'inſtruction ou à l'amuſement du Public, je veux lui raconter cette anecdocte.

Il s'agit de deux freres, qui, ſans être bien riches, avoient beaucoup plus à ſe louer de la fortune que de la nature ; car celle-ci les avoit traités l'un & l'autre en véritable marâtre. L'aîné étoit ſourd preſque de naiſſance, & le cadet étoit aveugle, c'eſt-à-dire qu'ils n'avoient à eux deux que deux bonnes oreilles & deux bons yeux. Ce

n'étoit pas aſſez ; & voilà juſtement la réflexion que fit un voiſin, original dont je dois vous dire deux mots, car il joue un rôle dans cette Hiſtoire. Cet homme n'eſt préciſément ni Oculiſte, ni Médecin, ni Chirurgien ; mais il eſt tout cela à la fois, & bien d'autres choſes encore. Il a des ſecrets, peut-être des caracteres ; enfin il ne profeſſe rien, & il ſe mêle de tout. Il ne voit pas un malade ſans avoir envie de le guérir ; & ce n'eſt point par un motif d'intérêt ; il payeroit lui-même ſes malades s'il le falloit : ce n'eſt pas même par bienfaiſance, mais uniquement par plaiſir : il aime à faire des cures, comme d'autres aiment à faire des mariages.

A peine eut-il connu les deux freres, qu'il ſe mit dans la tête de les guérir. Il commença d'abord par les ſaluer quand il les rencontroit : il leur faiſoit beaucoup de politeſſe ; il

épioit toutes les occaſions de leur rendre les petits ſervices de voiſin; bientôt il les arrêtoit en paſſant, pour cauſer avec eux; vinrent enſuite les viſites d'honnêteté; enfin, quand il eut bien diſpoſé les choſes, il les pria de vouloir bien ſe laiſſer guérir par lui, mais il les pria avec cette timide inquiétude que donne une grande envie d'être exaucé : il offrit ſes ſervices comme un véritable amant fait une déclaration d'amour : ils furent acceptés; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que ce diable d'homme réuſſit dans ſon projet. J'ignore quelle recette il employa : ce que je ſais fort bien, c'eſt que le même jour que le cadet vit clair, l'aîné entendit très-bien. Mais voici ce qui réſulta de ces deux cures étonnantes.

Le cadet, quoique aveugle, avoit fait connoiſſance avec une jeune perſonne qui venoit ſouvent cauſer avec lui.

Cette jeune perſonne avoit un ſon de voix ſi doux, ſi agréable, un organe ſi ſenſible, qu'il en devint amoureux. Il parvint à s'en faire aimer ; & il étoit en droit de s'appeler heureux : car, pouvant être preſque toujours avec elle, il n'avoit pas le temps de ſentir l'ennui. Hélas ! le pauvre garçon en recouvrant la vue, perdit à la fois tous ſes plaiſirs, parce que cette jeune perſonne, dont l'organe charmoit ſon cœur, n'eſt ni jolie ni bienfaite. Cette laideur auparavant n'exiſtoit pas pour lui, puiſqu'il ne la voyoit pas : que dis-je ? il regardoit ſa Maîtreſſe par les yeux de l'imagination, & il la voyoit jolie ; les charmes de ſa voix ſe répandoient ſur toute ſa perſonne. Maintenant elle a perdu pour lui juſqu'à l'agrément de ſon organe. Ce qu'il voit aujourd'hui, gâte ce qu'il entend. Illuſion, réalité, le pauvre clair-voyant a tout perdu.

Paſſons à l'hiſtoire de l'aîné. Je vous ai dit qu'il étoit ſourd à ne rien entendre : le ſens de l'ouïe étoit abſolument nul pour lui. Il s'étoit auſſi aviſé d'aimer ; mais ſa maîtreſſe ne reſſembloit nullement à celle de ſon frere. C'étoit la plus charmante figure du monde. Il ne pouvoit pas l'entendre, mais il avoit tant de plaiſir à la regarder, qu'il n'avoit pas le temps de déſirer rien au-delà. D'ailleurs deux beaux yeux lui diſoient qu'il étoit aimé : qu'avoit-il beſoin d'en ſavoir davantage ? Enfin il avoit le bonheur de la trouver parfaite en tout, quand ce ſorcier, en lui rendant l'ouïe, vint lui apprendre qu'elle étoit bête. Il entend aujourd'hui ce que dit ſa maîtreſſe, & il n'entend que des ſottiſes. En un mot, par cette cure, la maîtreſſe a perdu ſa beauté ; car les yeux de l'amant ne la trouvent plus jolie, depuis que ſon oreille l'entend ; & lui, il a

perdu tous les plaiſirs qu'elle lui donnoit.

Les deux freres s'étant confié mutuellement leurs chagrins, regretterent les heureux jours de leur incommodité : En vérité, ſe dirent-ils, nous avions bien affaire que ce maudit homme ſe donnât tant de peine pour nous rendre malheureux ! A peine ils achevoient de parler, qu'ils virent entrer les deux Amantes qui venoient leur faire une viſite. Cette viſite étoit peu propre à les réjouir. Le ci-devant aveugle, ayant jeté les yeux ſur ſa maîtreſſe, ne pût s'empêcher de ſe dire à lui-même : Ah ! qu'elle eſt laide ! Et quand celle du frere lui eut fait ſon compliment en entrant, il ſe dit tout bas : Ah ! qu'elle eſt bête ! Si je ne la voyois pas, ajouta l'un, je la trouverois jolie. Si je ne l'entendois pas, ajouta l'autre, elle ſeroit toujours charmante. Le cadet avoit beau ſe fermer

mer les yeux, il voyoit toujours la laideur de ſa maîtreſſe ; & l'aîné avoit beau ſe boucher les oreilles, il entendoit toujours ſa maîtreſſe, lors même qu'elle ne parloit pas. On juge bien que la viſite fut courte, & la converſation peu animée. Les deux maîtreſſes ſe retirerent fort mécontentes. Elles ne ſe croyoient pas moins aimables ; mais elles penſoient que chacun des deux amans, en recouvrant le ſens qui lui manquoit, étoit devenu plus fier ; & l'on ſe dit très-froidement adieu de part & d'autre.

Mais les deux freres ne purent renfermer leur dépit ; ils allerent trouver leur officieux Médecin, lui firent des plaintes ameres ſur leur guériſon, ſe fâcherent contre lui ; & celui-ci étant tombé dans la plus grande rêverie, garda un profond ſilence, qu'il rompit enfin par ces mots prononcés flegmatiquement : » Tant il eſt vrai qu'en

» multipliant autour de l'homme les » moyens de jouir, on n'ajoute pas » toujours à ſon bonheur ! «

Cette réflexion philoſophique, à laquelle ils ne s'attendoient pas, mit les deux freres dans une colere épouvantable. Plaiſante maniere de nous conſoler, s'écrierent-ils, que de nous débiter une froide moralité qui ne rendra jamais à nos maîtreſſes ni la beauté ni l'eſprit !

Ils le quitterent, & ils coururent chez le Juriſconſulte mon ami, pour ſavoir s'ils n'étoient pas fondés à attaquer cet homme-là en Juſtice, & à demander de forts dommages & intérêts ; car enfin, diſoient-ils, il nous a fait plus de mal que s'il nous avoit fait perdre notre fortune. On ſe doute peut-être de la réponſe du Juriſconſulte : il leur dit que la Loi n'avoit pas prévu le cas où ils ſe trouvoient ; & les deux freres ſortirent auſſi mécon-

tens de lui, que s'il avoit donné à chacun un ſens de plus.

Ils firent beaucoup de bruit en ſe retirant; ils s'en allerent, criant partout qu'il n'y avoit plus de juſtice parmi les hommes; & ils accuſoient tout haut de barbarie leur Médecin, qui, de ſon côté, les accuſoit d'ingratitude. Pour moi, cette aventure me jeta dans de grandes réflexions; & je finis par dire tout bas: Bon Dieu! ſi jamais je me trouve dans la ſituation où étoient ces bonnes gens, préſervez-moi des Médecins.

CONSTANCE,

OU

LE REPENTIR VERTUEUX,

ANECDOTE.

CONSTANCE naquit à Paris de parens fort pauvres. Il ſembloit que la nature eût voulu la venger de la fortune : elle lui donna la beauté. Mais ce don précieux, en procurant à une jeune perſonne des moyens de bien-être, multiplie auſſi autour d'elle les dangers : elle étoit née dans la pauvreté, cela ſuppoſe une éducation négligée : elle étoit jolie, par conſéquent expoſée aux regards & aux pourſuites : elle vivoit à Paris, c'eſt-à-dire au milieu de toutes les ſéductions, ſur un vaſte théâtre où l'on ſent ſi bien les privations par le ſpectacle des jouiſſances. On conçoit combien, dans une

pareille poſition, il faut de courage pour ne pas déſirer les richeſſes, ou de bonheur pour les acquérir innocemment. Ce courage & ce bonheur manquerent à Conſtance : elle ne put éviter tant d'écueils, ou plutôt elle ne les apperçut qu'après ſon naufrage. Le mauvais ſuccès d'une premiere foibleſſe en néceſſite une ſeconde ; & bientôt on ne regarde plus au nombre. On a peint l'honneur comme

Une Iſle eſcarpée & ſans bords,
Où l'on ne rentre plus dès qu'on en eſt dehors.

On pourroit ajouter qu'une fois dehors, en être à cent lieues ou à quelques milles, eſt à-peu-près la même choſe. Dès qu'on eſt en chemin, on ne s'arrête plus ; & l'on ſemble ſe conſoler, en ſe diſant : On ne perd qu'une fois l'honneur.

Les aventures de Conſtance firent du bruit ; elle occupoit toutes les bou-

ches de la Renommée galante. Sa beauté la faiſoit déſirer, & ſon eſprit rendoit ſon commerce agréable. Sa courſe fut auſſi brillante que rapide. Conſtance avoit un caractere à tout approfondir, quand par l'état dans lequel elle vivoit, elle n'eût pas ſenti cette ivreſſe qui ôte la faculté de réfléchir. Conſtance avoit reçu de la nature une de ces imaginations vives & ardentes, propres à exagérer les vices comme les vertus. Rien ne réprimoit ſes déſirs; rien ne faiſoit obſtacle à ſes jouiſſances. Mais elle poſſédoit auſſi des qualités précieuſes: elle avoit de la ſenſibilité, & même de la franchiſe: elle aimoit à donner, non pas pour dépenſer, mais pour être utile: ſes préſens, en un mot, venoient de ſa bienfaiſance, & non de ſa prodigalité.

Au milieu de ſa carriere trop peu édifiante, Conſtance devint mere d'une fille bien digne de la pitié des cœurs

ſenſibles. Cette innocente créature étoit rejetée par les lois ; & quand les lois l'abandonnoient, nul protecteur, perſonne au monde n'étoit dans le cas de la réclamer : elle demeurera ſans aſile, ſi elle eſt repouſſée du ſein maternel. Mais ſi cette enfant étoit fondée à lui reprocher ſa naiſſance illégitime, ſa mere ne voulut pas du moins qu'elle eût à lui reprocher un abandon plus criminel encore. Elle fit choix d'une nourrice, & lui confia Lucette ; c'eſt ainſi qu'on nommoit ſa fille. Le tourbillon qui l'entraînoit, ne l'empêcha pas de lui donner ſes ſoins, ou tout au moins ſon attention. Elle avoit voulu l'envoyer à la campagne, non pour l'éloigner d'elle, mais pour lui faire reſpirer un air plus ſain. Pluſieurs fois par ſemaine il lui venoit des nouvelles ; ou ſi elles n'arrivoient point, elle alloit les chercher elle-même. Rien ne fut négligé de ce qui

étoit néceſſaire à ſa ſanté ou à ſon éducation. Mais à meſure qu'elle avançoit en âge, Conſtance ſentoit des inquiétudes qu'elle ne pouvoit vaincre. Que dis-je ? dès le moment où elle étoit devenue mere, il s'étoit fait une révolution dans ſon ame. La tendreſſe qu'elle ſentoit pour ſa fille, lui inſpira de ſérieuſes réflexions ſur le ſort qu'elle avoit à lui faire. Elle commença à s'effrayer du déſordre de ſa conduite, en ſongeant que ſa fille en partageroit la honte. Mais, quoi ! ſi elle alloit tomber dans les mêmes fautes, & juſtifier par ſon inconduite le préjugé qui la flétrit injuſtement ? Cet effroi la pourſuivoit par-tout, & troubloit tous ſes plaiſirs. Enfin, ſoit que l'amour maternel, devenu la paſſion dominante, la ſeule paſſion de ſon cœur, l'eût changée entiérement ; ſoit qu'elle n'eût eu beſoin que d'avoir à réfléchir un moment ſur ſon genre de

vie pour le déteſter, elle s'indigna contre elle-même. Elle fit plus : j'ai dit que Conſtance étoit capable d'une réſolution ferme, & même d'une action courageuſe ; mais on ne s'attend pas au projet qu'elle a oſé concevoir. Elle avoit un peu de fortune ; elle la mit en valeur : elle réaliſa tous les effets qui lui étoient reſtés, rompit toutes ſes liaiſons, & s'éloigna même de Paris, pour tâcher d'être oubliée. Dès le moment où elle jugea que ſes traits pourroient s'imprimer dans la mémoire de Lucette, elle ceſſa de la voir, pour n'en être pas reconnue. Elle ſut, de loin comme de près, pourvoir à tous ſes beſoins. Bientôt elle feignit de diſparoître tout-à-fait ; & une perſonne qui lui étoit acquiſe par l'amitié, ou qu'elle acheta par ſes bienfaits, la remplaça dès-lors auprès de Lucette. Enfin, quand celle-ci eut atteint l'âge de puberté, elle fut appelée à Paris,

chez ſon prétendu bienfaicteur, qui n'étoit que l'agent de Conſtance.

A peine y fut-elle arrivée, que ſa mere s'y rendit auſſi, mais ſans ſe faire connoître à ſa fille. Ce n'étoit plus cette Nymphe brillante qui ſavoit relever ſa beauté naturelle par toutes les ſéductions de la parure : une groſſiere cornette cachoit ſa belle chevelure aplatie ; de gros ſouliers bleſſoient ſes pieds délicats, & un juſte de groſſe laine déroboit à tous les yeux la fineſſe de ſa taille. Enfin la belle Conſtance, déguiſée en Payſanne, vint ſe préſenter pour ſervir la jeune perſonne ; & comme elle avoit averti le prétendu bienfaicteur, celui-ci l'accepta ſur l'heure, & prépara un appartement pour Lucette & pour la fauſſe Suivante. Pourſuivie par le ſouvenir & le regret de ſa vie paſſée, Conſtance vouloit ſauver Lucette du piege où elle s'étoit laiſſée prendre

elle-même. Elle ne voulut confier qu'à ſoi-même l'emploi de veiller ſur ſes jours & de guider ſa jeuneſſe. Par ſes propres fautes, elle croyoit avoir perdu le droit de lui parler de vertu; mais, à la faveur de ſon déguiſement, elle eſpéroit obtenir de nouveaux titres auprès d'elle. En prenant cette nouvelle réſolution, elle avoit totalement changé ſes ſentimens: elle s'aſſujettit à tous les devoirs de l'état qu'elle venoit d'embraſſer: elle rempliſſoit en un mot, auprès de Lucette, les fonctions du dernier domeſtique. L'amour-propre étoit chez elle un ſentiment que le remords & l'amour maternel venoient d'éteindre ſans retour.

Conſtance ne tarda pas à gagner la confiance de Lucette; ſon amitié étoit ſi tendre & ſi empreſſée! Lucette ne lui cachoit aucune de ſes penſées, & la fauſſe Suivante avoit ſoin de l'éclairer par ſes avis, mais ne l'attriſtoit

jamais. Elle avoit ſenti qu'il falloit lui plaire d'abord, pour parvenir enſuite à lui être utile. Vint le moment enfin où le déſir parla au cœur de Lucette. Ce fut alors que cet amour maternel qui maîtriſoit l'ame de Conſtance, lui donna les plus vives inquiétudes. Elle redoubla de ſoins & de zele. Mais en ne perdant pas de vue une ſeule de ſes actions, elle ſembloit toujours lui donner des ſoins, ſans avoir jamais l'air de l'obſerver. Elle cauſoit fréquemment avec elle, même ſur l'amour; elle évitoit également de l'inſtruire trop, & de la tenir trop dans l'ignorance. Lucette étoit jolie; les ſoupirans rôderent bientôt autour d'elle. Mais ſa mere veilloit ſur elle, ne dormoit plus; & la funeſte expérience que ſes fautes lui avoient acquiſe, elle ſut l'employer au moins à dérober ſa fille aux dangers qui la menaçoient. Si elle s'appercevoit quel-

quefois que le péril augmentoit, elle alloit ſe cacher un moment, pour donner un libre cours à ſes larmes. Comme ſon cœur étoit agité! Elle craignoit à chaque inſtant que le Ciel ne voulût punir ſes fautes par celles de ſa fille.

Dans la foule des amans qui couroient après Lucette, & qui n'héſitoient point à ſe déclarer (car il n'y avoit rien chez elle ni autour d'elle qui pût leur en impoſer), on diſtingua deux jeunes gens plus aimables ou plus empreſſés. L'un d'eux, né de parens fort riches, s'adreſſa un jour à Conſtance, & lui fit, pour Lucette, des propoſitions qui alarmerent ſon cœur maternel. Elle en connoiſſoit le danger, car elle y avoit ſuccombé autrefois. Cet amant offroit de donner à la jeune perſonne une maiſon brillante, un équipage, & tout ce qui peut ſéduire un jeune cœur. Conſtance

étoit loin de ſeconder ce projet ; mais elle crut qu'il y avoit plus de danger à le taire à Lucette, qu'à le lui déclarer. Elle ſavoit trop que le jeune homme trouveroit bien, ſans elle, le moyen de faire parvenir ſes offres. En les portant elle-même, elle eſpéroit prémunir Lucette contre la ſéduction, ou pénétrer au moins les diſpoſitions de ſon cœur. Lucette, lui dit-elle un jour, ce jeune homme qui nous a ſaluées hier (en faiſant le portrait du jeune homme) vous aime (à ce mot Lucette rougit), & il m'a chargée pour vous de propoſitions très-avantageuſes. Son état ne lui permet point de vous donner ſa main ; mais, voici ce qu'il vous offre pour vous en dédommager. Alors Conſtance fit exprès à Lucette la peinture la plus ſéduiſante du ſort qu'on lui deſtinoit. Mais ayant cru lire un moment dans ſes yeux que ſon cœur étoit prêt à s'émouvoir, une ten-

dre frayeur la précipite dans ſes bras : Ma chere enfant, s'écrie-t-elle en fondant en larmes ! Qu'avez-vous, ma bonne, lui dit Lucette toute effrayée ? Lucette, répondit Conſtance avec une voix entrecoupée de ſanglots, ma chere Lucette ! craignez de tomber dans le piege qu'on tend à votre jeuneſſe. En courant après les plaiſirs, croyez que vous ne rencontreriez que la honte & les remords. Vous en avez un exemple effrayant, ma chere Lucette ! & je ne craindrai pas de vous le citer ici, parce que ce n'eſt pas l'orgueil que j'ai beſoin de vous inſpirer, l'exemple de votre malheureuſe mere... Ce mot ne put échapper à Conſtance, ſans que ſon cœur ne ſe ſentît déchirer : mais Conſtance avoit renoncé à elle-même, & ne vivoit plus que dans ſa chere Lucette. Après un long ſoupir qu'elle ne put étouffer, rappelant toute la fermeté de ſon ame, elle oſe lui

préſenter le tableau le plus énergique des égaremens de ſa mere, de la violence de ſes remords, & de ſa fin déplorable (car Lucette ſe croyoit orpheline). Ce tableau lui fait verſer un torrent de larmes. Conſtance profite de cet attendriſſement, la preſſe dans ſes bras, & lui fait jurer de vivre toujours fidelle à la vertu. Il n'en coûta rien à Lucette pour prononcer ce ſerment, car ſon cœur étoit honnête & ſenſible : & ce ſerment fit tant de plaiſir à ſa malheureuſe mere !

Quelques jours après, elle haſarda devant Lucette l'éloge d'un jeune homme qu'elle avoit remarqué, plus amoureux, & par conſéquent plus timide que tous ceux qui venoient offrir leur hommage. C'étoit l'enfant d'une famille honnête, mais nullement remarquable par le rang ni par les richeſſes. Sa phyſionomie avoit intéreſſé Conſtance ; elle avoit cherché à

le connoître ; & contente du réſultat de ſes recherches, elle lui avoit laiſſé un libre accès auprès de Lucette. Elle s'apperçut avec joie qu'il prenoit fort bien auprès de ſa chere éleve ; & enfin, quand elle crut les choſes aſſez avancées, Lucette, lui dit-elle, il faut enfin faire un choix. Voilà deux rivaux qui ſe diſputent ta poſſeſſion. L'un ne veut être que ton amant, mais il eſt riche : l'autre veut devenir ton époux, mais il eſt pauvre. Ah ! ma bonne, s'écria Lucette ! je ſuis sûre que je vais vous plaire, que je vais vous répondre ſelon vos déſirs : c'eſt le jeune homme pauvre que je choiſis. Conſtance l'embraſſa en pleurant de joie. Elle ne perdit pas un moment. Sa tendreſſe avoit tout diſpoſé pour laiſſer à ſa fille une dot aſſez honnête ; les parens du jeune homme conſentirent au mariage de leur fils ; & Conſtance conduiſit à l'autel les deux époux. Le mari de Lu-

cette étoit devenu le fils de Conſtance; il eut part comme elle à ſa tendreſſe. Elle ne négligea rien pour en faire un homme aimable : elle vouloit qu'il eût de quoi plaire à ſa jeune compagne; perſuadée qu'il eſt plus facile à une femme d'avoir de l'honnêteté, quand elle eſt heureuſe.

Conſtance, après cela, ne crut pas encore avoir acquis le droit de ſe repoſer. Ses bons conſeils & ſa vigilance avoient fait de Lucette une fille ſage; elle crut devoir en faire une femme vertueuſe. L'aſcendant qu'elle avoit pris ſur elle, & même ſur ſon époux, facilita ſon projet. Non, jamais dans l'ivreſſe de l'âge & des paſſions, les jouiſſances ſans nombre qu'on avoit prodiguées à ſa beauté, & qu'elle n'avoit achetées qu'au prix de ſon innocence, n'avoient valu un ſeul inſtant des délices qu'elle goûtoit alors à voir marcher ſa fille dans le chemin

de la vertu. La fidélité & la tendreſſe de Lucette faiſoient moins de plaiſir à ſon époux, tout amoureux qu'il étoit, qu'elles n'en faiſoient à Conſtance. Cette tendre mere la remercioit ſans ceſſe de ſa conduite irréprochable; il ſembloit que la vertu de Lucette fût moins un bonheur pour elle-même, qu'un bienfait pour ſa mere: bienfait qu'elle payoit du plus tendre amour. Elle ne ſongeoit plus à l'état brillant qu'elle avoit tenu autrefois; &, à tous les triomphes de ſa jeuneſſe imprudente, elle eût préféré l'humiliation où elle vivoit alors; elle ſembloit ſe conſoler de tout, en diſant: Ce que j'ai enduré, ma fille n'aura point à le ſouffrir, parce qu'elle n'aura point de fautes à expier. Combien de fois à genoux au pied de ſon lit, les yeux levés vers le Ciel, & baignés de larmes, s'écria-t-elle avec un épanchement de joie: Grand Dieu! que je te

remercie de ta clémence ! je n'aurois jamais cru mériter encore d'être heureuſe, & je le ſuis !

Il ne manquoit plus enfin à Conſtance que de faire de Lucette une mere tendre. Mais pour cet article, elle s'en repoſa ſur la nature, & ſur la ſenſibilité de ſa fille. Conſtance n'avoit plus rien à déſirer. Auſſi, comme ſi elle n'avoit vécu que pour ſa fille, quand elle n'eut plus rien à faire pour ſon bonheur, elle fut attaquée d'une maladie mortelle. Lucette lui prodigua en vain les plus tendres ſoins. Quand Conſtance vit qu'elle touchoit à ſon dernier moment, elle fit venir Lucette auprès de ſon lit ; & l'appelant, pour la premiere fois, du tendre nom de fille : Il faut enfin nous quitter, lui dit-elle avec attendriſſement. Je meurs. Mais vous êtes heureuſe ; mais vous m'avez aimée : tous mes vœux ſont remplis. Lucette demeuroit muette de

douleur. Ma chere enfant, continua Conſtance, de quel amour m'avez-vous aimée ? — Ah ! de l'amour qu'inſpire la plus tendre mere. Hé bien, reprit Conſtance avec un profond ſoupir, votre cœur m'avoit devinée ! Vous voyez cette malheureuſe mere dont j'ai tremblé de vous voir ſuivre les traces. J'ai oſé vous citer ſon exemple effrayant, pour vous empêcher à jamais de devenir coupable & malheureuſe comme elle. Je crois avoir réuſſi ; je quitte la vie ſans regret. Qu'on ſe peigne la ſituation de Lucette qui retrouve ſa mere au moment où elle va pour jamais s'en ſéparer. Elle ſe jette dans ſes bras, l'arroſe de larmes, & lui demande cent fois pardon de l'avoir méconnue. Il m'en a coûté, ma chere enfant, reprit Conſtance, non pour te rendre des ſoins, mais pour te cacher ce que j'étois. Je ſuis bien payée de tous mes ſacrifices.

Adieu. Je m'étois rendue indigne du titre de mere, mais je l'ai mérité par ma tendreſſe; & j'oſe t'appeller ma fille en mourant.»

A peine avoit-elle prononcé ces mots, qu'elle expira dans les bras de Lucette. Elle laiſſa un exemple des prodiges que peut enfanter l'amour maternel, & prouva que ſi l'honneur, une fois perdu, ne peut plus ſe recouvrer, il eſt toujours temps de retourner à la vertu.

LA JALOUSIE BIEN CORRIGÉE,

ANECDOTE.

SAINT-MÉRICE, né avec le goût des voyages, viſita, ou du moins courut bien des pays: il voyageoit en François. Il finit ſes courſes par l'Italie. Là, plus jaloux de s'amuſer que de s'inſtruire, les monumens des vieux Romains l'occupoient bien moins que les charmes des jeunes Romaines; il paſſoit beaucoup moins de temps à conſulter les Savans & les Artiſtes, qu'à gagner des Duegnes ſéveres, & à tromper de vieux jaloux; enfin ſes mémoires ſur ſes voyages, ſe réduiſoient à-peu-près à la liſte de ſes bonnes fortunes.

Son cœur, qui voyageoit beaucoup plus ſouvent que lui, parut enfin ſe fixer. On a beau ne chercher que des

conquêtes, on finit par ſe laiſſer enchaîner : arrive le moment d'aimer, & l'amour finit le regne de la fatuité comme de la coquetterie. C'eſt à Camille qu'il étoit réſervé de ſubjuguer Saint-Mérice. Camille avoit à peine quinze ans ; mais dans le pays où elle étoit née, la nature ne croit jamais avoir du temps à perdre ; on y aime le plutôt & le plus tard poſſible : dans ces climats moins propres à la coquetterie, une jeune perſonne y ſent l'amour avant d'avoir le projet de l'inſpirer.

Camille étoit une brune des plus piquantes ; ſa taille étoit médiocre, mais des mieux faites. J'ignore ſi elle deſcendoit de cette fameuſe Italienne nommée Camille, qui couroit ſur les épis ſans les courber ; mais il ſemble qu'elle auroit pu en faire autant, tant elle étoit ſvelte & légere : de grandes paupieres noires s'abaiſſoient de temps en temps ſur les plus beaux yeux du monde,

monde, comme pour en tempérer l'éclat; ſa bouche qui n'étoit un peu grande que pour laiſſer voir les plus belles dents poſſibles, étoit fraîche, amoureuſe, & rien ne pourroit exprimer le ſourire qui en ſortoit. Enfin toute la perſonne de Camille formoit un de ces enſembles qu'on n'admire pas, mais qui enflamment d'abord.

C'eſt dans une Egliſe que Saint-Mérice la vit pour la premiere fois; les agréables à Rome vont dans les Egliſes, comme ceux de Paris vont à l'Opéra. Après l'y avoir vue une fois, il ne faut pas demander s'il y revint. La vue de cette belle avoit allumé ſes ſens, comme à l'ordinaire; mais, ce qui arrivoit alors pour la premiere fois, le charme avoit paſſé juſqu'à ſon cœur. Il fit parler ſes yeux, qu'on entendit à merveille. Dans cette contrée, où les ſurveillans & les jaloux empêchent ou abregent ſi fort les converſations amou-

reuſes, le langage des yeux eſt bien perfectionné. Un coup-d'œil propoſe le cœur, la main, la fortune; un coup-d'œil accepte, & indique preſque les moyens de réuſſir. On y fait mieux: le temps des épreuves que la beauté impoſe aux amans eſt fort limité; les préliminaires n'y traînent jamais en longueur; & comme la difficulté de s'entretenir eſt là plus grande qu'ailleurs, une belle veut bien travailler elle-même à ſurmonter les obſtacles. Par-tout où l'amour eſt eſclave, il eſt auſſi plus compatiſſant; & il vaut encore mieux qu'une belle faſſe les avances, que ſi perſonne ne les faiſoit.

Ce code galant étoit déjà familier à Saint-Mérice. Il ſavoit que ſouvent en ſortant d'un lieu public, vos yeux avoient à peine dit J'aime, qu'un meſſage amoureux venoit vous annoncer que vous aviez plu. C'eſt ce qui lui arriva juſtement la ſeconde fois qu'il

eut parlé des yeux à Camille. Dès qu'il ſut qu'il pouvoit oſer; les concerts nocturnes, les déguiſemens, les eſcalades, il épuiſa tout l'arſenal amoureux, & ce ne fut pas en vain. Camille vivoit dans l'eſclavage le plus rigoureux; double raiſon pour s'en affranchir. Enfin, malgré tous les obſtacles, les perſécutions, les grilles, les verroux, nos deux amans parvinrent à ſe donner l'anneau; c'eſt un uſage introduit chez les Peuples Italiques, qui en donnant aux parens le droit de refuſer leur conſentement à leurs filles, donnent à celles-ci la faculté de s'en paſſer.

Saint-Mérice & Camille, devenus époux, réſolurent de quitter un pays où ils ne pouvoient s'aimer librement, & ils ſe déciderent à venir en France. Ils arrangent tout pour leur départ, & voilà nos deux époux qui s'acheminent vers Paris. Avant de les montrer ſur

TAYLOR INST. OXFORD

ce nouveau théâtre, j'ai beſoin de réclamer la confiance de mes Lecteurs, qui ſeront tentés de trouver romaneſques & fabuleux, les détails que je vais leur raconter. Pour conſerver de la vraiſemblance aux amours de Camille, j'ai beſoin d'avertir que les mœurs italiennes ne reſſemblent nullement aux uſages pariſiens; qu'en Italie, l'amour eſt toujours plus éloigné de l'indulgence que de la tyrannie; qu'il y eſt moins eſclave des bienſéances; & que ſi l'on peut dire qu'à Paris on aime mieux, il faut confeſſer auſſi qu'en Italie on aime davantage.

Mais cette liberté que Saint-Mérice & Camille étoient venus chercher en France, ils ne devoient pas ſi-tôt en jouir. Le fort de Saint-Mérice dépendoit d'un vieux oncle qui jouiſſoit à Paris d'une très-grande fortune : ſon nom étoit Saint-Géran. Il aimoit ſon neveu, mais il étoit impérieux & opi-

niâtre ; & s'il avoit ſu que Saint-Mérice ſe fût marié ſans ſon aveu, il n'auroit pas manqué de le déshériter. Ce dernier le connoiſſoit trop pour en courir le riſque. Auſſi en arrivant à Paris, il prit toutes les précautions imaginables pour lui dérober cet important ſecret. Mais la jalouſe Camille n'étoit pas d'humeur de ſe ſéparer de Saint-Mérice : il fallut choiſir un appartement aſſez ſpacieux & aſſez commode pour pouvoir y loger Camille, & avoir l'air d'y vivre en garçon. Cette cohabitation qui faiſoit grand plaiſir à Camille, ne ſuffiſoit point pour guérir ſes inquiétudes amoureuſes. Saint-Mérice étoit obligé de ſortir, & elle ne pouvoit l'accompagner. Cette gêne la mettoit au ſupplice. Enfin elle n'a point de repos qu'elle n'ait imaginé un moyen pour ſuivre par-tout ce qu'elle aime. Ce moyen, Meſdames, n'eſt pas facile à deviner ; & quand vous l'auriez

trouvé, avec le déſir d'en faire uſage, je doute que vous euſſiez pu vous y réſoudre : c'eſt ici, encore une fois, que j'ai beſoin de dire à mes Lecteurs que je peins des mœurs étrangeres.

Un jour que Saint-Mérice étoit rentré de bonne heure (ce qui lui arrivoit ſouvent pour éviter les reproches, Camille le prit par la main, & le regardant tendrement : Mon ami, lui dit-elle, j'euſſe été trop heureuſe, ſi avec le bonheur de poſſéder ton amour, j'avois eu la liberté d'en jouir publiquement ; la fortune, ton intérêt s'y oppoſent ; il faut bien que mon cœur y renonce. Mais quand tu es forcé d'aller te montrer dans la ville, c'eſt malgré toi ſans doute que tu me quittes ; tu dois donc pardonner, ſi j'ai rêvé au moyen de guérir mes ennuis (elle n'oſa dire, mes craintes). Quelque étrange que ce moyen te paroiſſe, j'eſpere que ta tendreſſe voudra bien

y ſouſcrire ! il m'eſt inſpiré par l'amour (elle pouvoit ajouter, & par la jalouſie.)

Saint-Mérice la pria de s'expliquer, & Camille continua ainſi : Quand tu ſors, mon ami, un domeſtique ſuis tes pas ; tandis que je pleure ici ton abſence ; ce domeſtique t'accompagne par-tout ; il te voit, t'entend, tu lui parles quelquefois.... ſon bonheur me fait envie : Saint-Mérice, j'en jouirois ſi tu voulois.... Perſonne ne me connoît ici.... laiſſe-moi prendre ſes habits : que je puiſſe t'accompagner en tout lieu. Je te ſerai par-tout ailleurs un ſerviteur auſſi obéiſſant que je te ſuis ici maîtreſſe & épouſe fidelle.

Qu'on ſe figure la ſurpriſe de Saint-Mérice. Quoiqu'il fût touché de cette nouvelle preuve d'amour, il repréſenta à Camille les dangers d'un projet auſſi haſardeux ; mais elle lui jura ſi fort que ſa bouche ni ſes yeux ne le trahiroient

jamais, lui parla ſi tendrement, & lui fit tant de careſſes ! elle employa juſqu'aux larmes, car elle ne déſiroit rien foiblement. Enfin Saint-Mérice fut obligé de céder, & de donner les mains à ce bizarre projet. Ce ne fut pas ſans beaucoup de peine qu'il y conſentit. Sans doute il avoit de la répugnance à faire ſon valet de ſa maîtreſſe & de ſa femme; mais peut-être auſſi étoit-il un peu fâché d'en faire un eſpion de ſa conduite. Saint-Mérice étoit amoureux, mais il étoit François; il aimoit ſa liberté; & plus d'une fois il s'étoit plaint de la jalouſie de Camille, bien qu'il fût charmé de ſon amour.

Quoi qu'il en ſoit, ſon projet ne fut pas plutôt adopté, qu'il fallut s'occuper de l'exécution. On lui fait bien vîte un habit, & voilà Camille en Jockey. Oh ! comme elle fut enchantée de ſa métamorphoſe, la premiere fois qu'elle ſortit avec Saint-Mérice ! On

ſe doute bien qu'il avoit ſoin d'adoucir ſon ſervice autant qu'il étoit poſſible, mais on eût dit que Camille avoit ſuivi un Maître toute ſa vie. Cependant ce plaiſir étoit ſouvent empoiſonné. Elle ſervoit Saint-Mérice à table; & ſi elle étoit attentive à tous ſes beſoins, elle ne l'étoit pas moins à ſes propos, à ſes réponſes, à ſes regards même & à ceux qu'on lui adreſſoit. Quoique Saint-Mérice s'obſervât, la jalouſie de Camille étoit ſi inquiete, qu'il falloit bien peu de choſe pour l'alarmer. Souvent même on s'appercevoit de ſon humeur, quoiqu'on fût loin d'en ſoupçonner la cauſe.

L'amoureux Jockey ne négligeoit rien qui eût rapport à ſon ſervice; il n'oublioit pas le moindre détail; il donnoit même des ſoins à ceux qu'il voyoit aſſis auprès de ſon maître, ſurtout ſi c'étoit un homme ou quelque vieille femme. Mais malheur à la jeune

ou jolie perſonne qui, placée à côté de Saint-Mérice, ſe ſeroit permis quelques agaceries ! Elle auroit bien pu mourir ou de faim, ou de ſoif, que le jaloux ſerviteur ne lui auroit offert ni un morceau de pain, ni un verre d'eau.

Rien n'humilioit Camille. Saint-Mérice eût voulut l'empêcher au moins de monter derriere la voiture ; mais Camille avoit voulu s'y ſoumettre, & avoit ſupplié ſon amant de pas s'y oppoſer. Comme cet emploi lui fourniſſoit l'occaſion de lui donner la main ſoit pour monter, ſoit pour deſcendre, c'étoit, diſoit-elle, un plaiſir dont elle eſpéroit qu'on ne voudroit pas la priver. C'eſt ainſi qu'elle ſavoit ſi bien motiver ſes volontés, qu'il falloit les adopter comme des lois auſſi juſtes que raiſonnables.

Un ſouper qui n'avoit pas fait plaiſir à Camille, faillit occaſionner un éclat.

Elle avoit vu ou cru voir une jeune veuve adreſſer de tendres regards à Saint-Mérice, qui y répondoit par un ſourire gracieux; & après le ſouper, Saint-Mérice dit à ſon Jockey de ſe retirer, parce que de la ſoirée il n'auroit plus beſoin de lui. Cet ordre, joint aux ſoupçons qu'elle avoit déjà, confirma Camille dans l'idée que Saint-Mérice craignoit un témoin importun. Son imagination fit du chemin. Elle exagéra, interpréta tout ce qu'elle avoit vu ou entendu, & elle conclut que la veuve & Saint-Mérice étoient d'intelligence pour la tromper. La tête de Camille s'enflamme; elle n'eſt plus la maîtreſſe de ſes tranſports jaloux, & elle ſe propoſe, pour confondre ſon infidelle, d'exécuter un projet qu'elle ſeule pouvoit concevoir. Au lieu de rentrer auſſi-tôt, elle attendit dans la rue le moment du départ. Quelque temps après elle vit arriver un fiacre

vide qui pouvoit fort bien être pour la veuve, car elle n'avoit pas de voiture. Elle n'examine plus rien ; elle veut les ſuivre, car elle ne doute point que Saint-Mérice ne reconduiſe ſa nouvelle conquête. Mais il fait clair de lune ; elle craint d'être reconnue.... Son parti eſt pris, quel qu'en ſoit le danger, l'énergie des paſſions centuple les forces du corps ; par elles on vient à bout de tout, parce qu'on ne redoute rien. On a vu que Camille étoit ferme & hardie dans ſes réſolutions ; en voici une nouvelle preuve qui ne le cede point aux premieres. Elle aborde le Cocher, le gagne à force d'argent, s'affuble d'une large redingotte qu'il avoit, & monte ſur ſon ſiege pour mener elle-même la voiture. Un moment après, deſcend en effet Saint-Mérice ; mais la perſonne qu'il reconduit n'eſt pas la jeune veuve ſi formidable ; c'eſt une vieille, très-vieille

femme, incapable de donner de la jalouſie, même à Camille; celle-ci ſentit alors qu'elle avoit fait une étourderie, mais il n'étoit plus temps de reculer. Elle prit les rênes en main, & s'achemina vers la rue qu'on venoit de lui indiquer. Ce ne fut pas ſans peine qu'elle y arriva. Elle regarda comme fort mal employé l'argent qu'elle venoit de donner; & elle ſe promit bien de ne jamais conclure aucun marché avec un Cocher de fiacre, avant de ſavoir à coup sûr quelle femme il doit mener.

La courſe finie, tandis que Saint-Mérice donnoit la main à ſa Dame juſqu'à ſon appartement, Camille ſe mit à rendre au Cocher qui avoit toujours ſuivi ſa voiture, & ſa redingotte & ſon ſiege. Mais Saint-Mérice perdit ſi peu de temps pour remettre la vieille Dame chez elle, qu'il arriva juſte au moment où Camille & le Cocher changeoient d'habits. Il s'approcha

pour éclaircir cette aventure, & il reconnut Camille, qui ne pouvant ſe tirer d'affaire autrement, & voulant éviter un éclairciſſement très-peu néceſſaire, ſe hâta de lui dire qu'elle lui raconteroit tout.

Quand ils furent de retour chez eux, Camille avoua tout en effet. Mais avec quelle tendreſſe elle demanda pardon de ſon extravagance ! c'eſt ainſi qu'elle qualifioit elle-même cette lubie. Telle étoit Camille : ſi ſes ſoupçons tyranniſoient ſon amant, comme ſon cœur ſavoit le rendre heureux ! ſes tranſports amoureux effaçoient bien les torts de ſa jalouſie. Enfin Saint-Mérice qui aimoit toujours Camille, lui faiſoit de juſtes reproches ; mais il convenoit qu'il n'avoit jamais été ſi tourmenté, ni ſi heureux. Cependant il lui repréſenta les dangers d'une jalouſie auſſi effrénée ; & Camille lui promit d'être plus raiſonnable.

A la fin le vieux oncle mourut. Saint-Mérice devenu riche & indépendant, renouvela, avoua publiquement ſon mariage; & Camille n'ayant plus rien à déſirer, pouvant ſuivre par-tout ſon époux, ſe crut guérie de ſes terreurs. Mais c'étoit un feu qui couvoit ſous la cendre, & qui fut encore ſujet à plus d'une exploſion. Cependant Saint-Mérice la prêcha tant, elle eut d'ailleurs dans ſon nouveau genre de vie tant de ſujets de diſtraction, que ſa jalouſie devint moins bruyante. Elle forma des liaiſons d'amitié; elle vit les Spectacles, connut les Bals: d'ailleurs l'habitude de voir le monde & de vivre à Paris lui fit regarder comme un devoir ſacré ce qu'on appelle politeſſe. Elle s'aſſervit aux bienſéances, & garda à Saint-Mérice un amour plus confiant. Mais, l'amour! eſt-ce bien là le mot que je devois employer? eſt-ce à la raiſon qu'il faut attribuer le change-

ment de Camille ? Hélas ! je dois avouer que non. Elle laiſſa ſortir, il eſt vrai, Saint-Mérice ſur ſa bonne foi ; elle reçut à ſa table des femmes charmantes, ſans témoigner les moindres alarmes : les longues abſences, même nocturnes, de Saint-Mérice ne lui arrachoient plus aucun reproche ; elle lui permit d'être poli, galant même envers tout le monde ; mais, puiſqu'il faut le dire, elle ceſſa d'être jalouſe de Saint-Mérice, parce qu'elle ceſſa de l'aimer ; car on prétend qu'elle forma de ſon côté pluſieurs intrigues galantes ; qu'elle eut enfin ce qu'on nomme des goûts, des fantaiſies : en un mot, ſi, par l'habitude de vivre dans cette Capitale, elle vint à bout de ſe guérir de ſa jalouſie, elle y perdit auſſi ſon amour, pluſieurs vertus. . . . ; & c'eſt ainſi qu'on ſe corrige à Paris.

LES AFFICHES,

CONTE IMITÉ DE L'ALLEMAND.

On ſonnoit la premiere meſſe au Couvent de..... — Quoi ! déjà ſept heures, s'écria Louiſe !.... & il n'eſt pas encore venu ! Elle ne ſavoit plus à quoi s'occuper ; le déjeûner étoit prêt. Elle veut ſe mettre à ſon filet, l'inquiétude enchaîne ſes doigts. Elle quitte l'ouvrage, prend un livre.... mais ce ne ſont tout au plus que des caracteres qui ſe peignent à ſes regards.

On devine que Louiſe aimoit. Elle attendoit Dorval, qui étoit arrivé la veille à minuit d'un voyage de quelques ſemaines. Dorval a coutume de venir déjeûner avec Louiſe & ſa mere, & il ne paroît pas aujourd'hui. Toute autre que Louiſe auroit trompé le temps à l'aide de ſon miroir. On auroit

tâché d'être bien jolie ; depuis que Dorval étoit parti, on ne l'avoit pas été. Pour qui développera-t-on ſes charmes, ſi ce n'eſt pour ſon amant ? C'eſt ainſi que la vanité auroit un peu calmé les impatiences de l'Amour. Mais Louiſe n'eſt point vaine ; elle eſt belle & ſimple comme une roſe qui s'entr'ouvre aux premiers rayons du jour.

Mais quel obſtacle retient Dorval ? La fatigue ſeroit-elle la cauſe de ce retard ? Le voyage étoit long ; il ne s'eſt peut-être pas aſſez ménagé en revenant vers ſa Louiſe. Louiſe ſentoit combien elle ſe ſeroit hâtée à ſa place. Mais il eſt temps de faire connoître Dorval à nos Lecteurs.

Ses parens qui n'étoient pas riches, lui firent prendre une profeſſion contraire à ſes goûts : il avoit ſuivi le Barreau ; mais à leur mort, ayant quitté la Ville, pour diminuer ſes beſoins,

il chercha à la campagne un aſile où il pût ſe livrer à ſon amour pour le repos. Il le trouva dans la maiſon de Madame Dumouſſeau, mere de Louiſe, qui s'étoit retirée dans un village, ſe diſant veuve d'un Officier mort à l'Armée.

A peine fut-il entré dans cette paiſible habitation, qu'il gagna l'eſtime de tout le mondé. L'amitié ſuivit l'eſtime de près; & bientôt vous euſſiez dit que c'étoit le fils de Madame Dumouſſeau & le frere de Louiſe.

L'amour du repos n'étoit pas le ſeul motif qui l'avoit exilé de la Ville. Des chagrins de cœur avoient eu encore plus de part à cette réſolution. Dorval avoit déjà aimé; mais, trompé, ſacrifié à la richeſſe, il s'étoit bien promis de ne plus s'expoſer à être le jouet du caprice & la victime de l'intérêt. Le premier & l'unique objet qui avoit enchaîné ſon cœur, l'Amour le lui

avoit préſenté comme l'ornement de ſon ſexe ; en le perdant, il étoit naturel qu'il abjurât pour toujours l'amour de ce ſexe qu'il ne pouvoit plus eſtimer.

Il porta dans ſa retraite un cœur ulcéré par la haine & le reſſentiment, un cœur qui ſe ſentoit né pour l'Amour, & qui ſe voyoit forcé d'y renoncer. Cependant, au milieu de ſa ſolitude, abandonné comme à lui-même, il promenoit avec regret ſes yeux ſur le paſſé, il s'étonnoit du vide de ſon cœur; il ſentoit bien qu'il manquoit quelque choſe à ſa tranquillité ; il avoit été trompé & peut-être n'oſoit-il s'avouer qu'il voudroit bien encore s'expoſer à l'être. Mon reſſenriment eſt juſte, s'écrioit-il ; je dois haïr, je dois fuir à jamais ce ſexe perfide ; mais il ne pouvoit étouffer une voix ſecrete qui lui diſoit : Il eſt encore, il eſt des cœurs vertueux, capables d'aimer & dignes d'être aimés. Il en venoit quel-

quefois juſqu'à pardonner à l'objet qui l'avoit trahi. Il ne s'en prenoit qu'à la ſéduction, & il commençoit à excuſer un ſexe trop foible par lui-même, & expoſé encore à mille dangers.

Le temps n'étoit pas la ſeule cauſe de ſon indulgence ; les charmes ingénus de la jeune Louiſe y avoient beaucoup plus contribué. Les vertus aimables de Madame Dumouſſeau l'avoient conſolé ; elles avoient diſſipé ſon chagrin ; & la candeur & la beauté de ſa fille avoient ramené dans ſon cœur le déſir & l'eſpoir d'être heureux. Madame Dumouſſeau avoit vu naître cette inclination ; & ſon cœur y avoit applaudi. De jour en jour celui de Dorval ſembloit s'épanouir davantage. Chacun des charmes que l'âge ou l'éducation faiſoient éclore chez la tendre Louiſe, étoit pour lui un nouveau lien qui l'attachoit plus fortement. Si l'expérience & le malheur n'avoient

pu défendre Dorval contre l'Amour, quelles armes pouvoit lui oppoſer la jeune & ſenſible Louiſe ? Ce cœur naïf étoit peu propre à diſſimuler ſes ſentimens. Elle les laiſſa voir avant de s'en être apperçue elle même ? Que dis-je ? elle ſembla venir au-devant de Dorval avec toute la ſécurité de ſon innocence, & lui apporta ſon cœur avec une naïveté ſi franche, que ce ſeul trait auroit touché Dorval, fût-il demeuré inſenſible juſqu'alors.

Enfin, cet amant fortuné ne ſoupire plus qu'après le moment qui doit mettre le comble à ſon bonheur. L'amour, l'amour ſeul occupe tout ſon eſprit, remplit toute ſon ame. Il ne penſe, il ne reſpire que pour ſa Louiſe. Rien ne manque à ſon bonheur que le plaiſir d'être tout à elle. Un événement inattendu vint confirmer ſon eſpérance ; c'eſt la mort d'une vieille tante, que le haſard avoit enrichie depuis peu par un fort

héritage, & dont enfin Dorval alloit hériter à ſon tour. Il étoit parti pour aller recueillir cette ſucceſſion. Le voilà de retour !..... & il ne paroît point !

Tandis que la tendre Louiſe ſe livroit aux plus triſtes idées, un bruit ſe fait entendre ; on deſcend.... Ah ! le voilà ! — Non, ce n'eſt pas lui ; il voleroit.... C'eſt le lourd Philippe, ſon valet !.... n'importe, entrez Philippe. Votre maître n'eſt donc pas encore levé ? — Il ne s'eſt pas encore couché. — Comment ? — Pendant toute la nuit il a.... que ſais-je, tout ce qu'il a fait ! il a ſoupiré, pleuré ; il s'eſt mis à écrire ; il a tout déchiré ; il a ouvert la fenêtre, l'a refermée.... Il s'eſt tordu les mains, s'eſt promené, s'eſt aſſis, s'eſt agité ſur ſa chaiſe.... Voilà tout ce qu'il a fait juſqu'au jour. Alors il m'a dit d'avertir Madame votre mere qu'il déſiroit lui parler en particulier ; elle

étoit ſortie, & je viens voir ſi elle eſt revenue. — Mais, Philippe.... ô ciel!..... — Depuis quinze jours il eſt de même.

Quel coup de foudre pour la tendre Louiſe! voilà donc le ſuccès d'un voyage, d'où ils avoient attendu tout leur bonheur. Elle continue d'interroger Philippe; mais pendant le ſéjour de Dorval à Weſel (c'eſt-là qu'il devoit recueillir ſa ſucceſſion) Philippe avoit été abſent pluſieurs jours. A ſon retour, il avoit trouvé ſon maître enfermé, ſeul, livré à la plus ſombre triſteſſe, & qui ne lui avoit parlé que pour lui donner ſon congé.... on n'avoit plus de pain à lui donner.

A ce récit, l'infortunée Louiſe demeure comme anéantie.... Que lui eſt-il donc arrivé?.... Par quel accident?..... Qu'il m'explique ce myſtere; je veux le voir, lui parler, à l'heure même.... ou je meurs.... Philippe eſt obligé de monter,

monter, & de prier Dorval de deſcendre.

Il revient.... Dorval ne peut ſe rendre auprès d'elle..... Il eſpere qu'elle voudra bien le lui pardonner. Madame Dumouſſeau arrive. Louiſe éperdue ſe jette dans ſes bras en ſanglottant.... Il ne peut venir me parler, s'écrie-t-elle.

Cette bonne mere reſte immobile d'effroi. Elle cherche à interpréter cet événement. Son imagination alarmée lui préſente les images les plus ſiniſtres. Elle ſe jette dans les bras de ſa fille, la preſſe contre ſon ſein, & lui dit, du ton le plus triſte : C'eſt moi, Louiſe, c'eſt moi qui ai fait ton malheur. Me le pardonneras-tu, ma fille?

Ce diſcours fut un nouveau coup de foudre pour le tendre cœur de Louiſe. Ma fille, continua Madame Dumouſſeau, il faut enfin vous révéler des ſecrets que j'ai cru devoir vous

cacher pour ne pas affliger votre tendreſſe. La violence de mes parens, qui vouloient me faire épouſer un jeune homme indigne d'eux & de moi, m'a rendue coupable & malheureuſe. J'allai me jeter dans les bras d'un Officier qui étoit en quartier d'hiver à Weſel, qui m'avoit parlé d'amour, & qui avoit ſu me rendre ſenſible. Il me donna le titre de ſon épouſe. Mais, hélas! ce cœur que j'avois cru digne de mon amour, n'avoit brûlé que pour ma fortune. Il s'étoit flatté de ſe réconcilier avec mes parens par l'entremiſe de ſes ſupérieurs. Mais quand il vit ſon eſpoir déçu par l'inflexibilité de mon pere, qui me déshérita, & qui fit paſſer en mourant tous ſes biens au jeune homme qu'il avoit voulu unir à mon ſort, mon cruel époux ne cacha plus ſes ſentimens ſous une fauſſe tendreſſe; le dégoût ſuivit le repentir; la haine s'y joignit bientôt; enfin il eut

l'injuſtice & la cruauté d'armer la calomnie contre mon innocence; le menſonge parla plus haut que la vérité; mes Juges furent trompés, peut-être ſéduits, & un divorce déshonorant fut le prix du plus tendre amour. Je quittai Weſel, pour me réfugier ici ſous un nom ſuppoſé. C'eſt à Weſel que Dorval vient de paſſer trois ſemaines; il y a ſans doute appris mon hiſtoire : ainſi, ma fille, ce ſont mes fautes & mes malheurs qui t'ont perdue malgré moi.

Les craintes de Madame Dumouſſeau ne paroiſſoient que trop fondées. La calomnie qui l'avoit fait condamner avoit pu la pourſuivre encore; & la conduite étrange de Dorval étoit ſans doute une ſuite de l'indignation & du mépris qu'il avoit conçus. Louiſe étoit prête à ſuccomber à ſa douleur; elle ne put ſoutenir l'idée de perdre à jamais l'unique objet de ſon amour, un amant qui étoit tout pour elle. Dans ce pro-

fond accablement, la raiſon n'avoit aucun empire ſur ſon cœur ; il étoit fermé à toute eſpece de conſolation.... Etoit-il poſſible de ſe repréſenter l'image d'un avenir ſans Dorval ?..... Il entre enfin, voit ſa Louiſe éperdue, mourante.... L'amour le fait tomber à ſes pieds. Il preſſe ſes mains de ſes mains tremblantes ; un trouble ſubit s'empare de ſon ame. L'amour, le déſeſpoir l'agitent tour à tour ; & la vue de celle qu'il aime, lui rend l'idée de la perdre mille fois plus accablante.

Louiſe revient à elle ; elle fixe ſes yeux languiſſans ſur ceux de Dorval.... Un rayon conſolateur pénetre dans ſon ame.... Elle ſent qu'elle vit encore.... Mais peut-être, hélas ! pour déteſter la vie, pour pleurer ſon amant... Qui pourroit donc les déſunir ?..... L'hiſtoire malheureuſe de ſa mere ſe retrace alors à ſon ſouvenir.... Mais quand tout ſeroit conforme à la vérité,

Dorval devroit-il l'en aimer moins? Elle jugeoit d'après ſon cœur.... La calomnie, l'infortune n'auroient rien pu ſur elle.... ſur ſon amour. Pénétrée de ce ſentiment, elle jette ſur lui un regard d'attendriſſement & d'amertume, & s'éloigne en pleurant, ſans qu'il faſſe le moindre effort pour la retenir.

Voilà Dorval ſeul avec Madame Dumouſſeau. Ils demeurent tous deux dans le plus profond ſilence, & à peine oſent-ils ſe regarder. L'infortunée mere de Louiſe attendoit, en tremblant, que Dorval l'accablât de reproches. Le remords & la honte l'avoient tourmentée long-temps; mais jamais elle n'avoit ſouffert ce qu'elle ſouffroit alors; & la crainte ne cauſoit pas moins d'agitation dans ſon cœur que n'en avoit cauſé dans celui de Louiſe le déſeſpoir de l'amour.

Qu'on juge de ſa ſurpriſe lorſque

Dorval, après avoir recueilli ſes eſprits, vola dans ſes bras avec toute la tendreſſe filiale qu'il avoit coutume de lui témoigner, &, au milieu de ſes ſanglots, verſa dans ſon ſein le ſecret fatal qu'il craignoit de dévoiler.

Dans les derniers jours de mon ſéjour à Weſel, lui dit-il, je me ſuis occupé à examiner les papiers de la défunte, ſur leſquels je n'avois pas encore jeté les yeux. J'en ai trouvé un qui renverſe tout l'édifice du bonheur que l'amour avoit élevé. C'eſt une lettre du parent dont ma tante avoit hérité; elle eſt adreſſée à elle-même. Par cette fatale lettre, il lui preſcrit de faire des recherches ſur une famille qu'il a, dit-il, dépouillée de ſes biens; & ſi elle exiſte encore, il ordonne qu'on lui reſtitue ſa fortune. Je n'ai pu balancer un inſtant.... J'ai fait ce que vous auriez fait à ma place, & malgré.... tout ce qu'il va m'en coûter, j'ai fait avertir

par tous les papiers publics cette famille de venir prendre poſſeſſion d'un bien ſur lequel je n'ai plus de prétentions.

De quel poids affreux Madame Dumouſſeau ſe ſentit ſoulagée à cette nouvelle ! La joie, l'admiration pour la nobleſſe d'ame de ce vertueux jeune homme, la crainte de le perdre, lui qu'elle aimoit comme ſon fils, qui alloit le devenir, (car elle devoit néceſſairement lui accorder ce titre, ſi elle vouloit conſerver ſa chere Louiſe;) tous ces ſentimens réunis font taire la curioſité, & ne lui permettent point d'entrer avec Dorval dans de plus grands détails. Elle eſt trop effrayée du triſte parti qu'il veut prendre. Le deſſein de Dorval étoit de ſe défaire du peu de bien qui lui reſtoit, & d'entrer au ſervice étranger. Elle mit tout en uſage pour l'en détourner; mais que pouvoit-elle lui dire que l'amour ne lui eût déjà dit, & à quoi la raiſon n'eût déjà répondu?

Dans l'eſpérance flatteuſe de cette ſucceſſion, Dorval avoit moins ménagé ſon bien. Quelques créanciers le preſſoient vivement. D'ailleurs, ſoit éloignement pour ſes anciennes occupations, éloignement qu'augmentoit encore l'obſtination avec laquelle il s'étoit oppoſé au zele de ſes amis & de ſes protecteurs, ſoit méfiance de ſes talens, tout lui perſuadoit qu'il n'avoit plus rien à prétendre dans ſa patrie, & qu'il ne s'y produiroit jamais avec avantage.

Cependant, Madame Dumouſſeau s'étoit hâtée d'aller tout apprendre à ſa fille; & au plus douloureux effroi avoit ſuccédé le plus tendre intérêt. Louiſe n'avoit jamais penſé ce qu'elle ſentoit alors, qu'elle pouvoit encore aimer davantage ſon cher Dorval..... Mais, hélas! ſon malheur étoit trop grand pour qu'elle pût croire à quelque moyen d'y remédier. Elle con-

noiſſoit Dorval, & ſavoit ce qu'elle en devoit attendre; auſſi ne vouloit-elle pas le voir. Elle pleuroit ſon malheur en ſe couvrant le viſage de ſes mains, lorſque Dorval, après avoir tout arrangé pour ſon départ, entra chez elle.... Quel moment! qu'on ſe figure ces deux amans, s'aimant plus que jamais, muets, ſe tenant embraſſés comme dans un inſtant qui concentroit toute l'éternité de leur amour. Ils ne ſe parloient que par leurs ſoupirs & par leurs larmes, lorſque la mere entra ſubitement, tenant en main une affiche & une lettre du ſeul de ſes amis de Weſel qui ſût ſa retraite & ſes malheurs.

Avez-vous jamais vu ſur le rivage une mere dans les bras de laquelle on remet ſon enfant qu'elle croyoit enſeveli ſous les flots? Telle repréſentez-vous la mere de Louiſe. Dorval, liſez, s'écrie-t-elle, liſez. — C'eſt l'avis à la

famille dont je vous ai parlé. — Hé bien.... Dorval ! Louiſe ! mes enfans ! Dieu !..... nous ſommes ces héritiers....

Finiſſez cette ſcene, ames, capables de la bien ſentir.

LE MOYEN INFAILLIBLE,

CONTE.

D'ERVILLE étoit d'un rang aſſez diſtingué; d'Erville étoit riche; d'Erville étoit jeune encore: ces titres ne garantiſſent pas de l'amour, mais ils ne ſont pas ſuffiſans pour ſe faire aimer. Laurette n'avoit ni naiſſance ni fortune; mais elle étoit jolie. D'Erville la vit, & l'aima. Ce n'étoit pas là le plus difficile; car, comme je l'ai déjà dit, Laurette étoit une fille charmante: ſa taille ſeule, à la voir de loin, auroit ſuffi pour faire des conquêtes; ſa figure étoit encore au-deſſus. Dès que d'Erville l'eut vue, il ne ſongea plus qu'au moyen de la revoir; il réuſſit même à lui parler; mais pour ce jour-là, il ne voulut point faire connoître ſes ſentimens. La maniere

de parler d'amour eſt toujours analogue à la perſonne qui aime. L'homme riche fait des préſens; le Poëte envoie des vers, des couplets; le Petit-Maître paſſe la main ſous le menton, prend un baiſer; le grand Seigneur fait des promeſſes qu'il ne tient guere : enfin racontez-moi une déclaration d'amour, je vous dirai quel eſt l'amant qui l'a faite. D'Erville s'annonça donc par de petits préſens, qui furent refuſés tant par la jeune perſonne, que par ſes parens, qui étoient pauvres, mais honnêtes. Le genre d'amour qu'annonçoit d'Erville, n'étoit pas celui qui leur convenoit; auſſi redoublerent-ils d'attention auprès de Laurette, pour la ſauver des pieges de la ſéduction. Mais la vertu de Laurette pouvoit ſe paſſer de leur vigilance : elle étoit défendue par une force majeure, par l'amour : ſon cœur ne pouvoit plus ſe donner; un amant plus heureux s'en

étoit déjà emparé. Le jeune Verval n'avoit pas vu Laurette ſans l'aimer, & il ne l'avoit pas aimée ſans ſuccès: il ne fit point de promeſſe infidelle; il ne haſarda point de careſſes impertinentes; il n'envoya ni préſens, ni petits vers; ſes regards parlerent pour lui, & la réponſe ne fut ni tardive, ni déſeſpérante.

D'Erville rebuté, n'en fut que plus amoureux; & ajoutons ici qu'il avoit toutes les qualités qui font un homme aimable. Il mit dans ſes pourſuites des formes plus honnêtes; il en vint même juſqu'à les légitimer par des offres de mariage. Ces offres ne parvinrent pas à vaincre le cœur de Laurette; mais ſes parens n'y réſiſterent point: ils ſe rangerent du parti de d'Erville, qui eut la liberté de la voir & de lui parler. Cette liberté lui parut un garant de ſes ſuccès; il comptoit ou ſur l'amour, ou ſur l'amour-propre;

mais par malheur l'amour avoit déjà parlé pour un autre; & depuis ce moment-là, l'amour-propre ne parloit plus. D'Erville avoit cru attaquer un cœur libre. Quand il s'apperçut de ſa mépriſe, il perdit un peu de ſa confiance, ſans néanmoins ſe rebuter; il crut ſeulement devoir meſurer ſes efforts aux difficultés: il devint plus empreſſé, plus complaiſant. Mais ſon rival ne changeoit rien à ſa maniere d'aimer Laurette; c'eſt-à-dire, qu'il paroiſſoit toujours aimable, & qu'il étoit toujours aimé. D'Erville crut devoir avertir les parens, de cette rivalité qu'on ignoroit encore; & auſſitôt on défendit à Laurette de revoir jamais Verval.

Nous avons vu la libéralité, les ſoins, la complaiſance échouer contre le cœur de Laurette. Ce nouveau procédé de d'Erville ne fut pas plus heureux; il n'avoit été qu'ennuyeux juſ-

qu'alors ; il devint bientôt odieux. Tyranniſer l'amour, c'eſt encore pis que l'importuner ; auſſi Verval n'en fut que plus aimé. Nos deux amans ſe voyoient moins, mais ils ſe déſiroient davantage ; ils ſe voyoient, ils s'écrivoient même ; car il eſt impoſſible d'anéantir toute correſpondance entre deux cœurs qui s'aiment bien.

Que fera donc d'Erville, ſi riche, ſi puiſſant, ſi aimable & ſi peu aimé ? Il étoit près d'abandonner ſes projets, & de renoncer à la main de Laurette. Enfin, avant de ſe retirer, il prit le parti d'écrire une longue lettre, qu'il médita long-temps, & qui étoit conçue en ces termes :

BELLE LAURETTE,

» Je vois que tous mes efforts pour » me faire aimer, ne ſervent qu'à irri» ter votre haine. Je vois que la ſévé» rité de vos parens devient mon

» propre crime. Il eſt vrai que j'ai
» épanché dans leur ſein tous les cha-
» grins de mon cœur. Ce cœur, dé-
» chiré par vous, n'a pu étouffer le
» cri de ſes douleurs. Au défaut de
» votre amour, il cherchoit au moins
» à ſe conſoler par la pitié des cœurs
» ſenſibles. Cette pitié a pouſſé ſon
» zele beaucoup plus loin que je ne
» voulois. Vos parens, par amitié pour
» moi, ſont devenus cruels envers
» vous. Mais pourquoi m'en punir,
» inexorable Laurette? Si je vous avois
» moins aimée, je ne me ſerois jamais
» plaint de vos rigueurs; c'eſt l'amour
» ſeul qui m'a rendu coupable; c'eſt à
» lui de me juſtifier. Ah! pardonnez un
» crime bien involontaire. Je ſouffre
» plus que vous-même de la tyrannie de
» vos parens. Je ſuis plus eſclave, plus
» perſécuté que vous; & les maux que
» vous ſouffrez me ſont d'autant plus
» douloureux, que j'en ſuis l'auteur mal-

» gré moi. Vous me direz, belle Laurette, que je peux les terminer en me retirant : il eſt vrai ; mais il m'eſt impoſſible de renoncer à vous voir, de ceſſer de vous aimer. D'ailleurs, croyez que l'intérêt de mon amour n'eſt pas le ſeul motif qui me retienne auprès de vous : l'envie de vous voir heureuſe l'emporte ſur le déſir de mon propre bonheur. Je vois le ſort que je peux vous faire, & je frémis de celui qui vous attend, ſi vous me ſacrifiez à un amour que vos parens & la raiſon ont condamné. Peut-être aurois-je pu moi-même m'immoler, & renoncer à mon amour, ſi le mortel qui m'a ravi votre cœur, pouvoit vous rendre heureuſe. Mais ſi vous ſentez un jour le poids de l'infortune, vous regretterez peut-être un amant qui n'eſtimoit ſon rang & ſes richeſſes, que par la faculté de vous les offrir. Je vous en ſupplie,

quelque temps de voir Laurette ; il feignit de vaincre ſon amour, & il reparut enſuite avec les ſeules prétentions de l'amitié. Il dit à Laurette, que par un effort de raiſon il étoit parvenu à triompher de ſon propre cœur, & qu'il ne ſollicitoit plus auprès d'elle, que le titre de ſon ami ; mais il ajouta qu'en étouffant ſon amour, il avoit toujours conſervé le déſir de faire ſon bonheur. » Vous allez voir, conti-
» nua-t-il, ſi mes vœux ſont déſinté-
» reſſés. Je conſens à vous unir à mon
» rival ; je ne demande que l'emploi
» de veiller ſur votre fortune. J'ai une
» Terre en Normandie, que je vous
» prierai d'accepter pour dot ; mais à
» une condition que voici : Je veux
» être sûr du cœur de votre amant ;
» je veux vous éprouver l'un & l'autre
» avant de vous voir unis, pour ne pas
» vous expoſer à un repentir inutile.
» J'exige donc que vous alliez habiter

» avec vos parens, cette Terre que
» je vous abandonne, & qui eſt fort
» ſolitaire ; l'heureux Verval ira s'y
» fixer au ſein de votre famille. Vous
» n'y ſerez pas expoſés à mes impor-
» tunités, à mes viſites ; je n'y paroî-
» trai que lorſque j'y ſerai appelé par
» vous. La maiſon y eſt commode &
» agréable, le parc ſpacieux, le jar-
» din aſſez beau ; mais vous n'y ver-
» rez que Verval. Si après y avoir
» vécu pendant trois mois, vous per-
» ſiſtez tous deux dans le deſſein de
» vous épouſer, ma Terre encore un
» coup, ſera votre dot ; & je veux que
» votre mariage ſe faſſe dans ma Cha-
» pelle. «

Il eſt bon de redire à mes Lecteurs, que d'Erville n'avoit nullement renoncé à ſes prétentions ; car on pourroit s'y méprendre fort aiſément. Mais, quoi ! conſerver des prétentions ſur une belle, & lui ordonner de vivre

ſans ceſſe avec ſon rival ! Vouloir déſunir deux amans, & les laiſſer toujours enſemble ! Oui, voilà juſtement le projet de d'Erville. La généroſité, les ſoins n'avoient pu ſervir ſon amour; il n'avoit pas été plus heureux en mettant à la gêne les deux amans ; il voulut voir ſi, en leur laiſſant une entiere liberté, il ne réuſſiroit pas mieux que par la contrainte. Les parens de Laurette y donnerent les mains. Peut-être que quelques perſonnes ſcrupuleuſes tremblent déjà pour la vertu de Laurette, & blâment ſa famille d'avoir approuvé ce ſingulier projet ; mais ſans leur dire ici, pour les raſſurer, qu'on avoit des preuves de l'honnêteté de Laurette, il ſuffira de leur apprendre que les parens étoient dans la confidence de d'Erville, & qu'on n'avoit pas renoncé à ſurveiller la conduite des deux amans.

Qu'on ſe figure la joie de Laurette ;

elle étoit délivrée d'un amant qu'elle ne pouvoit ſouffrir ; elle étoit réconciliée avec ſes parens qui la tyrannisoient ; elle avoit la liberté de voir ſans ceſſe un amant qu'on lui avoit défendu de regarder ; & les faveurs de la fortune venoient ſe joindre encore aux délices de l'amour. Ce tableau eſt bien ſéduiſant ! Voyons ce qui réſultera de ce nouveau genre de vie.

Les premiers jours s'écoulerent avec une rapidité incroyable ; & d'Erville, ſans ſe montrer, veilloit à tous leurs plaiſirs ; une fête ſuccédoit à l'autre, ſans aucun intervalle ; on eût dit que la baguette d'Armide avoit frappé ces lieux : chaque ſpectacle ſembloit y tenir du prodige. Laurette y voyoit ſans ceſſe ſon amant. Verval étoit de tous ſes repas ; point de plaiſirs qu'elle ne partageât avec lui ; point de bal où il ne dansât avec elle. Mais, quelque temps après, leurs plaiſirs de-

vinrent plus froids, ſans qu'ils en ſoupçonnaſſent la cauſe. Quand ils avoient un air d'ennui, ils aimoient mieux ſe croire malades, que de s'en prendre à la ſituation de leur cœur.

Un jour Laurette dit à Verval : » Il » y a long-temps, mon cher Verval, » que tu ne m'as écrit. C'eſt que je n'en » ai pas beſoin, répondit-il ; je te » vois tous les jours, à tout moment. » Il eſt vrai, répliqua-t-elle ; mais je » voudrois que tu en euſſes beſoin. » Tes lettres me faiſoient tant de plai- » ſir ! Tiens, ne me vois pas demain » dans la matinée ; reſte dans ton ap- » partement, pour avoir occaſion de » m'écrire «. Le lendemain matin, Verval ne la vit point, & il eut plus de plaiſir à lui écrire, qu'il n'en avoit eu la veille à lui parler. Pour Laurette, il ne manqua au plaiſir qu'elle eut en liſant cette lettre, que de l'avoir reçue furtivement, & d'avoir trompé,

pour

pour cela, la vigilance de ſa famille.

Une autrefois, Verval diſoit à Laurette : » Te ſouviens-tu, ma chere » Laurette, de toutes les ruſes que j'ai » imaginées & exécutées pour te voir » malgré tes parens ? Quel plaiſir nous » avions à mettre leur prudence en » défaut ! que les inſtans que nous » dérobions pour nous voir avoient » de charmes ! oui, je voudrois encore » avoir des obſtacles à vaincre, des » dangers à courir, des argus à trom- » per, pour te prouver combien je » t'aime. Et moi, lui répondit Lau- » rette, je voudrois auſſi vivre dans la » même contrainte, pour éprouver ton » amour, & te convaincre du mien. «

Comme nos deux amans ſe trouvoient ſans avoir beſoin de ſe chercher, il ne leur reſtoit guere plus d'autre plaiſir que celui de s'éviter ; ils s'en faiſoient quelquefois une plaiſanterie; mais ils y goûtoient toujours un plaiſir réel.

Les fêtes finirent par les ennuyer complétement, non parce que c'étoient toujours les mêmes plaiſirs, mais parce qu'ils étoient toujours en même compagnie : ils ne ſe plaignoient néanmoins que de la monotonie de leurs divertiſſemens ; & lorſqu'on leur annonçoit quelque nouveau ſpectacle, ils s'écrioient tous deux en bâillant : Encore une fête !

Quelquefois ils ſe diſoient : » Amuſons-nous à nous promener tous » deux ſéparément dans ces deux allées, & nous nous rejoindrons quand » nous ſerons au bout «. Ils s'y promenoient ſi lentement, ſi lentement, qu'ils étoient une heure ſans arriver au bout de l'allée ; & quand ils ſe revoyoient, ils ne ſe faiſoient aucun reproche. Enfin, ce genre de vie leur parut d'une fatigue inſupportable. Verval trouvoit ſi ennuyeux de ne voir jamais que ſa maîtreſſe, & Laurette, de ne voir jamais que ſon amant,

qu'ils ne pouvoient plus y tenir. C'étoit une ſatiété qui alloit juſqu'au dégoût. Chacun des deux n'oſoit faire confidence à l'autre de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Ils pouvoient pourtant en haſarder l'aveu, & compter ſur une indulgence mutuelle; mais ils craignoient de s'affliger l'un l'autre. Laurette diſoit tous bas : Que deviendra Verval, s'il vient à lire dans mon ame! Et Verval diſoit de ſon côté : Pauvre Laurette, que je te plains, ſi, malgré moi, tu viens à découvrir mon ſecret!

Les yeux qui veilloient ſur eux ne tarderent pas à s'appercevoir de ce changement, & d'Erville en eut bientôt des nouvelles. Il demanda la permiſſion de leur faire une viſite. On avoit un ſi beau motif pour la lui accorder, la reconnoiſſance! Il fut accueilli comme un bienfaiteur; il l'étoit en effet dès ce moment-là, car il rompoit leur tête-à-tête. Le château ſembloit

avoir pris une nouvelle face ; la promenade étoit plus belle. On ne vit partir d'Erville qu'à regret ; on le revit avec un nouveau plaiſir. Laurette lui ſavoit tant de gré de la délivrer de l'ennui d'être ſeule avec Verval, & Verval étoit ſi charmé de voir d'Erville entretenir Laurette ! il ſembloit le remercier de l'affranchir d'un ſoin pénible & faſtidieux. Enfin, quand d'Erville, qui ſuivoit tous leurs mouvemens, crut avoir trouvé le moment favorable, il pria Verval de lui céder Laurette ; & Verval accorda cette priere de l'air dont on reçoit un bienfait. D'Erville alors offrit ſa main à Laurette, qui la reçut avec reconnoiſſance, non par amour pour lui, mais par le déſir d'être délivrée de Verval, quelle voyoit depuis ſi longtemps. Toute la famille fut enchantée de cet événement ; & d'Erville, qui vouloit que tout le monde fût

ntent, fit la fortune de Verval.

LA DÉLICATESSE RÉCOMPENSÉE,

ANECDOTE.

VERMILLY avoit de la figure & de l'eſprit; mais il étoit né pauvre : il avoit du mérite, des vertus; & il n'étoit pas heureux. Belle occaſion pour répéter ce qu'on a dit mille fois, que la fortune eſt aveugle. Oui, ſans doute, nous voyons ſouvent les biens d'un côté, & les talens ou les vertus de l'autre. Mais pourquoi vouloir que la nature, cette mere commune des hommes, ſe plaiſe à donner tout aux uns pour déshériter les autres ? N'eſt-ce donc pas aſſez d'être ſot ſans être pauvre ? Croyons que la nature eſt encore plus ſage que nous; & voyons-la, ſans murmurer, conſoler la ſottiſe par la richeſſe.

Revenons à Vermilly qui fut d'au-

tant plus malheureux, qu'il devint orphelin preſque dès ſon enfance. Un homme riche, qui avoit été l'ami de ſon pere, le prit chez lui & le fit élever comme un de ſes enfans. Ces bienfaits ne furent pas perdus pour M. Lorvey (c'eſt le nom du bienfaiteur) ; il en fut payé par les progrès & la reconnoiſſance de Vermilly. Il étoit pere de trois filles qu'on élevoit ſous ſes yeux ; mais, ſoit l'effet de leur heureux naturel, ſoit que l'honnêteté attentive & la candeur déſintéreſſée de Vermilly fuſſent propres à écarter la jalouſie, il étoit regardé par eux, non comme un étranger, mais comme un frere. Quand ſon âge & ſon intelligence l'eurent rendu utile, il donna tous ſes ſoins aux affaires domeſtiques ; il parloit des biens de ſa famille adoptive, comme n'ayant rien à y prétendre, & il y veilloit comme s'ils euſſent dû n'appartenir qu'à lui ſeul.

Madame Lorvey elle-même, qui ne l'avoit pas vu entrer dans ſa maiſon ſans une eſpece d'effroi, s'accoutuma bientôt à le voir avec des yeux de mere; & elle eut pleuré ſon départ comme on pleure la mort d'un fils.

Vermilly étoit deſtiné à perdre un ſecond pere ; il vit mourir preſque ſubitement ſon bienfaicteur. Il eut beſoin, pour n'en être pas accablé, de tout l'effort de ſa raiſon, & de la conviction où il étoit que cette mort le rendoit plus néceſſaire à la famille du défunt. En effet, ſes ſoins étoient devenus d'autant plus eſſentiels, que M. Lorvey avoit laiſſé, en mourant, ſes affaires fort embrouillées, par d'injuſtes procès dont il n'avoit pu voir la fin. Loin que cette circonſtance enorgueillit Vermilly, elle ſembloit augmenter à la fois ſon zele & ſa modeſtie ; quoiqu'il ne fût guere plus âgé que ſes ſœurs, ſa raiſon prématurée appeloit

& fixoit la confiance ; il crut devoir à la famille qui l'avoit adopté, la tendreſſe & les ſoins d'un pere ; mais toujours ſemblable à lui-même, il ne vit dans ſa nouvelle poſition que des devoirs nouveaux, & non un titre de plus.

Il eſt vrai qu'il ne travailloit point pour des ingrats. Les trois ſœurs étoient juſtes & ſenſibles ; & elles béniſſoient de plus en plus le jour où il étoit entré dans leur famille. Toutes les trois étoient jolies, mais avec des traits & des caracteres oppoſés. La cadette étoit vive, étourdie même ; mais ſes fautes étoient auſſi-tôt réparées que commiſes ; & un repentir actif & prompt expioit ſon étourderie.

L'aînée, plus ſenſée, plus raiſonnable, avoit une gravité dans le maintien, qui donnoit à ſon premier abord une apparence de froideur, & même de fierté ; mais ſa froideur

n'étoit que décence, & ſa fierté que ſageſſe. Sérieuſe ſans être triſte, elle avoit acquis par l'étude, choſe aſſez rare, quelques-unes de nos qualités, ſans perdre aucune des graces de ſon ſexe: ſon eſprit s'étoit formé par la lecture des bons livres, ſon cœur par l'habitude de faire de bonnes actions; mais elle cachoit également ſes bienfaits & ſon ſavoir.

La plus jolie des trois étoit la troiſieme, qu'on nommoit Cécile. Elle tenoit de ſes deux ſœurs par le caractere, ſans reſſembler à aucune. Sa taille étoit ſvelte, ſon teint étoit de la plus grande blancheur; & cette blancheur étoit relevée par deux beaux yeux noirs couronnés de ſourcils noirs bien deſſinés; ſes yeux étoient faits pour être vifs, ſi ſon cœur ne leur eût donné l'expreſſion de la tendreſſe; elle étoit née pour ſentir fortement les paſſions; mais elle avoit une timidité naturelle

qui, en concentrant leurs efforts, en modéroit les ſignes extérieurs. Un mot, un regard, la couvroit de cette rougeur intéreſſante qui embellit une femme timide, ſurvit même à la pudeur, & en prolonge l'illuſion. Ajoutez à cela quinze ans, & vous aurez le portrait de Cécile.

Les trois ſœurs après la mort de M. Lorvey, ſentirent encore mieux le prix du préſent qu'il leur avoit fait en adoptant Vermilly. Le titre de frere qu'elles lui avoient donné, n'avoit été d'abord qu'un acte d'obéiſſance, il devint bientôt un beſoin de leur cœur. Cécile étoit celle qui lui témoignoit moins d'amitié ; mais on verra que cette froideur ne devoit pas être attribuée à l'ingratitude.

La veuve ne fut pas plus injuſte que ſes filles ; bien des gens vont même trouver qu'elle pouſſa la reconnoiſſance un peu trop loin. Quand Ver-

milly, par ſon zele & par ſon intelligence, eut remis l'ordre dans les affaires, & terminé avantageuſement tous les procès, Madame Lorvey ne ſongea plus qu'à jouir de ſa fortune, qui étoit conſidérable, & à reconnoître les ſoins de l'homme honnête & ſenſible qui avoit ſu l'augmenter encore. Elle n'étoit ni ſans jeuneſſe, ni ſans beauté ; & j'ai dit que Vermilly étoit réellement aimable. Elle avoit encore le cœur ſenſible; elle paſſoit ſa vie avec Vermilly, qu'elle voyoit chéri de tout le monde, il falloit bien qu'elle l'aimât auſſi ; & comme il y a des femmes qui n'ont qu'une maniere d'aimer, elle l'aima, après ſon mari, comme elle avoit aimé ſon mari. Cet amour étoit d'autant plus difficile à éviter,qu'il étoit entré dans ſon cœur ſous les traits de la reconnoiſſance, & qu'elle n'avoit pas cru devoir s'en méfier. Au reſte, Madame Lorvey avoit toujours mérité

morgue, ni coquetterie : il lui exprima tous les ſentimens dont il étoit pénétré, & ſe borna à lui dire que ce mariage-là pourroit être blâmé dans le monde, & ſur-tout dans la famille. Mais tout modeſte qu'il étoit, il ne pût s'empêcher de lire dans les diſcours de Madame Lorvey, & même dans ſon ſilence, tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Il vit qu'elle étoit entraînée par un ſentiment qu'elle n'avouoit point, qu'elle ignoroit peut-être elle-même; & il fut effrayé de l'idée de faire le malheur de ſa bienfaictrice. Sa délicateſſe n'étoit facile ni à vaincre ni à ſéduire. Madame, lui dit-il, vous m'offrez un bonheur auquel je n'ai jamais dû prétendre, que je n'aurois pas même oſé déſirer. Je ſais tout ce que je dois à cet excès de généroſité ; mais ſouffrez que je donne quelque choſe à ma délicateſſe. Souffrez que je n'accepte ce bienfait qu'après que le

conſentement de votre famille l'aura rendu légitime. Enfin, j'ai beſoin qu'elle m'adopte elle-même pour chef, comme vous avez daigné me choiſir pour époux.

Si, d'une part, le cœur de Madame Lorvey pouvoit avoir à ſe plaindre de cette délicateſſe ; ſon eſprit lui fourniſſoit peu d'objections pour la combattre ; il fallut ſe rendre aux déſirs de Vermilly. D'ailleurs elle comptoit peut-être aſſez ſur la tendreſſe que ſa famille avoit pour elle & pour Vermilly, pour ne redouter aucun obſtacle.

Celui-ci ayant aſſemblé non-ſeulement les trois ſœurs, mais d'autres proches parens, ſe mit en devoir de leur annoncer les favorables diſpoſitions de Madame Lorvey à ſon égard : mais il le fit avec le ton d'honnêteté & de ménagement qu'il devoit à ſa bienfaictrice, & qu'il ſe devoit à lui-

même ; il leur dit, que, trompée par un excès de généroſité, Madame Lorvey vouloit payer ſes ſoins par un prix bien au-deſſus de ſes foibles ſervices ; qu'il avoit cru ne devoir accepter ce bienfait qu'après leur conſentement unanime. Il ajouta que la confidence qu'il leur faiſoit, n'étoit pas un vain compliment, ni un moyen adroit pour écarter leur ſuffrage ; & il s'engagea par une parole d'honneur à renoncer ſur l'heure à toutes ſes prétentions, ſi elles déplaiſoient à un ſeul d'entre eux.

Dès le commencement de ſon diſcours, l'intéreſſante Cécile, qui étoit placée entre ſes ſœurs, avoit paru ſe troubler : elle rougit, pâlit ; elle s'efforça, mais en vain de rappeler ſes forces ; & au moment où un cri unanime s'éleva pour adopter Vermilly, elle tomba dans les bras de ſon aînée ſans couleur & ſans connoiſſance. De

prompts ſecours lui rendirent l'uſage de ſes ſens ; mais l'aſſemblée fut rompue, & l'on ſe mit à interpréter cet événement qui ne parut point naturel, parce que les deux autres ſœurs en avoient apperçu la naiſſance & obſervé les progrès.

Cet accident alarma la probité ſcrupuleuſe de Vermilly. Il s'imagina que la nouvelle qu'il venoit d'annoncer, pouvoit bien être la cauſe de cet évanouiſſement; & il conclut que Cécile n'approuvoit pas ſon mariage avec Madame Lorvey. Sa concluſion parut ſe rapporter à l'idée qu'en avoient les autres parens : on trouva ſeulement étrange que le diſcours de Vermilly eût fait ſur elle une auſſi vive ſenſation.

On avoit raiſon d'être ſurpris d'une ſi vive impreſſion, parce qu'on ne ſe doutoit pas du principe qui l'avoit cauſée. Si le cœur de Cécile s'oppoſoit

à ce mariage, c'étoit pour un motif plus noble & plus intéreſſant que celui qu'on ſoupçonnoit. En voyant Vermilly, en lui parlant tous les jours, elle n'avoit pu ſe défendre d'un amour qui, caché au fond de ſon cœur, ne ſe nourriſſoit pas moins ſans ceſſe de la vue & des diſcours de celui qui l'avoit fait naître. Sa timidité, d'autres motifs l'avoient forcée à garder ſon ſecret; peut-être même avoit-elle réſolu de ſacrifier ſon amour; mais juſques-là elle avoit vu Vermilly indifférent, libre de toute paſſion. Il eſt plus facile de renoncer à un amant qui ne ſe donne à perſonne; quand on le voit prêt à paſſer dans les bras d'une autre, c'eſt alors qu'un pareil ſacrifice devient difficile, impoſſible, ou tout au moins déchirant: & voilà ce qui vient d'arriver à la pauvre Cécile. Perſonne ne lui parla, on vouloit la laiſſer repoſer; ſon cœur lui permettoit-il le

repos ? quelle affreuſe nuit elle alloit paſſer ! A peine fut-elle dans ſon lit, qu'elle ſentit ſes larmes couler abondamment. Malheureuſe Cécile, ſe diſoit-elle ! tu pleures !.... Pourquoi ces larmes & ce déſeſpoir ? tu n'étois pas aimée ! Que dis-je ? on ignoroit ton amour. Et elle reprenoit enſuite : Ah ! du moins ſi je n'avois pas le cœur de Vermilly, perſonne ne le poſſédoit. Et puiſque je pouvois vivre & lui cacher mon amour, ſans doute qu'à mon inſçu l'eſpérance reſtoit toujours dans mon cœur. Quelquefois elle ſe reprochoit ſon ſilence. Hélas ! s'écrioit-elle, qu'ai-je fait ! peut-être ſi j'avois parlé, j'aurois prévenu mon malheur ; aujourd'hui il eſt ſans remede. Irai-je me déclarer la rivale de ma mere ? mon amour étoit innocent, il eſt aujourd'hui criminel. Que dis-je, parler ? le pouvois-je ? le puis-je encore ? Eh ! quand mon ſexe ne m'en

feroit pas un crime, irois-je montrer de l'amour à un cœur indifférent ?.... indifférent ! Eſt-il bien sûr qu'il le ſoit ? ne conſent-il pas à être l'époux de ma mere ? qui ſait s'il ne brûloit pas en ſecret pour elle, comme je brûlois pour lui ? ou plutôt, qui ſait ſi leurs cœurs n'étoient pas d'accord, tandis que le mien périſſoit d'un amour ſans eſpoir, mais ſans alarmes ? Malheureuſe ! malheureuſe Cécile !

C'eſt ainſi qu'au milieu des combats qui déchiroient le cœur de la tendre Cécile, la jalouſie même trouvoit encore ſa place. Cependant tout étoit ſuſpendu ; Vermilly l'avoit demandé ; & Madame Lorvey elle-même aimoit trop ſes filles, pour ne pas céder aux inquiétudes que Cécile lui donnoit ; car elle l'avoit vue dès le matin avec ſes deux ſœurs, elle l'avoit trouvée mal ; & Cécile elle-même, peut-être dans la crainte d'être interrogée, avoit dit qu'elle avoit beſoin de repos.

Quelque temps après, comme on entendoit du bruit dans ſa chambre, on crut qu'elle étoit levée, ou au moins qu'elle ne dormoit point, & la mere pria Vermilly d'aller la voir : Voyez-la, lui dit-elle. La crainte lui ferme peut-être la bouche avec moi; la confiance pourra la faire expliquer devant vous. Voyez-la, ſi c'eſt le motif que vous croyez, nous le ſaurons au moins. Elle n'oſoit lui dire : Vous pourrez diſſiper ſes doutes, ſes craintes ; vous pourrez vaincre ſa répugnance. Mais Vermilly entendoit peut-être très-bien ce qu'elle ne diſoit pas.

Il entra chez elle. Cécile étoit levée, aſſiſe auprès d'une table, ſes deux coudes poſés deſſus, & ſa tête dans ſes deux mains. Elle ſe détourne au bruit, apperçoit Vermilly, ſent un frémiſſement qu'elle ne peut vaincre, & détourne bruſquement les yeux, non pas pour ne pas voir Vermilly, mais pour

cacher ſon émotion. Vermilly prend ce mouvement pour une expreſſion involontaire de haine. Ah ! Cécile, s'écria-t-il douloureuſement ! quel mouvement j'excite en vous ! il ne me laiſſe plus aucun doute ſur vos ſentimens. Mais ſi mon projet vous a déplu, pourquoi ne l'avoir pas dit ? vous ſaviez que vous y oppoſer, c'étoit le détruire. Il eſt encore temps ; dites un mot. Je n'aurois jamais cru ce que je vois ; je n'aurois jamais cru vous être devenu odieux. Vous, odieux, répond Cécile !.... qui vous l'a dit ? je ne vous hais pas (& ſa bouche étoit bien d'accord avec ſon cœur.) Non, je ne vous hais pas. Croyez-le.... Elle ne put continuer, tant le trouble de ſon cœur étoit grand.

Alors Vermilly ſe mit à parler de ſon mariage projeté, des motifs qui l'y avoient fait conſentir, & de ceux qui le lui faiſoient rejeter déſormais.

Tout ceci n'étoit pas écouté ſans plaiſir. Cécile voyoit que l'amour n'avoit point décidé Vermilly ; elle voyoit qu'il étoit prêt à renoncer à cet hymen.

Mais ce plaiſir étoit bientôt détruit par cette cruelle réflexion : Et les ſentimens que ma mere a déclarés, ne ferment-ils pas pour jamais mon cœur à l'eſpérance ? Vermilly en ouvrant ſon ame devant elle pour la ſoulager, ne faiſoit que l'affliger encore plus ; les vertus, la ſenſibilité qu'il lui laiſſoit voir, ne ſervoient qu'à redoubler ſes regrets. Quel cœur m'eſt enlevé, ſe diſoit-elle tout bas, & le ſien étoit déchiré !

Enfin elle recueillit toutes ſes forces pour lui dire qu'on ne devoit pas être ſurpris de ſon accident, qu'il ne falloit y voir que ce qui y étoit, & que ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle étoit malade. Malade, répond Vermilly ! ce n'eſt pas votre ſanté qui

vous tourmente en ce moment. Je vous connois, Cécile, la maladie vous feroit ſouffrir ; elle ne vous feroit pas pleurer, & vous pleurez. Quoi ! je pleure, s'écrie la pauvre Cécile en s'eſſuyant, je pleure !

Alors Vermilly crut devoir ſe retirer. Il alla retrouver la mere, & lui dit que Cécile paroiſſoit un peu mieux, mais qu'elle avoit beſoin de tranquillité.

Le lendemain Cécile quitta ſa chambre, entretint ſes ſœurs qui l'aimoient, & parut plus tranquille, peut-être parce qu'on ne lui parloit de rien, & qu'elle ſe flattoit que rien ne ſe renoueroit ſans qu'on lui parlât. Le pere avoit voulu autrefois avoir le portrait de Vermilly comme celui de ſes enfans, & il l'avoit placé dans un cabinet où il travailloit ſouvent avec lui. En allant & venant dans la maiſon, Cécile, ſoit par haſard, ſoit entraînée doucement

doucement par ſon cœur, entra dans ce cabinet, & ſes yeux s'attacherent ſur le portrait de Vermilly. Ils ne purent plus le quitter : Vermilly, ſe diſoit-elle en le regardant douloureuſement ! tu ne ſeras jamais à moi, & je ſuis à toi pour la vie : j'aurois pu faire ton bonheur, & tu feras celui d'une autre !

Ces idées l'attriſtoient, mais ce qu'elle voyoit lui procuroit une jouiſſance ; elle oſoit ſi peu regarder Vermilly, qu'elle trouvoit du plaiſir à lui parler, à le regarder au moins dans ſon portrait ; elle le contemploit, & des larmes de tendreſſe couloient le long de ſes joues. Cette vue l'occupoit tellement qu'elle n'entendit pas Vermilly, qui la ſurprit dans cette attitude. Il vit clairement ce qu'elle regardoit ; il vit ſes larmes couler : mais pour ne pas jouir de ſon embarras, il revint ſur ſes pas bien doucement, & fit enſuite

de loin beaucoup de bruit avant d'entrer dans le cabinet où il avoit affaire. A ce bruit, Cécile, comme réveillée en ſurſaut, quitte la place où elle étoit, & ſe range de maniere à ne pouvoir enviſager le portrait; elle avoit trop de motifs de le regarder, pour oſer le regarder devant le monde. La rougeur avoit couvert ſon viſage. Vermilly n'eut pas l'air de s'en appercevoir ; il lui adreſſa quelque phraſe indifférente, fit ce qu'il avoit à faire, & ſortit du cabinet, où Cécile ne crut pas devoir reſter après lui.

On ſe doute bien que l'attitude dans laquelle Vermilly avoit ſurpris Cécile, n'avoit pas gliſſé ſur ſon eſprit. Il ne put s'empêcher d'y rêver, & en y rêvant il fut forcé de croire ce qu'il ne pouvoit preſque comprendre, qu'il étoit l'auteur de la maladie de Cécile. En ſortant de ſa premiere ſurpriſe, il tombe dans un embarras plus

cruel encore. Après avoir ſurpris les ſentimens de Cécile, il deſcend dans ſon propre cœur. Il n'avoit pas oublié qu'il avoit déjà, depuis quelque temps, ſenti auprès de Cécile de tendres impreſſions. Il s'étoit armé de tout le courage que peuvent donner la probité & la raiſon ; & il avoit combattu les premieres atteintes d'un amour qu'il n'eſpéroit pas de voir heureux, & qu'on pouvoit regarder comme coupable. Peut-être ces impreſſions étoient moins effacées qu'il n'imaginoit ; & ce qu'il venoit de voir n'étoit guere fait pour guérir ſon cœur. Si l'amour eſt ſi difficile à éteindre lorſqu'il lui reſte quelque eſpérance, comment le réprimer quand il a la certitude du retour ? Vermilly eſt aimé, même ſans avoir dit qu'il aime : quel attrait pour une ame ſenſible ! Il avoit bien les mêmes raiſons pour combattre ſon amour ; mais ſon amour avoit acquis de nou-

velles forces pour réſiſter. Il réſolut néanmoins d'être toujours le même ; & il vit bien qu'il alloit être d'autant plus malheureux, qu'il faiſoit le malheur de la charmante Cécile. Plus il la voyoit, plus il lui trouvoit de charmes ; & peut-être (tel eſt le cœur humain) quand il regrettoit le bonheur qu'il laiſſoit échapper, il croyoit ne faire que plaindre les maux qu'il cauſoit ſans le vouloir.

Cependant la tendre Cécile recueillit toutes ſes forces. Elle réſolut de ſe priver de toute eſpérance, afin d'étouffer ſon amour. C'étoit un ſacrifice qu'elle crut devoir à ſa mere. Elle écrivit donc une lettre dans laquelle elle engageoit ſa mere à ſuivre le projet qu'elle avoit conçu, à épouſer Vermilly. Qu'on juge combien une pareille lettre étoit pénible à écrire ! Elle donnoit des éloges à la généroſité qui inſpiroit ſa mere ; elle approuvoit enfin

ce qu'elle croyoit lui devoir coûter la vie. Comme elle achevoit d'écrire, Vermilly entra chez elle. Tenez, lui dit-elle, en profitant d'un reſte de courage qui étoit prêt à s'éteindre, voilà une lettre que j'écris à ma mere; elle détruira tous vos ſoupçons; je l'engage à ſuivre ſon projet envers vous. Vermilly ne peut entendre ces paroles ni prendre la lettre ſans friſſonner; & peut-être ce mouvement involontaire n'échappa point à Cécile. Il lit; & avec une émotion qui l'empêchoit d'articuler: Cécile, lui dit-il, votre mere ne pourra point lire cette lettre, elle eſt écrite d'une main.... toute tremblante; & la plupart des mots ſont effacés.... par vos larmes. Vous croyez, reprit-elle ſans ſavoir ce qu'elle diſoit!.... n'importe.... & un torrent de larmes termine ces mots entre-coupés. Enſuite revenant à elle-même, elle le prie de rendre

lui-même la lettre, la lui préſente, la retient malgré elle, & tombe comme accablée de laſſitude ſur une table qui étoit à côté de ſon fauteuil.

Vermilly ne peut plus réſiſter à ce ſpectacle. Il ſe jette à ſes pieds, baigné lui-même de ſes larmes. Divine Cécile, s'écrie-t-il ! j'ai lu dans votre cœur. Puniſſez-moi de vos tourmens; puniſſez-moi d'avoir oſé les deviner. Je pouvois être le plus heureux de tous les hommes; j'en ſuis le plus infortuné, & je dois l'être.

A ces mots, Cécile pouvoit jouer la colere; mais elle avoit plus de candeur que de fierté, & ſon cœur n'avoit plus la force de ſe combattre. Elle ne répondit que par de nouvelles larmes. Vermilly lui ouvrit alors ſon propre cœur, &, entraîné par ſes ſentimens, il lui en fit l'aveu. Ah ! Vermilly, s'écria-t-elle d'une voix preſque éteinte, qu'avez-vous fait ? que m'avez-vous

appris ? n'étois-je pas aſſez malheureuſe ? Hé bien, continue-t-elle, en ſe levant, mon ſecret connu ne rend mon devoir que plus rigoureux. Elle donne à Vermilly ſa lettre, avec ordre de la rendre à ſa mere, & s'enfuit bruſquement ſans oſer le regarder.

Vermilly demeura en proie à mille mouvemens divers ; il céda à celui de ſon devoir. Il alla trouver Madame Lorvey pour lui rendre la lettre : elle étoit ſortie ; ſon cœur ne put ſe défendre d'un mouvement de joie. Madame Lorvey rentra ; Vermilly frémit de tout ſon corps, & lui remit la lettre de Cécile. Cette lettre auroit dû cauſer à Madame Lorvey plus de plaiſir qu'elle ne parut lui en faire. De nouveaux ſoins, que Vermilly ne devinoit pas, ſembloient occuper ſon eſprit. Elle va trouver ſa fille. Cécile, lui dit-elle, je viens de lire ta lettre. Je ſens tout ce que tu fais pour moi ;

je viens te demander à mon tour tout ce que je peux faire pour toi. Cécile crut devoir profiter de cette ouverture, & demanda à ſa mere la permiſſion de ſe retirer dans un Couvent. — Quoi, tu veux me quitter ! Il le faut bien, reprit Cécile. Et ce mot ne fut pas plutôt prononcé qu'elle eût voulu pouvoir le retenir. Ce mot échappé & la demande du Couvent, plongea dans la rêverie Madame Lorvey, qui fit appeler Vermilly. Quand il fut arrivé : Hé bien, lui dit-elle, ma fille conſent à notre union. Etes-vous dans les mêmes ſentimens ? Oui, ſans doute, s'empreſſa de répondre Cécile : & l'on ſent combien ce diſcours la faiſoit ſouffrir. Mes enfans, continua Madame Lorvey, vous me jurez donc de faire ce que je déſire ? Comme on eut répondu oui : Hé bien, dit-elle, ma fille, je veux terminer d'abord l'affaire qui m'intéreſſe ; nous ſongerons après

à celle du Couvent. A ces mots elle ſortit.

Le ſoir même elle raſſembla ſes enfans; & un moment après, arriva un Notaire, qui fit frémir Cécile & Vermilly. Vous allez donc ſigner, dit Madame Lorvey, en s'adreſſant à l'un & à l'autre. Tous deux prennent la plume: ils étoient ſi troublés qu'ils auroient ſigné leur ſentence de mort ſans y regarder. Quoi! dit-elle à Vermilly, vous ſignez ce papier ſans le lire? il faut donc vous en dire le contenu. Mais avant tout, Vermilly, & vous ma fille, ſachez que j'ai lu dans vos cœurs. Je ſais quel ſacrifice vous me faiſiez, & je ſais quel devoir il m'impoſe. Vous m'avez promis de m'obéir; je vous ordonne donc de ſigner ce contrat, qui eſt celui de votre mariage. Après cela, Cécile ajouta-t-elle, avec un ſourire aimable, tu choiſiras le Couvent que tu voudras pour ta retraite.

A ces mots, les deux amans tombent aux pieds de Madame Lorvey, ſans avoir la force d'exprimer leur reconnoiſſance; & les deux ſœurs remercierent leur mere de ce mariage, qui fut célébré avec la joie la plus vive, & qui eut les ſuites les plus heureuſes.

LE SOUPER SENTIMENTAL,

CONTE.

Si vous me demandiez, Meſdames, le nom de celui qui le premier apporta les vapeurs en France, je vous dirois : C'eſt un Florentin; & quand j'aurois ajouté : C'eſt un Abbé (*), vous me croiriez ſur parole. S'il falloit auſſi vous donner l'origine des petits-maîtres, vous me croiriez, quand je vous dirois: Condé, le vainqueur de Rocroi, étoit un grand Maître; & ces jeunes gens de Cour qui s'attacherent à lui, ſinges infidelles du grand homme, furent appelés *petits-maîtres*. Mais je ſerois bien embarraſſé de vous nommer l'aimable inventeur de nos petits

(*) L'Abbé Ruccelaï Florentin, fils d'un Partiſan conſidéré ſous Louis XIII.

ſoupers. Toujours eſt-il bien vrai que l'époque ne remonte pas au-delà de Louis XII. Ce bon Roi, qu'on réprimanda ſi ſévérement pour avoir reculé ſon coucher à dix heures, amuſoit ſans doute par un petit ſouper les longs tête-à-tête qu'il avoit avec Marie d'Angleterre.

Il eſt bien vrai auſſi que Louis XIV, ce Roi que Frédéric a nommé le grand Magicien de l'Europe, ſi magnifique, ſi galant, n'a pas porté la délicateſſe des ſoupers au point ou ſon ſucceſſeur l'a vue s'étendre depuis ſon retour de Metz. Minuit marquoit toujours la ligne de démarcation du jour & de la nuit; aujourd'hui la nuit n'a plus d'ombres: un faiſceau de bougies eſt attaché au flambeau pâliſſant du jour; l'œil trompé cherche en vain les ténebres. Alors on ne ſavoit point ſe retrancher contre l'éclat du ſoleil pour dormir en plein midi. Long-temps on ne ſavoit

que donner quatre parties à la journée, le travail s'emparoit avidement de deux ; la troiſieme étoit conſacrée au repos : que reſtoit-il pour les plaiſirs ? C'eſt aujourd'hui que des mains charmantes découpent ingénieuſement la journée & couſent à la robe du temps des heures délicieuſes.

Les ſalons (car tous les arts ſe tiennent, & ſur-tout les arts d'agrément) vinrent bien vîte au ſecours des petits ſoupers. Bientôt le compas, dirigé par le goût, traça des cloiſons, abaiſſa les voûtes, rétrécit les vaſtes ſalles, plus propres à des conférences d'Ambaſſadeurs Suiſſes qu'à de petits ſoupers. Les grandes cheminées diſparurent : à une ſculpture groſſiere, à des amours mal maçonnés & mal aſſis ſur les angles, ſuccéderent les glaces de Veniſe ; au cuir doré, le damas, le ſatin & la perſe. Ces fauteuils matériellement tournés, à longs dos, à longs

TAYLOR INST. OXFORD

bras, furent remplacés par des bergeres, des ottomanes, &c. &c. La réforme avoit déjà gagné les mœurs. Déjà, graces à Richelieu, les grands Vaſſaux enchaînés auprès du Trône, devenus plus humains, apprivoiſés par les arts, adoucis par les femmes, parloient moins de nobleſſe, de ſerfs, & parloient davantage de plaiſirs. Il eſt vrai qu'on ferrailloit encore pour le haut du pavé, & que, pour conſerver la ridicule diſtinction des éperons dorés, on rendoit des viſites en bottes, & on arrivoit crotté. Dans tout cela rien ne regarde les Dames.

Que vous dirai-je des femmes? Si la Tradition étoit muette, je jugerois ce qu'elles ont été d'après ce qu'elles ſont. Il eſt bien vrai qu'elles furent aimables dans tous les temps; toujours le goût les avertit vingt années avant nous des réformes néceſſaires. Elles avoient mis de la poudre d'or dans leurs cheveux,

avant que nous euſſions tailladé notre barbe ; elles avoient inventé les corps & les baleines, & nous avions encore nos ſouliers carrés. Avant que nous euſſions ſongé à dénouer la large agraffe de nos manteaux, elles faiſoient uſage de ces gazes officieuſes, auxquelles la décence & l'amour ſourient également : ſans doute elles aimoient, plaiſoient, faiſoient des ſottiſes comme aujourd'hui. L'art de plaire eſt un ſecret qu'elles n'ont jamais appris, qu'elles ont toujours ſu, avec cette différence que chaque ſiecle a imprimé ſon cachet ſur chacune de leurs manieres.

Notre ſiecle a ſans doute beaucoup d'avantages ſur ceux qui l'ont précédé ; mais je puis le comparer à un Metteur-en-œuvre, qui, à force d'affiner ſon métal, diminue ſon poids ; ou plutôt à ce Marivaux, ſi juſtement célebre, qui, pour trop vouloir ductiliſer ſa

penſée, en émouſſoit le trait. La politeſſe a altéré nos couleurs primitives : on portoit autrefois ſon caractere, ſon attitude dans les ſalons. Le beau Lauzun dut à cette originalité la main de l'auguſte Montpenſier. On remarquoit dans la phyſionomie & dans l'expreſſion des traits ſaillans ; aujourd'hui nous nous reſſemblons tous ; plus de couleurs, point d'expreſſion. Il ſemble qu'un niveau eſt ſuſpendu dans nos antichambres, & qu'on n'oſe en outrepaſſer la hauteur. Fous, ſi c'eſt porte ouverte à la folie : Catons, ſi l'on veut, c'eſt une hypocriſie continuelle dans le maintien ; le vice & la vertu, en un mot, dépendent de l'affiche qu'on lit en entrant, ſur le front de la Dame du lieu. Je ſais qu'il ſeroit facile d'entreprendre notre apologie. Je ſais que la bienſéance & l'honnêteté y trouvent leur compte. Plus de détonation : c'eſt un concert exécuté à voix baſſe, avec

peu de chaleur, ſi l'on veut, mais d'accord. Plus de ces *oui* opiniâtres ; plus de ces *non* effrontés, éternels ſujets de diſcorde pami nos francs aïeux ; la penſée polie & retournée vingt fois, ſort lentement de la filiere des convenances, & flatte ou ſe tait. Point d'accent ; un calme toujours égal. Mais l'amitié, mais la confiance y ont-elles gagné ? Moi je préférerois le ſiecle qui ne cache point ſes vices, à celui qui cache ſes vices ſous ſes défauts.... Pardon, Meſdames ; c'eſt d'un ſouper que j'ai à vous entretenir.

Hier au ſoir Montcalde ſe promenoit, avec l'air du déſœuvrement, dans ce jardin dont un Régent aimable avoit confié la clef aux Amours. Montcalde, jeune, riche, aimable, n'étoit pas fait pour être abandonné ſur le ſable mouvant d'une allée. Il eſt pour un homme aimable mille reſſources : autrefois les portes ne

s'ouvroient qu'après des informations interminables : D'où vient-il ? quel eſt-il ?.... Il eſt vrai qu'autrefois c'étoit Monſieur qui ouvroit la porte : aujourd'hui c'eſt Madame. Eſt-il aimable ? Oui. Amenez-le, & voilà tous les préliminaires : l'inconnu eſt impatroniſé ſans autres lettres de créance, ſi bien ! ſi vîte...! Il ſemble qu'on craint de n'avoir pas le temps de pouvoir ſe connoître. Il eſt vrai qu'on n'a jamais mieux connu le prix de l'occaſion.

Voilà Montcalde accoſté par un de ces hommes charmans, qui ſemblent empriſonner les plaiſirs dans leurs tablettes, & dont les tablettes renferment un calendrier fidelle des plus beaux jours, qui ont toujours un moment à donner au plaiſir, & un plaiſir deſtiné au moment; qui ont toujours un lieu où la beauté les attend, & une heure où ils vont attendre la beauté. Un bal.... Un ſouper....

Que ſais-je ? Ai-je beſoin de tout dire ? Heureux mortel ! il manquoit quelque choſe à Montcalde pour reſſembler entiérement à Joinville, (c'eſt le nom du Merveilleux ;) il n'étoit pas tout-à-fait ce qu'on appelle à la rigueur *un homme à femmes.* Il avoit des diſtractions, il étoit trop gai & n'avoit pas dans l'ame ce fond tendre, qui promet aux Dames de faire de nous de légers camaïeux, qu'elles effacent, retournent & décompoſent.

Le voilà introduit chez Euphroſine. Il ne connoiſſoit point Euphroſine ; mais, fidelle à l'uſage, il ne demanda point : Où ſuis-je ? Euphroſine étoit jolie ; c'étoit le premier titre de nobleſſe, titre inconteſtable ; elle étoit aimable, c'étoit le ſecond ; elle plaiſoit, c'étoit le troiſieme. Je pourrois lui donner douze quartiers auſſi inconteſtables, ſignés *l'Amour*, & plus bas, *Nous tous qui l'avons vue.* Euphroſine

ſans rouge, ſans blanc, ſourcils noirs, foſſette au menton, n'offroit pas non plus un faux baptiſtaire. Elle annonçoit, je ne ſais pas ſi c'eſt dix-huit ans, mais je ſais bien que c'étoit le bel âge. Peignons le caractere d'Euphroſine. Elle n'étoit point bruyante; elle parloit à voix baſſe, parloit peu. C'étoient des inflexions, des aſpirarations.... Elle ſembloit dire à tout le monde : Je ne parle que d'après mon cœur. Elle ne diſoit point : Je ſais cela, mais, Je ſens cela. Elle ne répondoit point : Cela eſt bien dit, mais, Cela eſt ſenti. Vouloit-elle louer ? Elle ne diſoit point : Monſieur a de l'eſprit, mais, Monſieur a de l'ame. Le ſentiment étoit ſur ſes levres avec autant de vérité qu'il étoit dans ſon cœur. Tout, autour d'elle, en portoit la tendre livrée.

Cependant venoit d'arriver Eliſe, brune piquante, dont les traits décéloient l'enjouement; Hortenſe, blonde,

grande, ſeche, qui n'avoit jamais eu que de l'orgueil & de la maigreur dans l'ame; Lucile, qui n'avoit pas vingt-huit ans, & qui étoit tentée de parler à tout moment. Ces diſparates s'évanouirent au premier regard d'Euphroſine, & ces trois viſages ſe peignirent auſſi-tôt de la couleur tendre du lieu. Auprès d'elles, étoit un de ces quarantenaires, encuiraſſés ſous une triple nacre, portant l'audace ſur le front, & l'impudence dans les yeux: des jeunes gens ſans vices, ſans vertus, équivoques, grands enfans, qui, après avoir ſoufflé des boules de ſavon le matin, jouoient l'importance le ſoir; des ſoi-diſant penſeurs, fléaux de la ſociété, gens aſſis ſur la regle & ſur le compas, entre un *ſi* & un *mais*, définiſſant, analyſant & comptant les plis de la ceinture de Vénus, au lieu de la chiffonner. Tel étoit le cercle d'Euphroſine. On eût dit qu'ils n'avoient

qu'une ame, qu'une même façon de penſer, celle d'Euphroſine; tant le ſceau des bienſéances eſt impérieux. Il eût été poſſible de tirer de cette diverſité d'eſprits & de caracteres un meilleur parti; mais le volant reſtoit à terre, perſonne qui osât prendre la raquette & le balotter. Un ſouper fut ſervi avec élégance & ſans profuſion : il ſembloit avoir été ordonné par une Fée. C'étoit un ſouper à la mode, où l'œil appercevoit du premier coup toutes les ſaiſons & tous les climats, & où l'on ne trouve pas un ſuc nourricier pour l'eſtomac, pas une boiſſon déſaltérante : en revanche on pouvoit parler, & on parloit.

Euphroſine avoit donné le mouvement, & perſonne n'oſoit s'écarter de cette monotonie ſentimentale. C'étoient des phraſes interrompues par des exclamations, ou coupées par des ſoupirs. J'ai dit que Montcalde étoit

gai : ce ton le décontenançoit. Il ſavoit qu'on eſt jugé au premier coup d'œil ; il craignoit de s'énoncer mal. Son embarras croiſſoit de moment en moment ; car de moment en moment la converſation prenoit une teinte plus ſombre : une hiſtoire triſte finiſſoit, une autre plus triſte recommençoit. On en vint à l'éloge des abſens : de l'éloge à l'oraiſon funebre, il n'y a qu'un pas. Montcalde ſe crut perdu. Quelle contenance garder, lui qui étoit gai parmi des perſonnes qui étoient prêtes à larmoyer ! On regrettoit un ami : un ami ! A ce nom, un ſoupir univerſel fit friſſonner tous les cœurs. Montcalde fut pénétré du ton ſur lequel on célébroit l'amitié. Eh ! ſans doute, dit-il tout bas à Euproſine, je ſuis dans le temple de Caſtor & Pollux ; je croyois n'être que dans celui des Graces. Aimables Grecs, c'eſt votre imagination qui perſonnifia avec

tant d'agrément tous ces êtres moraux ! C'eſt vous qui, les premiers, donnâtes un nom & un corps au ſentiment, & qui, fatigués de reſſembler à Ixion embraſſant une nue, donnâtes à Caſtor, Pollux ; à Niſus, Euriale. Amitié ! c'eſt toi qui dictas le teſtament immortel d'Euladymas. Montcalde, en prononçant mentalement cette proſopopée, étoit pénétré, mais n'étoit point attendri. Euphroſine continuoit l'oraiſon funebre de ſon ami ; elle avoit rendu avec un touchant intérêt les derniers & triſtes périodes de ſa vie : des larmes couloient des yeux d'Euphroſine. Tout le monde, mouchoir en main, ſéchoit ſes pleurs. Montcalde étoit déſeſpéré de ne pas pouvoir pleurer. Il appelle ſon imagination au ſecours, s'inveſtit des ſouvenirs les plus noirs ; conſulte à la fois ſa mémoire, ſon eſprit & ſon cœur ; ſonge à ſon pere, à ſa mere, à ſa ſœur, à ſes amis, à ſa maîtreſſe,

à tous les défunts poſſibles ; enfin une larme s'échappe de ſes yeux. Il tira auſſi-tôt ſon mouchoir avec bruit : on eût dit que c'étoit la banniere de ralliement. Tous les yeux ſe fixerent ſur lui : une inclination admirative lui annonça qu'il étoit réconcilié. Euphroſine lui dit : Vous êtes ſenſible, Monſieur. La premiere qualité de l'homme aimable, c'eſt la ſenſibilité ; conſervez-la ; c'eſt le feu ſacré ; une fois éteint, il faut un miracle pour le rallumer. Le Ciel aujourd'hui eſt avare de ſemblables prodiges. Revenez ſouvent me voir. Montcalde fit de ſon mieux pour tirer parti de ſon maintien ; il brûloit de rire aux éclats.

Heureuſement une Dame lui offrit une place dans ſa voiture, & le jeta chez une folle, où il rit de tout ſon cœur. Je pourrois vous peindre Hortenſe riant à ne pas s'entendre, au moindre mot ; badinant à tort & à tra-

vers; faiſant mille queſtions, n'attendant jamais la réponſe; chantant, ſautant, parlant tout à la fois; changeant de place à chaque ſeconde, n'étant bien nulle part, & diſant: Le bonheur eſt par-tout. Je pourrois placer Montcalde à ſon aiſe; mais, qu'en concluriez-vous? Qu'il eſt des fous triſtes & des fous gais dans le Fauxbourg Saint-Germain comme dans le Marais; que nous avons tous notre grain de folie, & que le plus ſage eſt celui qui ſait mieux le cacher, ou en tire meilleur parti. La femme ſenſible & la folle ont chacune leur prix: heureux ceux qui ſavent manier ces précieux diamans avec des doigts de roſe. Malheur au ſauvage ou au méchant qui ne les ménage point, & ne les honore point aſſez.

GEORGETTE ET D'ORLY,

CONTE.

GEORGETTE vivoit à la campagne chez de pauvres gens qui l'élevoient comme leur fille & ſous le nom de leur fille. Sa figure étoit bien ; mais ſa phyſionomie étoit mieux. Elle avoit moins cette beauté qui plaît aux yeux, que ce charme, cet intérêt qui parle au cœur. Sa naïve candeur donnoit un caractere particulier à ſes regards, à ſon maintien ; ſon ame étoit ſur ſa figure, & c'eſt-là ſur-tout ce qui la rendoit jolie. Ses quinze ans étoient le moindre de ſes charmes. La maiſon qu'elle habitoit, étoit riche en fleurs ; pluſieurs allées étoient bordées de ſuperbes plates-bandes en roſiers ; d'un peu loin, quand elle s'y promenoit, ſon viſage avoit l'air de s'élever du milieu des

roſes, & ſa fraîcheur n'y perdoit rien. Cette fraîcheur attiroit, & la douceur de ſa phyſionomie ſavoit ſi bien retenir! Que dis-je? on l'aimoit avant de la trouver jolie. C'eſt ſans doute à ce caractere de candeur & de bonté qu'elle dut l'amitié de ſes compagnes; quoiqu'elle fût la plus jolie du village, on n'oſoit en dire du mal; on lui pardonnoit tout, parce qu'elle n'abuſoit de rien. Par les attentions qu'elle avoit pour les jeunes filles, elle leur faiſoit oublier que les garçons n'en avoient que pour elle ſeule. Cela s'appelle un beau miracle! Elle auroit pu en être fiere; mais c'étoit une jouiſſance pour ſon cœur: ſon amour-propre n'y entroit pour rien.

Avec tant d'avantages perſonnels on peut ſe paſſer de fortune; auſſi Georgette n'y ſongeoit-elle pas. Elle étoit orpheline & ſans bien; mais par bonheur le haſard eſt juſte quelquefois,

elle n'avoit pas été abandonnée. Un homme riche s'étoit chargé de ſon éducation. Hâtons-nous de dire que ce n'étoit pas un de ces bienfaicteurs qui, même en ſe ruinant pour la beauté, lui vendent cher leurs bienfaits. Celui-ci étoit abſolument déſintéreſſé; il ne prétendoit qu'au titre de pere, & il en rempliſſoit tous les devoirs. Pourquoi donc faiſoit-il élever Georgette comme une Villageoiſe ? Le voici. Minval (c'eſt le nom du bienfaicteur) jouiſſoit d'une fortune conſidérable; mais il avoit un vieux procès qui pouvoit la lui faire perdre. Il avoit craint de rendre Georgette malheureuſe en lui laiſſant concevoir des eſpérances qui pouvoient ne point ſe réaliſer. Il aimoit mieux lui laiſſer ignorer quelque temps le bonheur qu'il lui deſtinoit, que de l'expoſer au danger de renoncer un jour à de douces prétentions. Enfin il cachoit bien ſoigneu-

ſement ſes bienfaits, pour éviter les malignes interprétations; ce qui eſt ſouvent un moyen pour les favoriſer.

Si Minval donnoit des ſoins à la jeuneſſe de Georgette, il en étoit payé par la plus tendre reconnoiſſance. Mais il n'étoit pas ſeulement content du cœur de ſa fille adoptive, ſon eſprit, ſur-tout ſa raiſon précoce, lui faiſoit paſſer les plus doux momens. Il l'envoyoit chercher ſouvent pour s'entretenir avec elle; il la conſultoit même ſur ſes affaires, & il s'applaudit plus d'une fois d'avoir ſuivi ſes conſeils.

Minval avoit auſſi un fils qu'il aimoit, & qui étoit digne de ſon amour; mais comme ils étoient l'un & l'autre d'un caractere très-vif, ils avoient de temps en temps quelques petites altercations; ils ſe reſſembloient trop, pour vivre tout-à-fait bien enſemble; cependant l'un étoit bon fils, & l'autre avoit toute la ſenſibilité d'un pere. Mais Minval

vouloit être obéi. Il étoit né dans une de nos Provinces méridionales où la Nature & la Loi ont conſacré le deſpotiſme paternel; & il trouvoit que la Nature & la Loi avoient raiſon. Le pere vivoit à Paris, & le fils dans une Ville voiſine, où il faiſoit ſon Droit.

D'Orly (c'eſt le nom du fils) avoit de l'eſprit, de la taille & de la figure. Voilà ſans doute de quoi plaire, & il avoit auſſi dans le cœur de quoi ſentir vivement l'amour. Un jour, en ſe promenant ſeul à cheval, il rencontra par haſard Georgette qu'il n'avoit jamais vue, & dont Minval, d'après ſes principes, ne lui avoit jamais parlé. Elle étoit avec quelques-unes de ſes compagnes, & il ne vit qu'elle. Les yeux de Georgette qui s'ouvrirent vers lui ſans le regarder, pénétrerent juſqu'à ſon cœur. Il laiſſoit aller ſon cheval au plus petit pas en s'éloignant

d'elle; & quand il l'eut perdue de vue, il le remit bien vîte au galop pour la rattraper. Quand il l'eut revue, il ne vouloit plus la quitter; mais, pour n'être pas trop remarqué, il deſcendit de ſon cheval, qu'il laiſſa quelque part aux environs; & il ſe mit à la ſuivre à pied ſans en être apperçu. Il la regarda juſqu'à ce qu'il ne fut plus à portée de la voir, c'eſt-à-dire, lorſqu'ayant pris congé de ſes compagnes elle fut rentrée chez elle.

D'Orly ne tarda pas à refaire cette promenade, quoiqu'elle fût fort éloignée de l'endroit qu'il habitoit. Son cœur étoit reſté auprès de Georgette; il ne pouvoit être heureux qu'auprès d'elle. Il revint donc, revit Georgette, & la quitta toujours avec plus de regret. Enfin, bientôt il ne lui fut plus poſſible de ſortir un moment du Village où elle vivoit, & il conçut un projet que la paſſion ſeule peut ſug-

gérer, que le ſage blâmera, que l'indifférent jugera fou, & que plus d'un amant trouvera fort raiſonnable.

Comme le ſentiment qu'on lui avoit inſpiré n'étoit pas un pur caprice, une fantaiſie paſſagere, il étoit auſſi timide que paſſionné; il craignoit, en ſe faiſant connoître, d'effaroucher Georgette, & d'armer les parens qui la ſurveilloient; il craignoit que l'effet d'une tendre déclaration ne fût de lui fermer tout accès auprès d'elle. Que fit-il? Il prit des habits villageois; & ayant appris que le pere adoptif de Georgette cherchoit un jeune homme qui pût l'aider dans ſes travaux, il ſe préſenta chez lui. Sans doute la délicateſſe entroit pour beaucoup dans le projet que d'Orly avoit conçu. Il ne vouloit pas, en déclarant ſes ſentimens à Georgette, intéreſſer ſon amour-propre, mais toucher ſon cœur; & s'il eût réuſſi à plaire ſous ſa forme

naturelle, il auroit craint de devoir à ſon rang, ce qu'il vouloit ne devoir qu'à ſon amour. Quoi qu'il en ſoit, il offrit ſes ſervices, qui furent acceptés. Sa phyſionomie prévint en ſa faveur; & il ne préſumoit pas trop de ſon intelligence, quand il promit de ſe rendre très-utile. Le prétendu pere de Georgette étoit un Jardinier-Fleuriſte; & le haſard ayant voulu que d'Orly ſe fût toute ſa vie occupé de la culture des fleurs, ils pouvoient aiſément ſe convenir. La faculté de voir ſouvent Georgette, de vivre avec elle, laiſſoit à d'Orly l'eſpérance de lui plaire & de lui inſpirer un amour déſintéreſſé; car il avoit réſolu de demeurer inconnu, même à Georgette. Il auroit bien voulu ne pas la quitter un moment; mais il craignoit, avec raiſon, que ſon pere ne fût averti de ſon abſence. Il dit donc à ſon nouveau maître, qu'il étoit obligé d'aller coucher le ſoir

chez ſon pere qui étoit à quelques lieues de là; mais que ſon devoir n'en ſouffriroit point. On reſpecta ſon motif; & on le plaignit ſeulement des fatigues qu'il alloit endurer.

Sans doute d'Orly avoit pris ſes meſures, en cas d'informations; peut-être auſſi n'avoit-il pas pouſſé la prévoyance ſi loin; car l'amour eſt plus ardent à déſirer, qu'adroit à combiner ſes démarches. Au moins avoit-il laiſſé ſon cheval à quelque diſtance de l'endroit; & il en payoit fort cher la nourriture & le logement, parce qu'avec ſon cheval on avoit promis de garder auſſi ſon ſecret. Il voyageoit donc la nuit, & travailloit le jour; c'eſt-à-dire, qu'il ne dormoit guere. Mais ſes travaux du jour le conſoloient bien des fatigues de la nuit! Il voyoit Georgette; & dès qu'il l'avoit vue, il ſe trouvoit délaſſé. Comme Georgette étoit l'unique objet de ſes travaux, il

les dirigeoit ſans ceſſe vers ſes plaiſirs. Ce qu'elle aimoit le mieux, proſpéroit toujours le plus; la fleur qu'elle préféroit, étoit toujours la mieux cultivée. On ſait que dans les jardins il y a toujours un endroit, une allée qu'on affectionne le plus; d'Orly avoit eu grand ſoin de remarquer l'allée favorite de Georgette; & l'on juge bien que celle-là étoit mieux ſoignée, plus propre que le reſte du jardin. Quand elle s'y promenoit, il la ſuivoit preſque toujours, quoique ſans affectation, avec ſon rateau à la main; & il s'y prenoit ſi bien, que lorſqu'elle revenoit ſur ſes pas, l'endroit qu'elle venoit de parcourir ſembloit n'avoir pas encore été foulé. Dès qu'il avoit vu Georgette flairer une roſe, il alloit lui-même la baiſer amoureuſement; & quel baiſer voluptueux! Cette ſeule roſe avoit alors de quoi flatter tous ſes ſens à la fois. Il alloit s'aſſeoir où

Georgette s'étoit aſſiſe ; & quelle molle ottomane eût pu valoir le banc ou le gazon qu'elle avoit touché ? L'intérieur de la maiſon ne lui procuroit pas moins de jouiſſances. Il mangeoit du pain qui n'étoit pas bien blanc ; mais Georgette ordinairement l'avoit coupé, c'étoit elle qui le lui donnoit ; ſes doigts lui avoient communiqué une ſaveur qu'aucun autre mets ne pouvoit avoir. Quand il deſſervoit la table, il s'emparoit bien vîte du verre qui avoit ſervi à Georgette, & il ſe gardoit bien de le rincer. Le vin ou l'eau qu'il y verſoit, devenoient un nectar délicieux ; & ſes levres n'en approchoient pas ſans un doux frémiſſement. Ainſi tout ſe changeoit en plaiſirs pour d'Orly, qui ſembloit regarder comme perdu le temps où il n'avoit pas été garçon de Village.

Le ſentiment qui l'animoit étoit trop vif pour ne pas ſe répandre au dehors ;

& Georgette, comme cela arrive fort ſouvent, avoit déjà deviné ſon amour, avant qu'il eût oſé lui en parler. Il ne la regardoit pas comme on regarde ordinairement; il ne lui parloit pas comme à une autre, ni comme un autre; tout cela prouvoit à Georgette un ſentiment qu'une belle voit preſque toujours avec plaiſir, lors même qu'elle ne le partage pas. Ce qu'elle devina moins vîte, c'eſt la tendre impreſſion qu'elle avoit reçue elle-même; elle croyoit n'avoir pour Louis (c'eſt le nom que d'Orly s'étoit donné) qu'un peu de pitié & de reconnoiſſance; & en peu de temps, ſous ces noms qui n'alarment pas un jeune cœur, l'amour fait ſouvent bien du chemin. Mais elle ne douta plus de ſon amour, quand d'Orly oſa lui faire l'aveu du ſien. Elle fit plus; elle laiſſa lire dans ſon ame. Elle n'avoit ni la force de rejeter l'offre d'un amour qu'elle déſi-

roit, ni l'adreſſe de déguiſer celui qu'elle ſentoit elle-même. En pareil cas, un cœur neuf & naïf s'exprime toujours par le ſilence de la pudeur, ou la franchiſe de l'innocence. Cet embarras, ou cette ingénuité, qui porte la plus douce ivreſſe dans le cœur d'un amant, eſt un art que la Nature donne, qu'une coquette cherche toujours, & qu'elle n'attrape jamais.

Oh! comme dès ce moment, la poſition de Georgette s'embellit à ſes propres yeux! comme ſes jouiſſances ſe multiplierent! comme le genre de vie qu'elle menoit depuis ſi long-temps avoit pris de nouveaux charmes! Ce jardin qu'elle parcouroit auparavant ſans en jouir, étoit devenu enchanteur. Les fleurs dont il étoit paré avoient acquis des formes plus heureuſes, un incarnat plus frais, & de plus doux parfums; c'étoit ſon amant qui les cultivoit, qui les faiſoit épanouir; il

ſembloit que la Nature n'y étoit pour rien, & que tout étoit l'ouvrage de l'amour.

Cependant Minval, qui ne ſe ſeroit pas cru obligé de ſe prêter aux vues des deux amans, quand il les auroit devinées, formoit un projet bien contraire à leur repos. Il venoit de trouver un parti très-avantageux pour ſon fils, & il lui écrivit pour lui en faire part. On conçoit aiſément l'effet que produiſit cette lettre ſur le cœur de d'Orly. Il ſe ſeroit cru coupable s'il ſe fût arrêté long-temps ſur une idée qui tendoit à le ſéparer de Georgette. Il répondit ſur l'heure à ſon pere par le refus le plus reſpectueux, en le ſuppliant de ne pas contrarier le projet qu'il avoit formé de ne pas ſe marier encore de long-temps. Minval, qui avoit compté ſur l'obéiſſance de ſon fils, fut étonné & révolté de ſa réponſe ; il s'emporta vivement, ſuivant ſon caractere ; & il

ne s'appaiſa que par l'eſpérance de le réduire bientôt à ſon devoir.

Quand Minval avoit du chagrin, il envoyoit chercher Georgette, pour ſe conſoler ou ſe plaindre avec elle. Son véritable nom, par une ſuite de ſon extrême diſcrétion (dont au reſte il fut aſſez puni), étoit ignoré de Georgette même. Une voiture venoit la prendre pour la mener chez Minval, qu'elle connoiſſoit ſous un nom étranger; & la même voiture la ramenoit enſuite à ſon Village, ſans autre éclairciſſement. Minval en la voyant, lui raconta le refus de ſon fils, dont il ſembloit fort affecté; car dans le cœur d'un pere, le chagrin prend bientôt la place du courroux. Georgette aimoit ſi tendrement Minval, & elle avoit le cœur ſi ſenſible, qu'elle ne put s'empêcher de blâmer ce fils indocile qui affligeoit ſi cruellement ſon pere. C'eſt ainſi que, ſans le ſavoir, elle condam-

noit celui qu'elle aimoit le plus au monde ; c'eſt ainſi qu'elle trouvoit criminel un refus dont ſon cœur ſe ſeroit bien applaudi s'il en eût connu l'auteur. Cependant elle s'efforça de conſoler Minval, en lui faiſant eſpérer plus de docilité de la part de ſon fils ; elle lui diſoit qu'un ſi bon pere ne pouvoit avoir qu'un fils obéiſſant ; & en retournant dans ſon Village, elle ne ceſſoit de faire des vœux pour que le fils de Minval ſe montrât plus docile.

D'Orly, en revoyant Georgette, oublia preſque le chagrin que lui avoit fait la lettre de ſon pere. Il auroit bien voulu lui conter ce chagrin-là ; mais ne lui ayant pas dit qui il étoit, il ne pouvoit lui parler du reſte. Sa ſituation ne laiſſoit pourtant pas que de devenir embarraſſante. Sa délicateſſe devoit être ſatisfaite, puiſque ne s'étant pas fait connoître, il ne pouvoit attribuer l'amour qu'il avoit inſpiré, à aucun

motif d'intérêt. Vingt fois il fut tenté d'avouer tout; mais ſon amour toujours craintif appréhendoit de voir mal interpréter ce qui n'étoit que le fruit de ſa délicateſſe. Il craignoit que Georgette n'attribuât ſon ſtratagême au déſir de la ſéduire; & s'il ne renonça pas tout-à-fait à ſon aveu, il réſolut au moins de le différer.

Minval, de ſon côté, n'abandonnoit pas ſon projet de mariage. Il avoit donné ſa parole, & ne jugeoit pas à propos de la retirer. Il écrivit à ſon fils une lettre beaucoup plus vive que la premiere. Cette lettre troubla le bonheur de d'Orly, ſans changer ſa réſolution. Il ſe défendit encore avec des formules de reſpect, qui n'empêcherent pas de trouver ſon refus fort inſolent. A la fin Minval ſoupçonna que cette réſiſtance pouvoit avoir quelque motif ſecret. Il pria un ami, qui étoit ſur les lieux, de s'informer exac-

tement de la conduite de ſon fils ; & en attendant, il ſuſpendit ſes lettres & ſes réprimandes aſſez inutiles.

Dans l'intervalle des informations, Georgette vit encore Minval, qu'elle trouva malade de chagrin. Cet objet réveilla ſa ſenſibilité ; elle ſouffroit de voir ſouffrir ſon bienfaiteur ; & elle ne ceſſoit de répéter qu'il falloit que ce fils fût bien ingrat & bien méchant pour affliger ainſi un ſi bon pere. Pauvre Georgette ! Elle plaignoit des maux dont elle étoit la cauſe ; elle condamnoit un crime qu'elle faiſoit commettre bien innocemment.

Cependant, l'ami chargé de ſurveiller d'Orly ne s'acquitta que trop bien de ſon emploi. Il parvint à découvrir ce qui pouvoit faire trouver d'Orly coupable, ſans avoir ſu ce qui pouvoit ſervir à l'excuſer. Il écrivit au pere, & lui marqua que ſon fils ne paroiſſoit plus que la nuit, & les Fêtes &

Dimanches; qu'on avoit ſu qu'il montoit tous les jours à cheval pour s'en aller bien loin; qu'on n'avoit pas pu découvrir au juſte où il s'arrêtoit; mais que ſur la route il ſe déguiſoit, & qu'il prenoit un habit indigne de ſon rang & de ſon nom; qu'on ne doutoit point que ce ne fût quelque intrigue galante; & que les précautions qu'il prenoit, donnoient lieu de penſer qu'il avoit à en rougir, & faiſoient craindre pour les ſuites. A ce fond, qui étoit à-peu-près vrai, on ajoutoit des détails plus graves & calomnieux; il falloit bien mettre quelque choſe à la place de ce qu'on n'avoit pas pu découvrir.

Ces nouvelles n'étoient pas faites pour rétablir la ſanté de Minval. Il mande auſſi-tôt Georgette, qui le retrouve dans ſon lit. Mon enfant, lui cria-t-il, ce ſcélérat de fils, ce monſtre a réſolu ma mort. Votre

mort, répond Georgette toute effrayée. — Oui, il veut vous ravir un bienfaicteur, un pere. Je ne m'étonne plus de ſa réſiſtance. Mon projet contrarioit ſes plaiſirs effrénés. Le lâche (on vient de m'en informer) me déshonore par ſa conduite. Il a déjà fait un choix indigne de ſon état, de ſon nom, mais bien digne de ſon cœur bas & vil. Alors Minval dit à Georgette qu'il venoit d'obtenir un ordre pour le faire arrêter. Quoique Georgette ne pût pardonner au fils de Minval l'état cruel où il réduiſoit ſon pere, ce mot la fit frémir. Le voilà, cet ordre, ajouta Minval. S'il ne le corrige pas, il me vengera du moins. Un cachot, & ma malédiction, voilà l'héritage qu'il aura de moi, & le ſeul qu'il ait mérité. Mais avant de faire exécuter cet ordre, j'ai voulu vous voir, ma fille; vous prendre à témoin comme je n'ai rien oublié pour le

ramener à ſon devoir. Me trouvez-vous injuſte, barbare ? Non, lui diſoit en pleurant Georgette, qui craignoit de le voir expirer de douleur ; non, vous n'êtes pas un barbare. Ce malheureux, reprit Minval, court, dit-on, le plus grand danger. Je crois le voir dans ſes honteux égaremens. Cette image me pourſuit ; & tant qu'on ne ſe ſera pas aſſuré de ſa perſonne, je ne vivrai pas. Vous voyez qu'il a mérité ſon ſort.

Remarquons ici que Minval, au milieu de ſa colere, ſembloit encore avoir beſoin de s'exciter à punir. Remarquons encore qu'en ſe vengeant de ſon fils, il s'occupoit auſſi, ſans y ſonger, de l'arracher au péril dont il le croyoit menacé. La vengeance d'un pere a toujours un caractere particulier. Enfin l'ordre partit. Minval avoit commandé qu'on lui amenât le coupable avant de l'empriſonner, & qu'on le ſaisît par

tout où on le trouveroit & tel qu'on le trouveroit. En attendant il retint Georgette chez lui.

On fit la plus grande diligence; & dès le lendemain d'Orly fut arrêté. On le ſurprit juſtement comme il venoit de prendre ſon coſtume villageois; & c'eſt ſous cet habit qu'il fut conduit devant ſon pere. Malheureux, s'écria Minval en le voyant! dans quel état tu parois devant moi? C'en eſt fait, tu n'as plus de pere; je n'ai plus de fils, mais j'ai une fille. Regarde-la, ſcélérat; toute ſenſible qu'elle eſt, elle applaudit à ma vengeance, elle ſait tout.

Figurez-vous, à ces terribles mots, d'Orly reconnoiſſant Georgette, & Georgette rencontrant les yeux de ſon amant. D'Orly demeure comme pétrifié. L'idée de Georgette qui le trahit, qui le fait déshériter, eſt une idée horrible, monſtrueuſe, accablante; & c'eſt

c'eſt pourtant la ſeule alors que puiſſe admettre ſon eſprit. Il alloit répondre aux reproches de ſon pere; mais, à cette nouvelle, il demeure immobile & ſans voix. Quant à Georgette, ſes forces ne peuvent ſuffire à une ſurpriſe auſſi cruelle & auſſi imprévue; elle tombe ſans connoiſſance. Revenue de cet accident, que Minval n'attribue qu'à un excès de ſenſibilité, elle conçoit quel effet a dû produire ſur l'eſprit de d'Orly le diſcours qu'il vient d'entendre. O mon bienfaicteur! s'écria-t-elle en tombant aux pieds de Minval, un coup de foudre vient de m'éclairer tout-à-coup. Puniſſez-moi; c'eſt moi ſeule qui ſuis coupable. Vous coupable, répond Minval en la relevant, vous! — Oui, c'eſt moi qui ait rendu votre fils rebelle à vos volontés. Mais ce fils m'étoit inconnu. Ces habits qui m'ont trompée, il les a pris ſans doute pour ſe rapprocher de moi. Je n'étois

pas ſa complice, mais je vous ai rendu malheureux, je ſuis criminelle. Ce peu de mots pouvoient déſabuſer & éclairer d'Orly; ils ne ſuffiſoient pas pour inſtruire Minval, qui venoit de tomber dans le plus profond étonnement. Alors d'Orly, à qui Georgette vient de rendre la vie & la force de parler, tombe à ſon tour aux pieds de ſon pere, & lui raconte l'hiſtoire de ſes amours. O mon pere, ajouta-t-il, j'ai adoré la beauté, la vertu. L'excès de mon bonheur m'a rendu coupable. Mais pourrez-vous connoître Georgette, & ne pas me pardonner? J'avois choiſi pour femme celle que vous aviez adoptée pour fille. Si c'eſt un crime, puniſſez-moi. Non, s'écrioit Georgette, c'eſt moi ſeule qu'il faut punir; pardonnez à votre fils. L'un & l'autre en parlant ainſi, tenoient embraſſés les genoux de Minval. Minval oublie alors de les relever, & ſes yeux & ſon cœur

ſe repaiſſent de ce ſpectacle ; il les regarde, & ſes larmes coulent ſur eux ; enfin il leur pardonne en ſe jetant dans leurs bras. Il fit plus ; il les unit le même jour. Pour comble de bonheur, on lui apporta la nouvelle du gain de ſon procès ; & il ne craignit plus de voir enlever ſa fortune à ſes enfans. Il vécut avec eux, parvint juſqu'à une extrême vieilleſſe ſans chagrin & ſans maladie ; & il eut le bonheur de mourir ſans avoir vu troubler un ſeul jour la paix & l'union des deux époux.

HERMINE ET ARRODIAN,

ANECDOTE DU REGNE D'ARTUS.

LE jeune Arrodian étoit Chevalier de la Table-ronde. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, la gloire fut le beſoin le plus preſſant de ſon cœur. Son ame de feu n'étoit jamais aſſez remplie. Il avoit beau parcourir rapidement l'Angleterre, vaincre des Géants, forcer des Châteaux, délivrer des Belles ; l'inquiet Guerrier ſe plaignoit de n'être pas aſſez occupé. L'amour ne tarde guere à venir au ſecours de ces bouillans déſœuvrés.

Un jour qu'il traverſoit la forêt d'Orcanie, fameuſe par mille détours où les voyageurs s'égarent, Arrodian atteignit un Chevalier qui faiſoit la même route que lui, mais qui la faiſoit plus doucement. Notre héros n'al-

loit ſi vîte que parce qu'il s'ennuyoit. Charmé de trouver un compagnon de voyage, il ralentit ſa courſe, & ſalua le Chevalier. Celui-ci lui rendit ſon ſalut en détournant ſon cheval pour le laiſſer paſſer. Arrodian, qui brûloit de lier converſation, lui demanda s'il n'alloit pas à la Capitale d'Orcanie? Non répondit l'inconnu. En ſuis-je encore loin, reprit Arrodian? Oui, lui dit le Chevalier; & l'entretien auroit fini ſi notre héros n'avoit brûlé de le continuer, préciſément parce que l'autre paroiſſoit ne pas s'en ſoucier. Après mille queſtions inutiles, Arrodian prit le parti de louer l'inconnu ſur la beauté de ſes armes & de ſon cheval. Celui-ci le remercia très-modeſtement, & ſur-tout très-laconiquement. Arrodian étoit au déſeſpoir; il donnoit cent coups d'éperon à ſon courſier, pour que l'inconnu lui en demandât au moins la raiſon.

Le pauvre cheval faiſoit des bonds inutiles. Le tranquille voyageur alloit au pas ſans tourner la tête de ſon côté. Les deux guerriers avoient déjà fait une lieue, qui avoient plus fatigué Arrodian & ſon cheval, que dix journées de route.

Enfin notre héros ne put y tenir ; & s'adreſſant au taciturne Chevalier d'une voix très-animée : Seigneur, lui dit-il, la froideur avec laquelle vous voyagez, prouve clairement que vous me mépriſez. Moi qui ſuis plus poli que vous, je vous eſtime trop pour ſouffrir un pareil mépris. Vous ne me trouvez pas digne de cauſer avec vous ; mais vous me ferez sûrement la grace de rompre une lance. Je ne puis vous mépriſer, lui dit l'inconnu, puiſque je ne vous connois pas ; mais ſi votre intention eſt de vous battre, dépêchons-nous, car la nuit vient, & je veux aller coucher loin

d'ici. Je ſuis fâché de vous retarder, dit Arrodian d'un ton piqué ; auſſitôt, mettant ſa lance en arrêt, il vole pour prendre du champ, & revient comme un tonnerre ſur le tranquille inconnu, qui l'attendoit avec intrépidité. Les lances des deux guerriers ſe briſent ; leurs cimeterres brillent, & mille coups redoublés font jaillir le feu de leurs armes. Arrodian étoit jaloux de la beauté des ſiennes. Sa cuiraſſe, de l'acier le plus poli, étoit parſemée de clous d'argent. Son caſque étoit ſurmonté d'un coq d'or qui ſoutenoit un panache ſuperbe. Ce même coq étoit peint ſur ſon bouclier, avec ces mots : *Guerre & amour.* Les coups d'épée de l'inconnu avoient déjà défiguré le beau caſque d'Arrodian. Furieux de voir ſa parure briſée, il abandonne les rênes de ſon cheval, & prenant ſon ſabre à deux mains, il le fait tomber ſur la tête de ſon ennemi

de tout ſon poids & de toute ſa fureur. Le coup fut terrible, mais il gliſſa ſur l'acier & ne briſa que le morion. Le caſque ſe détache & roule ſur la pouſſiere. De longs cheveux blonds tombent ſur les épaules du guerrier déſarmé; de grands yeux bleus, dont les longues paupieres s'étoient baiſſées par la force du coup ſe relevent ſur Arrodian, & reprennent la victoire dont il ſe félicitoit déjà. Notre héros tremblant laiſſe tomber ſon épée; il tombe lui-même de cheval, & jetant loin de lui ſon caſque, ce vainqueur interdit eſt à genoux devant celle qu'il venoit de vaincre.

Arrodian étoit beau; le feu du courage qui brilloit dans ſes yeux, cette émotion que lui cauſoient & le plaiſir d'avoir vaincu & la crainte d'avoir bleſſé; ſon attitude, ſa ſurpriſe, tout l'embelliſſoit encore. La guerriere le regarde & rougit. Elle ſe preſſa de

ſourire pour qu'Arrodian ne vît pas ſa rougeur ; & lui tendant la main avec grace : Levez-vous, Chevalier, lui dit-elle, vous êtes vainqueur, c'eſt à moi de vous demander la vie. Hélas ! reprit Arrodian, je ſens trop que la mienne va dépendre de vous. Rendez-moi mon caſque, reprit la guerriere, & continuons le combat. L'honneur vous le défend, lui dit notre héros, je ſerois ſeul contre vous & contre l'amour. En diſant ces mots, il lui rendit ſon caſque ; & remontant à cheval, ils pourſuivirent leur route ſans ſe parler, mais en penſant tous les deux que c'étoit la derniere fois qu'ils ſe battroient.

Cette belle guerriere étoit la fille du Roi de Camélide, la Princeſſe Hermine. Aucun Paladin ne la ſurpaſſoit en courage, aucune belle ne l'égaloit en beauté. Son cœur n'avoit encore rien aimé ; mais ce cœur ſenſible ne devoit jamais aimer qu'une fois.

Le beau viſage d'Arrodian, le reſpect, l'amour qu'elle avoit lus dans ſes yeux occupoient Hermine. Pour la premiere fois elle déſira de plaire ; & ſous prétexte que ſon caſque briſé la gênoit, elle le pendit à l'arçon de ſa ſelle, pour laiſſer voir à l'amoureux Arrodian ſa belle tête & ſes beaux cheveux blonds. Notre héros qui, quelques inſtans auparavant, ne s'étoit battu avec elle que pour la faire parler ; notre héros, timide, embarraſſé, la regarde & baiſſe les yeux ; il ouvre la bouche & la referme. Mille queſtions, mille penſées ſe préſentent en foule ; il ne ſait par où commencer ; ſes yeux ſe promenent ſur tous les arbres qui ſont du côté d'Hermine, afin de ſe repoſer un moment ſur elle ; mais dès qu'ils rencontrent les beaux yeux bleus de l'héroïne, ils deſcendent vîte ſur le chemin. Que ce chemin parut court à Arrodian, & même à Hermine !

Le ſoleil étoit couché depuis long-temps ; la nuit alloit leur dérober à tous les deux le plaiſir de ſe voir, lorſqu'ils arriverent à un ſuperbe château.

L'on étoit alors au fort de l'été, le ſoleil avoit brillé ſans nuage depuis ſon lever. Ce jour, le plus beau des jours d'Arrodian, avoit été beau pour toute la nature. Mille vapeurs que la terre brûlante avoit exhalées, s'enflammoient & voltigeoient ſur l'horizon ; on entendoit dans le lointain le bruit ſourd de quelques coups de tonnerre ; les arbres s'agitoient doucement & par degrés depuis leurs racines juſqu'à leur ſommet ; leurs rameaux ſe preſſant les uns contre les autres ſembloient ſe plaindre du ſort qui les menaçoit. Le ciel devenu ſombre perdoit à chaque inſtant quelque étoile ; ſa voûte noircie ſe ſillonnoit de traits enflammés : tout annonçoit un affreux orage & nos voyageurs n'y penſoient pas.

Un coup de tonnerre leur fit appercevoir le château. Arrodian propoſe d'y chercher un aſile. Hermine y conſentit ; mais le pont étoit levé & des foſſés larges & profonds en défendoient l'entrée. Notre héros ſonne du cor. Auſſi-tôt l'on voit paroître en haut d'une tour, & à la clarté du flambeau le plus brillant, non pas un Nain difforme tel que ceux qui ſervoient de Pages aux Seigneurs de ce temps-là, mais un enfant, le plus beau des enfans. D'une main il tenoit ce flambeau dont la clarté étoit ſi vive, de l'autre il portoit un petit arc. Chevaliers, leur cria-t-il, je ſuis le maître de ce château, & ſeul je ſuffis pour en défendre l'entrée. C'eſt en vain que le Roi Artus & ſes Paladins réunis voudroient s'en rendre maîtres ; avec cet arc je viendrois à bout de tous les Chevaliers de la Table-ronde. Il eſt un moyen cependant, ajouta-t-il en ſou-

riant, de trouver un aſile chez moi. Deux amans qui ſont à la porte le ſerment de s'aimer toujours, ſont sûrs de devenir mes hôtes : c'eſt à vous de voir ſi vous voulez entrer. A ces mots Arrodian regarde Hermine, qui, ſans répondre, tourne bride, & reprend au petit pas le chemin qu'elle vient de parcourir. Notre héros remercie l'enfant, & ſuit triſtement ſa maîtreſſe. Cependant le tonnerre gronde, les nuages répandent des torrens. La fiere Hermine deſcend de cheval, s'aſſied près d'un arbre, & malgré les éclairs, la foudre & la tempête, elle s'endort, ou fait ſemblant de dormir. Arrodian debout près d'elle ne ſonge pas à prendre du repos; il regarde triſtement ce beau château où ils auroient pu trouver un aſile ; & ſans oſer murmurer de paſſer la nuit dans le bois, il ſonge aux moyens de ramener quelque jour Hermine frapper à la porte du beau château.

Tandis qu'ils ſe livroient tous deux à leurs rêveries, & peut-être aux mêmes penſées, le bruit d'un cor ſe fait entendre. Hermine eſt à l'inſtant ſur pied. Ils regardent, ils voient à la lueur des éclairs un Chevalier qui ſonnoit de toute ſa force. Bientôt le même enfant paroît ſur la tour, & dit au Chevalier les mêmes choſes qu'il avoit dites à Arrodian. Ouvrez, ouvrez, répond une voix; c'étoit une jeune Dame que le Paladin avoit en croupe : Ouvrez bien vîte ; je ſuis Yſcult : voici mon cher Triſtan; nous jurons de vivre à jamais l'un pour l'autre. Sur le champ les fleches du pont s'abattent; Triſtan & Yſcult paſſent, & le pont ſe releve. Arrodian, retombé dans la nuit, ſoupire. Hermine n'oſe ſoupirer ; elle ſe raſſeoit au pied de ſon arbre, & la pluie tombe plus fort que jamais. Nos deux amans attendoient le jour en ſilence; il arriva en-

fin, & la pluie ceſſa. A peine l'aurore avoit teint l'horizon, qu'Hermine étoit à cheval, & Arrodian la ſuivoit. Comme ils paſſoient devant le château, l'heureux Triſtan, avec ſa tendre Yſcult en croupe, en ſortoit pour continuer ſa route. Ces deux amans, tous deux à la fleur de l'âge, beaux, frais, & charmés du gîte qu'ils avoient trouvé, ſaluerent en ſouriant Hermine & Arrodian qui, tout mouillés, pâles & défaits pour n'avoir pu prendre de repos, leur rendirent gravement leur ſalut. Je me reproche, dit Hermine, qui n'avoit pas encore parlé, de n'avoir pas employé la force pour obtenir un aſile dans ce château. Si nous y revenons, reprit Arrodian, je vous promets de ne rien épargner pour vous y faire entrer. En effet, le guerrier ne s'occupoit que de ramener Hermine à ce château ; mais il craignoit de n'en plus retrouver le chemin ; les

détours de la forêt d'Orcanie en faiſoient preſque un labyrinthe. Arrodian eût voulu pouvoir ſemer ſur les chemins quelque choſe de reconnoiſſable pour lui ſeul ; mais un Chevalier qui n'a que ſes armes n'a rien à laiſſer ſur les chemins. L'amour lui inſpira une idée qui penſa lui coûter bien cher.

Il imagina de déviſſer toutes les vis d'argent qui tenoient les pieces de ſon armure. A meſure qu'il les ôtoit, il les ſemoit ſur la route. Hermine ne s'en appercevoit pas ; & voulant rompre un ſilence qui la gênoit, elle lui demanda ſon hiſtoire. Arrodian la lui raconta avec cette ſenſibilité & ce charme que les amans mettent aux récits qu'ils font à leurs belles. Il parla peu de ſes exploits, point du tout des maîtreſſes qu'il avoit eues, & beaucoup du bonheur d'avoir rencontré Hermine.

Cette belle guerriere lui apprit à ſon tour & ſa naiſſance & la raiſon qui l'obligeoit de mener une vie errante. Elle avoit quitté la Cour du Roi ſon pere, pour ſe dérober aux pourſuites d'un Chevalier fameux par ſa férocité. Le redoutable Sacremor, fier d'une taille giganteſque & d'une force peu commune, avoit oſé demander Hermine à ſon pere. Celui-ci, trop timide pour refuſer Sacremor, la lui avoit promiſe; & la jeune Princeſſe, n'écoutant que ſon courage & ſon averſion pour le barbare, fuyoit de tous les lieux où elle pouvoit rencontrer Sacremor.

Le récit de la belle guerriere enflammoit de plus en plus Arrodian. Quand on commence d'aimer, on tremble ſi fort que le cœur qu'on veut conquérir ne ſoit à quelqu'un ! on demande en tremblant tout ce qui peut éclairer ſur ce doute; & le doute

éclairci, notre amour & notre bonheur ſont doubles. Arrodian écoutoit Hermine avec tranſport. Hermine ſe plaiſoit à lui redire les mêmes choſes ; & n'oſant avouer qu'elle l'aimoit, elle s'en dédommageoit en répétant qu'elle déteſtoit Sacremor. Pendant cette douce converſation, notre Paladin avoit achevé de défaire toutes les vis de ſon armure ; ſes braſſards, ſa cuiraſſe ne tiennent plus à rien ; mais que lui importe ? il ne voit, il ne penſe qu'à Hermine, il n'eſt occupé que de la mener au beau château.

Comme ils tournoient une route, ils virent venir de loin un Chevalier monté ſur un ſuperbe courſier. Ce Chevalier ne les eut pas plutôt apperçus qu'il vola au grand galop vers eux. Hermine le regarde, & jette un cri : C'eſt Sacremor, dit-elle ; & Arrodian a déjà l'épée à la main. Deux rivaux ſe reconnoiſſent ſans s'être

jamais vus. Le farouche Sacremor lance un coup-d'œil terrible à Hermine & vient l'épée haute ſur Arrodian. Il frappe, il eſt frappé : Le coup d'Arrodian fait chanceler Sacremor ; mais ſes armes réſiſtent ; celles d'Arrodian au contraire ne tiennent à rien ; il en a ôté lui-même les vis : l'épée du barbare les ouvre ſans réſiſtance, & ſa pointe cruelle fait une bleſſure épouvantable à la poitrine du téméraire amant. Il tombe baigné dans ſon ſang ; ſes yeux mourans ſe tournent vers Hermine, mais ce n'eſt pas pour demander vengeance, ils ſemblent ne demander que de l'amour. Le féroce vainqueur l'inſulte : Foible rival, lui dit-il, tu comptois ſur le courage de ta belle, tu t'es cru diſpenſé de la ſavoir défendre : meurs ; mais, avant de mourir, vois la paſſer dans mes bras. En diſant ces mots, il deſcend de cheval, & s'avance vers Hermine. Le

déſeſpoir, l'amour, la rage étoient dans les yeux & dans le cœur de la guerriere. N'approche pas, lui cria-t-elle, & défends-toi. Elle s'élance à terre, & fait tomber mille coups d'épée ſur ſa criniere. Celui-ci les pare, & craint de les rendre à la belle Hermine. Mais la belle Hermine n'étoit plus une femme, c'étoit Mars en fureur qui veut briſer tout ce qui s'oppoſe à ſa rage. Les armes de Sacremor volent par éclats; ſon ſang rougit ſa cuiraſſe; il ne ſait encore s'il doit fuir devant la guerriere ou la traiter en ennemi: à la fin la douleur & la néceſſité l'emportent. Sacremor n'écoute plus rien; il attaque à ſon tour Hermine; il lui rend tous les coups qu'il en reçoit, & les deux Champions ſemblent acharnés à ne ceſſer de combattre qu'en ceſſant de vivre.

Enfin, la juſtice & l'amour l'emportent. Sacremor déjà étourdi par le

coup d'Arrodian & par ceux d'Hermine, ne peut plus réſiſter à cette vaillante Amazonne. Il chancelle au moment où elle alloit chanceler. Hermine le voit, & ſes forces redoublent; elle le preſſe; il tombe à genoux, il demande grace: Non traître, répond-elle, en lui plongeant ſon épée dans le ſein. Elle court vers Arrodian: Arrodian étoit ſans connoiſſance. Elle ſe met à genoux près de lui, ſes larmes tombent ſur ſa bleſſure, & ce baume divin ne la guérit pas. Le malheureux Arrodian, les yeux fermés, la bouche à demi-ouverte ne reſpire preſque plus; ſon ſang s'écoule à gros bouillons. Hermine l'arrête, l'étanche; elle déchire les voiles qui la couvroient ſous ſes armes, pour bander la plaie de ſon amant; elle ſouleve ſa tête, elle met la main ſur ſon cœur, pour voir s'il palpitoit encore: rien ne la raſſure; elle craint qu'Arrodian

n'ait rendu le dernier ſoupir ; elle approche ſa bouche de la ſienne, & en voulant s'aſſurer s'il ne reſpiroit plus, ſes levres touchent celles du moribond. Heureux Arrodian, ce fut ce qui vous ſauva : tout ce qui vous reſtoit de ſentiment ſe réveilla pour ce baiſer. Arrodian ouvre les yeux. Hermine tranſportée court lui chercher de l'eau ; elle lui en fait boire dans ſon caſque :-Mon ami, lui dit-elle, vivez pour moi, pour mon bonheur. Ces paroles le raniment ; il regarde Hermine, il preſſe ſa main ; ſes yeux lui diſent ce que ſa bouche ne peut encore prononcer. Hermine veut le quitter pour aller chercher du ſecours, afin de le porter au plus prochain village. Non, non, s'écrie Arrodian, qui raſſemble alors toutes ſes forces pour lui parler : non, retournons plutôt au château de cet enfant. Hermine, en rougiſſant, craint de ne pouvoir en

retrouver le chemin. Hélas ! lui dit le bleſſé, les clous brillans de mes armes vous guideront ; je les ai ſemés ſur la route pour pouvoir vous y reconduire : je n'eſpérois pas que ce fût ſi-tôt. Hermine attendrie comprit alors la cauſe de ſa prompte défaite, & crut payer une dette en retournant au château de l'Amour. Elle coupa ſur le champ pluſieurs branches, dont elle fit un brancard ; elle l'attacha au cheval d'Arrodian & à celui de Sacremor, & poſant deſſus le malheureux bleſſé, elle conduiſit ce convoi, ſi cher à ſon cœur, en ſuivant la trace des clous d'argent.

A peine fut-elle arrivée que l'enfant parut ſur la tour. Hermine ne lui donna pas le temps de parler : Ouvrez, dit-elle, nous nous aimons pour toujours. Au mot *toujours*, les portes s'ouvrent : le cœur du pauvre Arrodian palpitoit en paſſant ſur le pont. Les ſoins que l'on prit de lui dans le

château & ceux que lui prodiguoit Hermine, lui rendirent bientôt la ſanté. Après un mois de convaleſcence, ils remercierent le bel enfant, & coururent à la Cour du pere d'Hermine, qui les unit l'un à l'autre.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce ſecond Volume.

TEL Amant, telles amours, Conte moral, par M. Imbert, Page 1

La différence de neuf ans à quatorze, Conte, par le même, 37

Le Fat corrigé ou *l'Amante généreuſe, Conte, par M. de Gaudin,* 55

La Leçon inattendue, Anecdote, par M. Imbert, 91

Le Feſtin, Nouvelle imitée de l'Allemand, par un Anonyme, 107

Le Maſque généreux, Nouvelle, par un Anonyme, 123

L'Alchimiſte Chinois, Nouvelle, par un Anonyme, 128

Que ne peut l'amour paternel, Conte, par M. Imbert, 135

TABLE.

La Conſultation, Anecdote, par le même, 163

Conſtance ou le Repentir vertueux, Anecdote, par le même, 172

La Jalouſie bien corrigée, Anecdote, par le même, 191

Les Affiches, Conte imité de l'Allemand, par M. de Friedel, 209

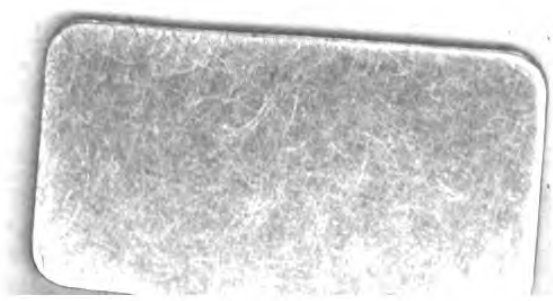
Le Moyen infaillible, Conte, par un Anonyme, 149

La Délicateſſe récompenſée, Anecdote, par M. Imbert, 245

Le Souper ſentimental, Conte, par M. de Mayer, 275

Georgette & d'Orly, Conte, par M. Imbert, 291

Hermine & Arrodian, Anecdote du regne d'Artus, par M. de Florian, 316

Fin de la Table du ſecond Volume.

920445